Digitized by Google

7. 8. 6
7. 8. 6

Digitized by Google

Digitized by Google

ROMANS

COLLECTION HETZEL.

LES

COMPAGNONS DE JÉHU

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

I

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUG. SCHNÉE ET COMPie, ÉDITEURS,
1, RUE VILLA-HERMOSA

1857

HISTOIRE

VOYAGES

POÉSIES

Digitized by Google

LES COMPAGNONS DE JÉHU.

Digitized by Google

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 5 (*nouveau*).

Digitized by Google

LES

COMPAGNONS DE JÉHU

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

I

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite en France.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUG. SCHNÉE ET COMP^ie, ÉDITEURS,
1, RUE VILLA-HERMOSA.

1857

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

— La ville d'Avignon. —

Nous ne savons si l'avant-propos que nous allons mettre sous les yeux du lecteur est bien utile, et cependant nous ne pouvons résister au désir d'en faire, non pas le premier chapitre, mais la préface de ce livre.

Plus nous avançons dans la vie et plus nous avançons dans l'art, plus nous demeurons convaincu que rien n'est abrupt et isolé, que la nature et la société marchent par déductions et non par accidents, et que l'événement, fleur joyeuse ou

triste, parfumée ou fétide, souriante ou fatale, qui s'ouvre aujourd'hui sous nos yeux, avait son bouton dans le passé et ses racines parfois dans les jours antérieurs à nos jours, comme elle aura son fruit dans l'avenir.

Jeune, l'homme prend le temps comme il vient, amoureux de la veille, insoucieux du jour, s'inquiétant peu du lendemain. La jeunesse, c'est le printemps avec ses fraîches aurores et ses beaux soirs ; si parfois un orage passe au ciel, il éclate, gronde et s'évanouit, laissant le ciel plus azuré, l'atmosphère plus pure, la nature plus souriante qu'auparavant.

A quoi bon réfléchir aux causes de cet orage qui passe rapide comme un caprice, éphémère comme une fantaisie? Avant que nous ayons le mot de l'énigme météorologique, l'orage aura disparu.

Mais il n'en est point ainsi de ces phénomènes terribles qui, vers la fin de l'été, menacent nos moissons ; qui, au milieu de l'automne, assiégent nos vendanges : on se demande où ils vont, on s'inquiète d'où ils viennent, on cherche le moyen de les prévenir.

Or, pour le penseur, pour l'historien, pour le poëte, il y a un bien autre sujet de rêverie dans les révolutions, ces tempêtes de l'atmosphère sociale qui couvrent la terre de sang et brisent

toute une génération d'hommes, que dans les orages du ciel qui noient une moisson ou grêlent une vendange, c'est-à-dire l'espoir d'une année seulement, et qui font un tort que peut, à tout prendre, largement réparer l'année suivante, à moins que le Seigneur ne soit dans ses jours de colère.

Ainsi autrefois, soit oubli, soit insouciance, ignorance peut-être, — heureux qui ignore! malheureux qui sait! — autrefois, j'eusse eu à raconter l'histoire que je vais vous dire aujourd'hui, que, sans m'arrêter au lieu où se passe la première scène de mon livre, j'eusse insoucieusement écrit cette scène, j'eusse traversé le Midi comme une autre province, j'eusse nommé Avignon comme une autre ville.

Mais, aujourd'hui, il n'en est pas de même; j'en suis non plus aux bourrasques du printemps, mais aux orages de l'été, mais aux tempêtes de l'automne. Aujourd'hui, quand je nomme Avignon, j'évoque un spectre, et, de même qu'Antoine, déployant le linceul de César, disait: « Voici le trou qu'a fait le poignard de Casca, voici celui qu'a fait le glaive de Cassius, voici celui qu'a fait l'épée de Brutus; » je dis, moi, en voyant le suaire sanglant de la ville papale : « Voilà le sang des Albigeois; voilà le sang des Cévenols; voilà lesang des républicains; voilà le

sang des royalistes; voilà le sang de Lescuyer; voilà le sang du maréchal Brune. »

Et je me sens alors pris d'une profonde tristesse, et je me mets à écrire; mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sans que je m'en doutasse, le burin de l'historien a pris, entre mes doigts, la place de la plume du romancier.

Eh bien, soyons l'un et l'autre; lecteur, accordez les dix, les quinze, les vingt premières pages à l'historien : le romancier aura le reste.

Disons donc quelques mots d'Avignon, lieu où va s'ouvrir la première scène du nouveau livre que nous offrons au public.

Peut-être, avant de lire ce que nous en dirons, est-il bon de jeter les yeux sur ce qu'en dit son historien national, François Nouguier.

« Avignon, dit-il, ville noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitants, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche par son commerce et connue par toute la terre. »

Que l'ombre de François Nouguier nous pardonne si nous ne voyons pas tout à fait sa ville natale avec les mêmes yeux que lui!

Ceux qui connaissent Avignon diront qui l'a mieux vue de l'historien ou du romancier.

Il est juste d'établir avant tout qu'Avignon est une ville à part, c'est-à-dire la ville des passions extrêmes ; l'époque des dissensions religieuses qui ont amené pour elle les haines politiques remonte au XIIe siècle ; les vallées du mont Ventoux abritèrent, après sa fuite de Lyon, Pierre de Valdo et ses Vaudois, les ancêtres de ces protestants qui, sous le nom d'Albigeois, coûtèrent aux comtes de Toulouse et valurent à la papauté les sept châteaux que Raymond VI possédait dans le Languedoc.

Puissante république gouvernée par des podestats, Avignon refusa de se soumettre au roi de France. Un matin, Louis VIII, — qui trouvait plus simple de se croiser contre Avignon, comme avait fait Simon de Montfort, que pour Jérusalem, comme avait fait Philippe-Auguste, — un matin, disons-nous, Louis VIII se présenta aux portes d'Avignon demandant à y entrer, la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées, et les trompettes de guerre sonnant.

Les bourgeois refusèrent ; ils offrirent au roi de France, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute, et bannière royale seule déployée. Le roi commença le blocus ; ce blocus dura trois mois pendant lesquels, dit

le chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèches pour flèches, blessures pour blessures, mort pour mort.

La ville capitula enfin. Louis VIII conduisait dans son armée le cardinal-légat romain de Saint-Ange; ce fut lui qui dicta les conditions, véritables conditions de prêtre, dures et absolues.

Les Avignonnais furent condamnés à démolir leurs remparts, à combler leurs fossés, à abattre trois cents tours, à livrer leurs navires, à brûler leurs engins et leurs machines de guerre. Ils durent, en outre, payer une contribution énorme, abjurer l'hérésie vaudoise, entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés pour y concourir à la délivrance du tombeau du Christ. Enfin, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions, dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fut fondé une confrérie de pénitents qui, traversant plus de six siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

En opposition avec ces pénitents, qu'on appelait les pénitents blancs, se fonda l'ordre des pénitents noirs, tout imprégnés de l'esprit d'opposition de Raymond de Toulouse.

A partir de ce jour, les haines religieuses devinrent des haines politiques.

Ce n'était point assez pour Avignon d'être la

terre de l'hérésie, il fallait qu'elle devint le théâtre du schisme.

Qu'on nous permette, à propos de la Rome française, une courte digression historique; à la rigueur, elle ne serait point nécessaire au sujet que nous traitons, et peut-être ferions-nous mieux d'entrer de plein bond dans le drame; mais nous espérons qu'on nous la pardonnera. Nous écrivons surtout pour ceux qui, dans un roman, aiment à rencontrer parfois autre chose que du roman.

En 1285, Philippe le Bel monta sur le trône.

C'est une grande date historique que cette date de 1285. La papauté, qui, dans la personne de Grégoire VII, a tenu tête à l'empereur d'Allemagne; la papauté, qui, vaincue matériellement par Henri IV, l'a vaincu moralement; la papauté est souffletée par un simple gentilhomme sabin, et le gantelet de fer de Colonna rougit la face de Boniface VIII.

Mais le roi de France, par la main duquel le soufflet avait été réellement donné, qu'allait-il advenir de lui sous le successeur de Boniface VIII?

Ce successeur, c'était Benoît XI, homme de bas lieu, mais qui eût été un homme de génie peut-être, si on lui en eût donné le temps.

Trop faible pour heurter en face Philippe le

Bel, il trouva un moyen que lui eût envié, deux cents ans plus tard, le fondateur d'un ordre célèbre : il pardonna hautement, publiquement à Colonna.

Pardonner à Colonna, c'était déclarer Colonna coupable ; les coupables seuls ont besoin de pardon.

Si Colonna était coupable, le roi de France était au moins son complice.

Il y avait quelque danger à soutenir un pareil argument ; aussi Benoît XI ne fut-il pape que huit mois.

Un jour, une femme voilée, qui se donnait pour converse de Sainte-Pétronille à Pérouse, vint, comme il était à table, lui présenter une corbeille de figues.

Un aspic y était-il caché, comme dans celle de Cléopâtre ? Le fait est que, le lendemain, le saint-siége était vacant.

Alors Philippe le Bel eut une idée étrange, si étrange, qu'elle dut lui paraître d'abord une hallucination.

C'était de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, de la mettre en geôle et de lui faire battre monnaie à son profit.

Le règne de Philippe le Bel est l'avénement de l'or.

L'or, c'était le seul et unique dieu de ce roi

qui avait souffleté un pape. Saint Louis avait eu pour ministre un prêtre, le digne abbé Suger; Philippe le Bel eut pour ministres deux banquiers, les deux Florentins Biscio et Musiato.

Vous attendez-vous, cher lecteur, à ce que nous allons tomber dans ce lieu commun philosophique qui consiste à anathématiser l'or? Vous vous tromperiez.

Au XIIIe siècle, l'or est un progrès.

Jusque-là, on ne connaissait que la terre.

L'or, c'était la terre monnayée, la terre mobile, échangeable, transportable, divisible, subtilisée, spiritualisée, pour ainsi dire.

Tant que la terre n'avait pas eu sa représentation dans l'or, l'homme, comme le dieu Terme, cette borne des champs, avait eu les pieds pris dans la terre. Autrefois, la terre emportait l'homme; aujourd'hui, c'est l'homme qui emporte la terre.

Mais l'or, il fallait le tirer d'où il était; et où il était, il était bien autrement enfoui que dans les mines de Chiloé ou de Mexico.

L'or était chez les juifs et dans les églises.

Pour le tirer de cette double mine, il fallait plus qu'un roi, il fallait un pape.

C'est pourquoi Philippe le Bel, le grand tireur d'or, résolut d'avoir un pape à lui.

Benoît XI mort, il y avait conclave à Pérouse;

les cardinaux français étaient en majorité au conclave.

Philippe le Bel jeta les yeux sur l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Il lui donna rendez-vous dans une forêt près de Saint-Jean d'Angély.

Bertrand de Got n'avait garde de manquer au rendez-vous.

Le roi et l'archevêque y entendirent la messe, et, au moment de l'élévation, sur ce Dieu que l'on glorifiait, ils se jurèrent un secret absolu.

Bertrand de Got ignorait encore ce dont il était question.

La messe entendue :

— Archevêque, lui dit Philippe le Bel, il est en mon pouvoir de te faire pape.

Bertrand de Got n'en écouta point davantage et se jeta aux pieds du roi.

— Que faut-il faire pour cela? demanda-t-il.

— Me faire six grâces que je te demanderai, répondit Philippe le Bel.

— C'est à toi de commander et à moi d'obéir, dit le futur pape.

Le serment de servage était fait.

Le roi releva Bertrand de Got, le baisa sur la bouche, et lui dit :

— Les six grâces que je te demande sont les suivantes :

» La première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Église, et que tu me fasses pardonner le méfait que j'ai commis à l'égard de Boniface VIII.

» La seconde, que tu me rendes, à moi et aux miens, la communion que la cour de Rome m'a enlevée ;

» La troisième, que tu m'accordes les décimes du clergé, dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la guerre de Flandre ;

» La quatrième, que tu détruises et annules la mémoire du pape Boniface VIII ;

» La cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messires Jacopo et Pietro de Colonna ;

» Pour la sixième grâce et promesse, je me réserve de t'en parler en temps et lieu. »

Bertrand de Got jura pour les promesses et grâces connues et pour la promesse et grâce inconnue.

Cette dernière, que le roi n'avait osé dire à la suite des autres, c'était la destruction des templiers.

Outre la promesse et le serment fait sur le *corpus Domini*, Bertrand de Got donna pour otages son frère et deux de ses neveux.

Le roi jura, de son côté, qu'il le ferait élire pape.

Cette scène, se passant dans le carrefour d'une forêt, au milieu des ténèbres, ressemblait bien plus à une évocation entre un magicien et le démon, qu'à un engagement pris entre un roi et un pape.

Aussi, le couronnement du roi, qui eut lieu quelque temps après à Lyon, et qui commençait la captivité de l'Église, parut-il peu agréable à Dieu.

Au moment où le cortége royal passait, un mur chargé de spectateurs s'écroula, blessa le roi et tua le duc de Bretagne.

Le pape fut renversé, la tiare roula dans la boue.

Bertrand de Got fut élu pape sous le nom de Clément V.

Clément V paya tout ce qu'avait promis Bertrand de Got.

Philippe fut innocenté, la communion fut rendue à lui et aux siens, la pourpre remonta aux épaules des Colonna, l'Église fut obligée de payer les guerres de Flandre et la croisade de Philippe de Valois contre l'empire grec. La mémoire du pape Boniface VIII fut sinon détruite et annulée, du moins flétrie; les murailles du Temple furent rasées et les templiers brûlés sur le terre-plein du pont Neuf.

Tous ces édits, — cela ne s'appelait plus des

bulles, du moment où c'était le pouvoir temporel qui dictait, — tous ces édits étaient datés d'Avignon.

Philippe le Bel fut le plus riche des rois de la monarchie française; il avait un trésor inépuisable : c'était son pape. Il l'avait acheté, il s'en servait, il le mettait au pressoir, et, comme d'un pressoir coulent le cidre et le vin, de ce pape écrasé coulait l'or.

Le pontificat, souffleté par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V.

Nous avons dit comment le roi du sang et le pape de l'or étaient venus.

On sait comment ils s'en allèrent.

Jacques de Molay, du haut de son bûcher, les avait ajournés tous deux à un an pour comparaître devant Dieu. Η το γερων σιβυλλια dit Aristophane : *Les moribonds chenus ont l'esprit de la sibylle.*

Clément V partit le premier; il avait vu en songe son palais incendié.

« A partir de ce moment, dit Baluze, il devint triste et ne dura guère. »

Sept mois après, ce fut le tour de Philippe; les uns le font mourir à la chasse, renversé par un sanglier, Dante est du nombre de ceux-là. » Celui, dit-il, qui a été vu près de la Seine fal-

sifiant les monnaies, mourra d'un coup de dent de sanglier. »

Mais Guillaume de Nangis fait au roi faux monnayeur une mort bien autrement providentielle.

« Miné par une maladie inconnue aux médecins, Philippe s'éteignit, dit-il, au grand étonnement de tout le monde, sans que son pouls ni son urine révélassent ni la cause de la maladie ni l'imminence du péril. »

Le roi désordre, le roi vacarme, Louis X, dit *le Hutin,* succède à son père Philippe le Bel; Jean XXII, à Clément V.

Avignon devint alors bien véritablement une seconde Rome, Jean XXII et Clément VI la sacrèrent reine du luxe. Les mœurs du temps en firent la reine de la débauche et de la mollesse. A la place de ses tours, abattues par Romain de Saint-Ange, Hernandez de Héredi, grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, lui noua autour de la taille une ceinture de murailles. Elle eut des moines dissolus, qui transformèrent l'enceinte bénie des couvents en lieux de débauche et de luxure; elle eut de belles courtisanes qui arrachèrent les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin, elle eut les échos de Vaucluse, qui lui renvoyèrent les molles et mélodieuses chansons de Pétrarque.

Cela dura jusqu'à ce que le roi Charles V, qui était un prince sage et religieux, ayant résolu de faire cesser ce scandale, envoya le maréchal de Boucicaut pour chasser d'Avignon l'antipape Benoît XIII; mais, à la vue des soldats du roi de France, celui-ci se souvint qu'avant d'être pape sous le nom de Benoît XIII, il avait été capitaine sous le nom de Pierre de Luna. Pendant cinq mois, il se défendit, pointant lui-même, du haut des murailles du château, ses machines de guerre, bien autrement meurtrières que ses foudres pontificales. Enfin, forcé de fuir, il sortit de la ville par une poterne, après avoir ruiné cent maisons et tué quatre mille Avignonnais, et se réfugia en Espagne, où le roi d'Aragon lui offrit un asile. Là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres, dont il avait fait son sacré collége, il bénissait le monde, qui n'en allait pas mieux, et excommuniait ses ennemis, qui ne s'en portaient pas plus mal. Enfin, se sentant près de mourir, et craignant que le schisme ne mourût avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que, lui trépassé, l'un des deux élirait l'autre pape. L'élection se fit. Le nouveau pape poursuivit un instant le schisme, soutenu par le cardinal qui l'avait proclamé. Enfin, tous deux entrèrent en négociation avec Rome, firent amende honorable et rentrèrent

dans le giron de la sainte Église, l'un avec le titre d'archevêque de Séville, l'autre avec celui d'archevêque de Tolède.

A partir de ce moment jusqu'en 1790, Avignon, veuve de ses papes, avait été gouvernée par des légats et des vice-légats; elle avait eu sept souverains pontifes qui avaient résidé dans ses murs pendant sept dizaines d'années; elle avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitents, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

Pour ceux qui connaissent Avignon, il y avait à cette époque, il y a encore deux villes dans la ville : la ville des prêtres, c'est-à-dire la ville romaine; la ville des commerçants, c'est-à-dire la ville française.

La ville des prêtres, avec son palais des papes, ses cent églises, ses cloches innombrables, toujours prêtes à sonner le tocsin de l'incendie, le glas du meurtre.

La ville des commerçants, avec son Rhône, ses ouvriers en soierie et son transit croisé, qui va du nord au sud, de l'ouest à l'est, de Lyon à Marseille, de Nîmes à Turin.

La ville française, la ville damnée, envieuse d'avoir un roi, jalouse d'obtenir des libertés, et qui frémissait de se sentir terre esclave, terre des prêtres, ayant le clergé pour seigneur.

Le clergé, — non pas le clergé pieux, tolérant, austère au devoir et à la charité, vivant dans le monde pour le consoler et l'édifier, sans se mêler à ses joies ni à ses passions, — mais le clergé tel que l'avaient fait l'intrigue, l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire ces abbés de cour, rivaux des abbés romains, oisifs, libertins, élégants, hardis, rois de la mode, autocrates des salons, baisant la main des dames dont ils s'honoraient d'être les sigisbées, donnant leurs mains à baiser aux femmes du peuple, à qui ils faisaient l'honneur de les prendre pour maîtresses.

Voulez-vous un type de ces abbés-là? Prenez l'abbé Maury. Orgueilleux comme un duc, insolent comme un laquais, fils de cordonnier, plus aristocrate qu'un fils de grand seigneur.

On comprend que ces deux catégories d'habitants, représentant, l'une l'hérésie, l'autre l'orthodoxie; l'une le parti français, l'autre le parti romain; l'une le parti monarchiste absolu, l'autre le parti constitutionnel progressif, n'étaient pas des éléments de paix et de sécurité pour l'ancienne ville pontificale; on comprend, disons-nous, qu'au moment où éclata la révolution à Paris et où cette révolution se manifesta par la prise de la Bastille, les deux partis, encore tout chauds des guerres de religion de Louis XIV, ne restèrent pas inertes en face l'un de l'autre.

Nous avons dit Avignon ville de prêtres, ajoutons ville de haines. Nulle part mieux que dans les couvents on n'apprend à haïr. Le cœur de l'enfant, partout ailleurs pur de mauvaises passions, naissait là plein de haines paternelles, léguées de père en fils, depuis huit cents ans, et, après une vie haineuse, léguait à son tour l'héritage diabolique à ses enfants.

Aussi, au premier cri de liberté que poussa la France, la ville française se leva-t-elle pleine de joie et d'espérance; le moment était enfin venu pour elle de contester tout haut la concession faite par une jeune reine mineure, pour racheter ses péchés, d'une ville, d'une province et avec elles d'un demi-million d'âmes. De quel droit ces âmes avaient-elles été vendues *in æternum* au plus dur et au plus exigeant de tous les maîtres, au pontife romain?

La France allait se réunir au Champ-de-Mars dans l'embrassement fraternel de la Fédération. N'était-elle pas la France? On nomma des députés; ces députés se rendirent chez le légat et le prièrent respectueusement de partir.

On lui donnait vingt-quatre heures pour quitter la ville.

Pendant la nuit, les papistes s'amusèrent à pendre à une potence un mannequin portant la cocarde tricolore.

On dirige le Rhône, on canalise la Durance, on met des digues aux âpres torrents qui, au moment de la fonte des neiges, se précipitent en avalanches liquides des sommets du mont Ventoux. Mais ce flot terrible, ce flot vivant, ce torrent humain qui bondit sur la pente rapide des rues d'Avignon, une fois lâché, une fois bondissant, Dieu lui-même n'a point encore essayé de l'arrêter.

A la vue du mannequin aux couleurs nationales, se balançant au bout d'une corde, la ville française se souleva de ses fondements en poussant des cris de rage. Quatre papistes soupçonnés de ce sacrilége, deux marquis, un bourgeois, un ouvrier, furent arrachés de leur maison et pendus à la place du mannequin.

C'était le 11 juin 1790.

La ville française tout entière écrivit à l'Assemblée nationale qu'elle se donnait à la France, et avec elle son Rhône, son commerce, le Midi, la moitié de la Provence.

L'Assemblée nationale était dans un de ses jours de réaction, elle ne voulait pas se brouiller avec le pape, elle ménageait le roi : elle ajourna l'affaire.

Dès lors, le mouvement d'Avignon était une révolte, et le pape pouvait faire d'Avignon ce que la cour eût fait de Paris, après la prise de

la Bastille, si l'Assemblée eût ajourné la proclamation des droits de l'homme.

Le pape ordonna d'annuler tout ce qui s'était fait dans le comtat Venaissin, de rétablir les priviléges des nobles et du clergé, et de relever l'inquisition dans toute sa rigueur.

Les décrets pontificaux furent affichés.

Un homme, un seul, en plein jour, à la face de tous, osa aller droit à la muraille où était affiché le décret et l'en arracher.

Il se nommait Lescuyer.

Ce n'était point un jeune homme; il n'était donc point emporté par la fougue de l'âge. Non, c'était presque un vieillard qui n'était même pas du pays; il était Français, Picard, ardent et réfléchi à la fois; ancien notaire, établi depuis longtemps à Avignon.

Ce fut un crime dont Avignon romaine se souvint; un crime si grand, que la Vierge en pleura!

Vous le voyez, Avignon, c'est déjà l'Italie. Il lui faut à tout prix des miracles; et, si Dieu n'en fait pas, il se trouve à coup sûr quelqu'un pour en inventer. Encore faut-il que le miracle soit un miracle de la Vierge. La Vierge est tout pour l'Italie, cette terre poétique. *La Madone!* tout l'esprit, tout le cœur, toute la langue des Italiens est pleine de ces deux mots.

Ce fut dans l'église des Cordeliers que ce miracle se fit.

La foule y accourut.

C'était beaucoup que la Vierge pleurât; mais un bruit se répandit en même temps qui mit le comble à l'émotion. Un grand coffre bien fermé avait été transporté par la ville : ce coffre avait excité la curiosité des Avignonnais. Que pouvait-il contenir?

Deux heures après, ce n'était plus un coffre dont il était question, c'étaient dix-huit malles que l'on avait vues se rendant au Rhône.

Quant aux objets qu'elles contenaient, un portefaix l'avait révélé : c'étaient les effets du mont-de-piété, que le parti français emportait avec lui en s'exilant d'Avignon.

Les effets du mont-de-piété, c'est-à-dire la dépouille des pauvres.

Plus une ville est misérable, plus le mont-de-piété est riche. Peu de monts-de-piété pouvaient se vanter d'être aussi riches que celui d'Avignon.

Ce n'était plus une affaire d'opinion, c'était un vol et un vol infâme. Blancs et rouges coururent à l'église des Cordeliers, criant qu'il fallait que la municipalité leur rendît compte.

Lescuyer était le secrétaire de la municipalité.

Son nom fut jeté à la foule, non pas comme

ayant arraché les deux décrets pontificaux, — dès lors il y eût eu des défenseurs, — mais comme ayant signé l'ordre au gardien du mont-de-piété de laisser enlever les effets.

On envoya quatre hommes pour prendre Lescuyer et l'amener à l'église. On le trouva dans la rue, se rendant à la municipalité. Les quatre hommes se ruèrent sur lui et le traînèrent dans l'église avec des cris féroces.

Arrivé là, au lieu d'être dans la maison du Seigneur, Lescuyer comprit, aux yeux flamboyants qui se fixaient sur lui, aux poings étendus qui le menaçaient, aux cris qui demandaient sa mort, Lescuyer comprit qu'il était dans un de ces cercles de l'enfer oubliés par Dante.

La seule idée qui lui vint fut que cette haine soulevée contre lui avait pour cause la mutilation des affiches pontificales; il monta dans la chaire, comptant s'en faire une tribune, et, de la voix d'un homme qui non-seulement ne se reproche rien, mais qui encore est prêt à recommencer :

— Mes frères, dit-il, j'ai cru la révolution nécessaire; j'ai, en conséquence, agi de tout mon pouvoir...

Les fanatiques comprirent que, si Lescuyer s'expliquait, Lescuyer était sauvé.

Ce n'était point cela qu'il leur fallait. Ils se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de la tribune, le

poussèrent au milieu de la meute aboyante, qui l'entraîna vers l'autel en poussant cette espèce de cri terrible qui tient du sifflement du serpent et du rugissement du tigre, ce meurtrier *zou zou !* particulier à la populace avignonnaise.

Lescuyer connaissait ce cri fatal ; il essaya de se réfugier au pied de l'autel.

Il ne s'y réfugia point, il y tomba.

Un ouvrier matelassier, armé d'un bâton, venait de lui en assener un si rude coup sur la tête, que le bâton s'était brisé en deux morceaux.

Alors on se précipita sur ce pauvre corps, et, avec ce mélange de férocité et de gaieté particulier aux peuples du Midi, les hommes, en chantant, se mirent à lui danser sur le ventre, tandis que les femmes, afin qu'il expiât les blasphèmes qu'il avait prononcés contre le pape, lui découpaient, disons mieux, lui festonnaient les lèvres avec leurs ciseaux.

Et de tout ce groupe effroyable sortait un cri ou plutôt un râle ; ce râle disait :

— Au nom du ciel ! au nom de la Vierge ! au nom de l'humanité ! tuez-moi tout de suite.

Ce râle fut entendu : d'un commun accord, les assassins s'éloignèrent. On laissa le malheureux, sanglant, défiguré, broyé, savourer son agonie.

Elle dura cinq heures pendant lesquelles, au milieu des éclats de rire, des insultes et des railleries de la foule, ce pauvre corps palpita sur les marches de l'autel.

Voilà comme on tue à Avignon.

Attendez, il y a une autre façon encore.

Un homme du parti français eut l'idée d'aller au mont-de-piété et de s'informer.

Tout y était en bon état, il n'en était pas sorti un couvert d'argent.

Ce n'était donc pas comme complice d'un vol que Lescuyer venait d'être si cruellement assassiné : c'était comme patriote.

Il y avait en ce moment à Avignon un homme qui disposait de la populace.

Tous ces terribles meneurs du Midi ont conquis une si fatale célébrité, qu'il suffit de les nommer pour que chacun, même les moins lettrés, les connaisse.

Cet homme, c'était Jourdan.

Vantard et menteur, il avait fait croire aux gens du bas peuple que c'était lui qui avait coupé le cou au gouverneur de la Bastille.

Aussi l'appelait-on Jourdan Coupe-tête.

Ce n'était pas son nom : il s'appelait Matthieu Jouve. Il n'était pas Provençal, il était du Puy en Velay. Il avait d'abord été muletier sur ces âpres hauteurs qui entourent sa ville natale,

puis soldat sans guerre, — la guerre l'eût peut-être rendu plus humain ; — puis cabaretier à Paris.

A Avignon, il était marchand de garance.

Il réunit trois cents hommes, s'empara des portes de la ville, y laissa la moitié de sa troupe, et, avec le reste, marcha sur l'église des Cordeliers, précédé de deux pièces de canon.

Il les mit en batterie devant l'église et tira tout au hasard.

Les assassins se dispersèrent comme une volée d'oiseaux effarouchés, laissant quelques morts sur les degrés de l'église.

Jourdan et ses hommes enjambèrent par-dessus les cadavres et entrèrent dans le saint lieu.

Il n'y restait plus que la Vierge et le malheureux Lescuyer respirant encore.

Jourdan et ses camarades se gardèrent bien d'achever Lescuyer ; son agonie était un suprême moyen d'excitation. Ils prirent ce reste de vivant, ces trois quarts de cadavre, et l'emportèrent saignant, pantelant, râlant.

Chacun fuyait à cette vue, fermant portes et fenêtres.

Au bout d'une heure, Jourdan et ses trois cents hommes étaient maîtres de la ville.

Lescuyer était mort, mais peu importait : on n'avait plus besoin de son agonie.

Digitized by Google

Jourdan profita de la terreur qu'il inspirait, et arrêta ou fit arrêter quatre-vingts personnes à peu près, assassins ou prétendus assassins de Lescuyer.

Trente peut-être n'avaient pas même mis le pied dans l'église ; mais, quand on trouve une bonne occasion de se défaire de ses ennemis, il faut en profiter : les bonnes occasions sont rares.

Ces quatre-vingts personnes furent entassées dans la tour Trouillas.

On l'a appelée historiquement la tour de la Glacière.

Pourquoi donc changer ce nom de la *tour Trouillas?* Le nom est immonde et va bien à l'immonde action qui devait s'y passer.

C'était le théâtre de la torture inquisitionnelle.

Aujourd'hui encore, on y voit le long des murailles la grasse suie qui montait avec la fumée du bûcher où se consumaient les chairs humaines ; aujourd'hui encore, on vous montre le mobilier de la torture précieusement conservé : la chaudière, le four, les chevalets, les chaînes, les oubliettes et jusqu'à de vieux ossements, rien n'y manque.

Ce fut dans cette tour, bâtie par Clément V, que l'on enferma les quatre-vingts prisonniers.

Ces quatre-vingts prisonniers faits et en-

fermés dans la tour Trouillas, on en fut bien embarrassé.

Par qui les faire juger ?

Il n'y avait de tribunaux légalement constitués que les tribunaux du pape.

Faire tuer ces malheureux, comme ils avaient tué Lescuyer !

Nous avons dit qu'il y en avait un tiers, une moitié peut-être, qui non-seulement n'avaient point pris part à l'assassinat, mais qui même n'avaient pas mis le pied dans l'église.

Les faire tuer ! La tuerie passerait sur le compte des représailles.

Mais, pour tuer ces quatre-vingts personnes, il fallait un certain nombre de bourreaux.

Une espèce de tribunal, improvisé par Jourdan, siégeait dans une des salles du palais : il avait un greffier nommé Raphel, un président moitié Italien, moitié Français, orateur en patois populaire, nommé Barbe Savournin de la Roua; puis trois ou quatre pauvres diables, un boulanger, un charcutier; les noms se perdent dans l'infimité des conditions.

C'étaient ces gens-là qui criaient :

— Il faut les tuer tous; s'il s'en sauvait un seul, il servirait de témoin.

Mais, nous l'avons dit, les tueurs manquaient.

A peine avait-on sous la main une vingtaine

d'hommes dans la cour, tous appartenant au petit peuple d'Avignon : un perruquier, un cordonnier pour femmes, un savetier, un maçon, un menuisier ; tout cela armé à peine, au hasard, l'un d'un sabre, l'autre d'une baïonnette, celui-ci d'une barre de fer, celui-là d'un morceau de bois durci au feu.

Tous ces gens-là refroidis par une fine pluie d'octobre.

Il était difficile d'en faire des assassins.

Bon ! rien est-il difficile au diable?

Il y a, dans ces sortes d'événements, une heure où il semble que Dieu abandonne la partie.

Alors, c'est le tour du démon.

Le démon entra en personne dans cette cour froide et boueuse.

Il avait revêtu l'apparence, la forme, la figure d'un apothicaire du pays, nommé Mendes : il dressa une table éclairée par deux lanternes; sur cette table, il déposa des verres, des brocs, des cruches, des bouteilles.

Quel était l'infernal breuvage renfermé dans ces mystérieux récipients, aux formes bizarres? On l'ignore, mais l'effet en est bien connu.

Tous ceux qui burent de la liqueur diabolique se sentirent pris soudain d'une rage fiévreuse, d'un besoin de meurtre et de sang.

Dès lors, on n'eut plus qu'à leur montrer la porte, ils se ruèrent dans le cachot.

Le massacre dura toute la nuit; toute la nuit, des cris, des plaintes, des râles de mort furent entendus dans les ténèbres.

On tua tout, on égorgea tout, hommes et femmes; ce fut long : les tueurs, nous l'avons dit, étaient ivres et mal armés.

Cependant ils y arrivèrent.

Au milieu des tueurs, un enfant se faisait remarquer par sa cruauté bestiale, par sa soif immodérée de sang.

C'était le fils de Lescuyer.

Il tuait, et puis tuait encore; il se vanta d'avoir à lui seul, de sa main enfantine, tué dix hommes et quatre femmes.

— Bon! je puis tuer à mon aise, disait-il : je n'ai pas quinze ans, on ne me fera rien.

A mesure qu'on tuait, on jetait morts et blessés, cadavres et vivants, dans la tour Trouillas; ils tombaient de soixante pieds de haut; les hommes y furent jetés d'abord, les femmes ensuite. Il avait fallu aux assassins le temps de violer les cadavres de celles qui étaient jeunes et jolies.

A neuf heures du matin, après douze heures de massacres, une voix criait encore du fond de ce sépulcre :

— Par grâce! venez m'achever, je ne puis mourir.

Un homme, l'armurier Bouffier, se pencha dans le trou et regarda ; les autres n'osaient.

— Qui crie donc? demandèrent-ils.

— C'est Lami, répondit Bouffier.

Puis, quand il fut au milieu des autres :

— Eh bien, firent-ils, qu'as-tu vu au fond?

— Une drôle de marmelade, dit-il : tout pêle-mêle, des hommes et des femmes, des prêtres et des jolies filles, c'est à crever de rire.

« Décidément, c'est une vilaine chenille que l'homme, » disait le comte de Monte-Cristo à M. de Villefort !...

Eh bien, c'est dans la ville encore sanglante, encore chaude, encore émue de ces derniers massacres, que nous allons introduire les deux personnages principaux de notre histoire.

FIN DE L'AVANT-PROPOS.

I

— La table d'hôte. —

Le 9 octobre de l'année 1799, par une belle journée de cet automne méridional qui fait, aux deux extrémités de la Provence, mûrir les oranges d'Hyères et les raisins de Saint-Péray, une calèche attelée de trois chevaux de poste traversait à fond de train le pont jeté sur la Durance, entre Cavailhon et Château-Renard, se dirigeant sur Avignon, l'ancienne ville papale, qu'un décret du 25 mai 1791 avait, huit ans auparavant, réunie à la France, réunion con-

Digitized by Google

firmée par le traité signé, en 1797, à Tolentino, entre le général Bonaparte et le pape Pie VI.

La voiture entra par la porte d'Aix, traversa dans toute sa longueur et sans ralentir sa course la ville aux rues étroites et tortueuses, bâtie tout à la fois contre le vent et contre le soleil, et alla s'arrêter à cinquante pas de la porte d'Oulle, à l'hôtel du *Palais-Égalité*, que l'on commençait tout doucement à réappeler l'hôtel du *Palais-Royal*, nom qu'il avait porté autrefois, et qu'il porte encore aujourd'hui.

Ces quelques mots, presque insignifiants, à propos du titre de l'hôtel devant lequel s'arrêtait la chaise de poste sur laquelle nous avons les yeux fixés, indiquent assez bien l'état où était la France sous ce gouvernement de réaction thermidorienne que l'on appelait le Directoire.

Après la lutte révolutionnaire qui s'était accomplie du 14 juillet 1789 au 9 thermidor 1794; après les journées des 5 et 6 octobre, du 21 juin, du 10 août, des 2 et 3 septembre, du 31 mai, du 29 thermidor et du Ier prairial; après avoir vu tomber la tête du roi et de ses juges, de la reine et de son accusateur, des Girondins et des Cordeliers, des modérés et des Jacobins, la France avait éprouvé la plus effroyable et la plus nauséabonde de toutes les lassitudes, la lassitude du sang!

Elle en était donc revenue, sinon au besoin de la royauté, du moins au désir d'un gouvernement fort, dans lequel elle pût mettre sa confiance, sur lequel elle pût s'appuyer, qui agît pour elle et qui lui permît de se reposer elle-même pendant qu'il agissait.

A la place de ce gouvernement vaguement désiré, elle avait le faible et irrésolu Directoire, composé pour le moment du voluptueux Barras, de l'intrigant Sieyès, du brave Moulins, de l'insignifiant Roger Ducos et de l'honnête mais un peu trop naïf Gohier.

Il en résultait une dignité médiocre au dehors et une tranquillité fort contestable au dedans.

Il est vrai qu'au moment où nous en sommes arrivés, nos armées, si glorieuses pendant les campagnes épiques de 1796 et 1797, un instant refoulées vers la France par l'incapacité de Scherer à Vérone et à Cassano, et par la défaite et la mort de Joubert à Novi, commencent à reprendre l'offensive. Moreau a battu Souvarov à Bassignana; Brune a battu le duc d'York et le général Hermann à Bergen; Masséna a anéanti les Austro-Russes à Zurich; Korsakof s'est sauvé à grand'peine, et l'Autrichien Hotz ainsi que trois autres généraux ont été tués, et cinq faits prisonniers.

Masséna a sauvé la France à Zurich, comme,

quatre-vingt-dix ans auparavant, Villars l'avait sauvée à Denain.

Mais, à l'intérieur, les affaires n'étaient point en si bon état, et le gouvernement directorial était, il faut le dire, fort embarrassé entre la guerre de la Vendée et les brigandages du Midi, auxquels, selon son habitude, la population avignonnaise était loin de rester étrangère.

Sans doute, les deux voyageurs qui descendirent de la chaise de poste, arrêtée à la porte de l'hôtel du *Palais-Royal*, avaient-ils quelque raison de craindre la situation d'esprit dans laquelle se trouvait la population toujours agitée de la ville papale, car, un peu au-dessus d'Orgon, à l'endroit où trois chemins se présentent aux voyageurs, — l'un conduisant à Nîmes, le second à Carpentras, le troisième à Avignon, — le postillon avait arrêté ses chevaux, et, se retournant, avait demandé :

— Les citoyens passent-ils par Avignon ou par Carpentras?

— Laquelle des deux routes est la plus courte? avait demandé d'une voix brève et stridente l'aîné des deux voyageurs, qui, quoique visiblement plus vieux de quelques mois, était à peine âgé de trente ans.

— Oh! la route d'Avignon, citoyen, d'une bonne lieue et demie au moins.

— Alors, avait-il répondu, suivons la route d'Avignon.

Et la voiture avait repris un galop qui annonçait que les *citoyens* voyageurs, comme les appelait le postillon, quoique la qualification de *monsieur* commençât à rentrer dans la conversation, payaient au moins trente sous de guides.

Ce même désir de ne point perdre de temps se manifesta à l'entrée de l'hôtel.

Ce fut toujours le plus âgé des deux voyageurs qui, là comme sur la route, prit la parole. Il demanda si l'on pouvait dîner promptement, et la forme dont était faite la demande indiquait qu'il était prêt à passer sur bien des exigences gastronomiques, pourvu que le repas demandé fût promptement servi.

— Citoyens, répondit l'hôte, qui, au bruit de la voiture, était accouru, la serviette à la main, au-devant des voyageurs, vous serez rapidement et convenablement servis dans votre chambre; mais, si je me permettais de vous donner un conseil...

Il hésita.

— Oh ! donnez, donnez ! dit le plus jeune des deux voyageurs prenant la parole pour la première fois.

— Eh bien, ce serait de dîner tout simplement à table d'hôte, comme fait en ce moment le voya-

geur qui est attendu par cette voiture tout attelée; le dîner y est excellent, et tout servi.

L'hôte, en même temps, montrait une voiture organisée de la façon la plus confortable, et attelée, en effet, de deux chevaux qui frappaient du pied, tandis que le postillon prenait patience en vidant, sur le bord de la fenêtre, une bouteille de vin de Cahors.

Le premier mouvement de celui à qui cette offre était faite fut négatif; mais cependant, après une seconde de réflexion, le plus âgé des deux voyageurs, comme s'il fût revenu sur sa détermination première, fit un signe interrogateur à son compagnon.

Celui-ci répondit d'un regard qui signifiait : « Vous savez bien que je suis à vos ordres. »

— Eh bien, soit, dit celui qui paraissait chargé de prendre l'initiative, nous dînerons à table d'hôte.

Puis, se retournant vers le postillon, qui, chapeau bas, attendait ses ordres :

— Que dans une demi-heure au plus tard, dit-il, les chevaux soient à la voiture.

Et, sur l'indication du maître d'hôtel, tous deux entrèrent dans la salle à manger, le plus âgé des deux marchant le premier, l'autre le suivant.

On sait l'impression que produisent, en gé-

néral, de nouveaux venus à une table d'hôte. Tous les regards se tournèrent vers les arrivants; la conversation, qui paraissait assez animée, fut interrompue.

Les convives se composaient des habitués de l'hôtel, du voyageur dont la voiture attendait tout attelée à la porte, d'un marchand de vin de Bordeaux en séjour momentané à Avignon pour les causes que nous allons dire, et d'un certain nombre de voyageurs se rendant de Marseille à Lyon par la diligence.

Les nouveaux arrivés saluèrent la société d'une légère inclination de tête, et se placèrent à l'extrémité de la table, s'isolant des autres convives par un intervalle de trois ou quatre couverts.

Cette espèce de réserve aristocratique redoubla la curiosité dont ils étaient l'objet; d'ailleurs, on sentait qu'on avait affaire à des personnages d'une incontestable distinction, quoique leurs vêtements fussent de la plus grande simplicité.

Tous deux portaient la botte à retroussis sur la culotte courte, l'habit à longues basques, le sûrtout de voyage et le chapeau à larges bords, ce qui était à peu près le costume de tous les jeunes gens de l'époque; mais ce qui les distinguait des élégants de Paris et même de la province, c'étaient leurs cheveux longs et plats et leur

cravate noire serrée autour du cou, à la façon des militaires.

Les muscadins, — c'était le nom que l'on donnait alors aux jeunes gens à la mode, — les muscadins portaient les oreilles de chien bouffant aux deux tempes, les cheveux retroussés en chignon derrière la tête, et la cravate immense aux longs bouts flottants et dans laquelle s'engouffrait le menton.

Quelques-uns poussaient la réaction jusqu'à la poudre.

Quant au portrait des deux jeunes gens, il offrait deux types complétement opposés.

Le plus âgé des deux, celui qui plusieurs fois avait, nous l'avons déjà remarqué, pris l'initiative, et dont la voix, même dans ses intonations les plus familières, dénotait l'habitude du commandement, était, nous l'avons dit, un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs séparés sur le milieu du front, plats et tombant le long des tempes jusque sur ses épaules. Il avait le teint basané de l'homme qui a voyagé dans les pays méridionaux, les lèvres minces, le nez droit, les dents blanches, et ces yeux de faucon que Dante donne à César.

Sa taille était plutôt petite que grande, sa main était délicate, son pied fin et élégant ; il avait dans les manières une certaine gêne qui

indiquait qu'il portait en ce moment un costume dont il n'avait point l'habitude, et, quand il avait parlé, si l'on eût été sur les bords de la Loire au lieu d'être sur les bords du Rhône, son interlocuteur aurait pu remarquer qu'il avait dans la prononciation un certain accent italien.

Son compagnon paraissait de trois ou quatre ans moins âgé que lui.

C'était un beau jeune homme au teint rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleu clair, au nez ferme et droit, au menton prononcé, mais presque imberbe. Il pouvait avoir deux pouces de plus que son compagnon, et, quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, il semblait si bien pris dans tout son ensemble, si admirablement libre dans tous ses mouvements, qu'on devinait qu'il devait être, sinon d'une force, du moins d'une agilité et d'une adresse peu communes.

Quoique mis de la même façon, quoique se présentant sur le pied de l'égalité, il paraissait avoir pour le jeune homme brun une déférence remarquable, qui, ne pouvant tenir à l'âge, tenait sans doute à une infériorité dans la condition sociale. En outre, il l'appelait citoyen, tandis que son compagnon l'appelait simplement Roland.

Ces remarques, que nous faisons pour initier plus profondément le lecteur à notre récit, ne

furent probablement point faites dans toute leur étendue par les convives de la table d'hôte; car, après quelques secondes d'attention données aux nouveaux venus, les regards se détachèrent d'eux, et la conversation, un instant interrompue, reprit son cours.

Il faut avouer qu'elle portait sur un sujet des plus intéressants pour des voyageurs : il était question de l'arrestation d'une diligence chargée d'une somme de soixante mille francs appartenant au gouvernement. L'arrestation avait eu lieu, la veille, sur la route de Marseille à Avignon, entre Lambesc et Pont-Royal.

Aux premiers mots qui furent dits sur l'événement, les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec un véritable intérêt.

L'événement avait eu lieu sur la route même qu'ils venaient de suivre, et celui qui le racontait était un des acteurs principaux de cette scène de grand chemin.

C'était le marchand de vin de Bordeaux.

Ceux qui paraissaient le plus curieux de détails étaient les voyageurs de la diligence qui venait d'arriver et qui allait repartir. Les autres convives, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à la localité, paraissaient assez au courant de ces sortes de catastrophes pour donner eux-mêmes des détails, au lieu d'en recevoir.

Digitized by Google

— Ainsi, citoyen, disait un gros monsieur contre lequel se pressait, dans sa terreur, une femme grande, sèche et maigre, vous dites que c'est sur la route même que nous venons de suivre que le vol a eu lieu?...

— Oui, citoyen, entre Lambesc et Pont-Royal. Avez-vous remarqué un endroit où la route monte et se resserre entre deux monticules? Il y a là une foule de rochers.

— Oui, oui, mon ami, dit la femme en serrant le bras de son mari, je l'ai remarqué; j'ai même dit, tu dois t'en souvenir : « Voici un mauvais endroit, j'aime mieux y passer de jour que de nuit. »

— Oh ! madame, dit un jeune homme dont la voix affectait le parler grasseyant de l'époque, et qui, dans les temps ordinaires, paraissait exercer sur la table d'hôte la royauté de la conversation, vous savez que, pour MM. les *compagnons de Jehu*, il n'y a ni jour ni nuit.

— Comment! citoyen, demanda la dame encore plus effrayée, c'est en plein jour que vous avez été arrêté ?

— En plein jour, citoyenne, à dix heures du matin.

— Et combien étaient-ils? demanda le gros monsieur.

— Quatre, citoyen.

— Embusqués sur la route?

— Non; ils sont arrivés à cheval, armés jusqu'aux dents et masqués.

— C'est leur habitude, dit le jeune habitué de la table d'hôte; ils ont dit, n'est-ce pas : « Ne vous défendez point, il ne vous sera fait aucun mal, nous n'en voulons qu'à l'argent du gouvernement. »

— Mot pour mot, citoyen.

— Puis, continua celui qui paraissait si bien renseigné, deux sont descendus de cheval, ont jeté la bride de leurs chevaux à leurs compagnons et ont sommé le conducteur de leur remettre l'argent.

— Citoyen, dit le gros homme émerveillé, vous racontez la chose comme si vous l'aviez vue.

— Monsieur y était peut-être, dit un des voyageurs, moitié plaisantant, moitié doutant.

— Je ne sais, citoyen, si, en disant cela, vous avez l'intention de me dire une impolitesse, fit insoucieusement le jeune homme qui venait si complaisamment et si pertinemment en aide au narrateur; mais mes opinions politiques font que je ne regarde pas votre soupçon comme une insulte. Si j'avais eu le malheur d'être du nombre de ceux qui étaient attaqués, ou l'honneur d'être du nombre de ceux qui attaquaient, je le dirais

aussi franchement dans un cas que dans l'autre; mais, hier matin, à dix heures, juste au moment où l'on arrêtait la diligence à quatre lieues d'ici, je déjeunais tranquillement à cette même place, et justement, tenez, avec les deux citoyens qui me font en ce moment l'honneur d'être placés à ma droite et à ma gauche.

— Et, demanda le plus jeune des deux voyageurs qui venaient de prendre place à table, et que son compagnon désignait sous le nom de Roland, et combien étiez-vous d'hommes dans la diligence?

— Attendez; je crois que nous étions... oui, c'est cela, nous étions sept hommes et trois femmes.

— Sept hommes, non compris le conducteur? répéta Roland.

— Bien entendu.

— Et, à sept hommes, vous vous êtes laissé dévaliser par quatre bandits? Je vous en fais mon compliment, messieurs.

— Nous savions à qui nous avions affaire, répondit le marchand de vin, et nous n'avions garde de nous défendre.

— Comment! répliqua le jeune homme, à qui vous aviez affaire? mais vous aviez affaire, ce me semble, à des voleurs, à des bandits!

— Point du tout : ils s'étaient nommés.

— Ils s'étaient nommés?

— Ils avaient dit : « Messieurs, il est inutile de vous défendre; mesdames, n'ayez pas peur; nous ne sommes pas des brigands, nous sommes des *compagnons de Jéhu*.

— Oui, dit le jeune homme de la table d'hôte, ils préviennent pour qu'il n'y ait pas de méprise; c'est leur habitude.

— Ah çà, dit Roland, qu'est-ce que c'est donc que ce Jéhu qui a des compagnons si polis? Est-ce leur capitaine?

— Monsieur, dit un homme dont le costume avait quelque chose d'un prêtre sécularisé et qui paraissait, lui aussi, non-seulement un habitué de la table d'hôte, mais encore un initié aux mystères de l'honorable corporation dont on était en train de discuter les mérites, si vous étiez plus versé que vous ne paraissez l'être dans la lecture des Écritures saintes, vous sauriez qu'il y a quelque chose comme deux mille six cents ans que ce Jéhu est mort, et que, par conséquent, il ne peut arrêter à l'heure qu'il est les diligences sur les grandes routes.

— Monsieur l'abbé, répondit Roland, qui avait reconnu l'homme d'Église, comme, malgré le ton aigrelet avec lequel vous parlez, vous paraissez fort instruit, permettez à un pauvre ignorant de vous demander quelques détails sur ce Jéhu mort

il y a deux mille six cents ans, et qui, cependant, a l'honneur d'avoir des compagnons qui portent son nom.

— Jéhu, répondit l'homme d'Église du même ton vinaigré, était un roi d'Israël, sacré par Élisée, sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres de Baal.

— Monsieur l'abbé, répliqua en riant le jeune homme, je vous remercie de l'explication : je ne doute point qu'elle ne soit exacte et surtout très-savante; seulement, je vous avoue qu'elle ne m'apprend pas grand'chose.

— Comment! citoyen, dit l'habitué de la table d'hôte, vous ne comprenez pas que Jéhu, c'est Sa Majesté Louis XVIII, sacré sous la condition de punir les crimes de la Révolution et de mettre à mort les prêtres de Baal, c'est-à-dire tous ceux qui ont pris une part quelconque à cet abominable état de choses que, depuis sept ans, on appelle la République?

— Oui-da! fit le jeune homme; si fait, je comprends. Mais, parmi ceux que les compagnons de Jéhu sont chargés de combattre, comptez-vous les braves soldats qui ont repoussé l'étranger des frontières de France, et les illustres généraux qui ont commandé les armées du Tyrol, de Sambre-et-Meuse et d'Italie?

— Mais sans doute, ceux-là les premiers et avant tout.

Les yeux du jeune homme lancèrent un éclair; sa narine se dilata, ses lèvres se serrèrent : il se souleva sur sa chaise ; mais son compagnon le tira par son habit et le fit rasseoir, tandis que d'un seul regard il lui imposait silence.

Puis celui qui venait de donner cette preuve de sa puissance, prenant la parole pour la première fois :

— Citoyen, dit-il s'adressant au jeune homme de la table d'hôte, excusez deux voyageurs qui arrivent du bout du monde, comme qui dirait de l'Amérique ou de l'Inde, qui ont quitté la France depuis deux ans, qui ignorent complétement ce qui s'y passe, et qui sont désireux de s'instruire.

— Mais, comment donc, répondit celui auquel ces paroles étaient adressées, c'est trop juste, citoyen ; interrogez et l'on vous répondra.

— Eh bien, continua le jeune homme brun à l'œil d'aigle, aux cheveux noirs et plats, au teint granitique, maintenant que je sais ce que c'est que Jéhu et dans quel but sa compagnie est instituée, je voudrais savoir ce que ses compagnons font de l'argent qu'ils prennent.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, citoyen ; vous savez qu'il est fort question de la restauration de la monarchie bourbonienne?

— Non, je ne le savais pas, répondit le jeune homme brun d'un ton qu'il essayait inutilement de rendre naïf; j'arrive, comme je vous l'ai dit, du bout du monde.

— Comment! vous ne saviez pas cela ? eh bien, dans six mois, ce sera un fait accompli.

— Vraiment!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, citoyen.

Les deux jeunes gens à la tournure militaire échangèrent entre eux un regard et un sourire, quoique le jeune homme blond parût sous le poids d'une vive impatience.

Leur interlocuteur continua :

— Lyon est le quartier général de la conspiration, si toutefois on peut appeler conspiration un complot qui s'organise au grand jour; le nom de gouvernement provisoire conviendrait mieux.

— Eh bien, citoyen, dit le jeune homme brun avec une politesse qui n'était point exempte de raillerie, disons gouvernement provisoire.

— Ce gouvernement provisoire a son état-major et ses armées.

— Bah! son état-major, peut-être... mais ses armées...

— Ses armées, je le répète.

— Où sont-elles?

— Il y en a une qui s'organise dans les montagnes

d'Auvergne sous les ordres de M. de Chardon; une autre dans les montagnes du Jura sous les ordres de M. de Teyssonnet; enfin, une troisième qui fonctionne, et même assez agréablement à cette heure, dans la Vendée, sous les ordres d'Escarboville, d'Achille Leblond et de Cadoudal.

— En vérité, citoyen, vous me rendez un véritable service en m'apprenant toutes ces nouvelles. Je croyais les Bourbons complétement résignés à l'exil; je croyais la police faite de manière qu'il n'existât ni comité provisoire royaliste dans les grandes villes, ni bandits sur les grandes routes. Enfin, je croyais la Vendée complétement pacifiée par le général Hoche.

Le jeune homme auquel s'adressait cette réponse éclata de rire.

— Mais d'où venez-vous? s'écria-t-il, d'où venez-vous?

— Je vous l'ai dit, citoyen, du bout du monde.

— On le voit.

Puis, continuant :

— Eh bien, vous comprenez, dit-il, les Bourbons ne sont pas riches; les émigrés, dont on a vendu les biens, sont ruinés; il est impossible d'organiser deux armées et d'en entretenir une troisième sans argent. On était embarrassé; il n'y avait que la République qui pût solder ses

ennemis : or, il n'était pas probable qu'elle s'y décidât de gré à gré ; alors, sans essayer avec elle cette négociation scabreuse, on jugea qu'il était plus court de lui prendre son argent que de le lui demander.

— Ah ! je comprends, enfin.

— C'est bien heureux.

— Les *compagnons de Jéhu* sont les intermédiaires entre la République et la contre-révolution, les percepteurs des généraux royalistes.

— Oui ; ce n'est plus un vol, c'est une opération militaire, un fait d'armes comme un autre.

— Justement, citoyen, vous y êtes, et vous voilà sur ce point, maintenant, aussi savant que
is.

— Mais, glissa timidement le marchand de vin
Bordeaux, si MM. les compagnons de Jéhu,
remarquez que je n'en dis aucun mal, — si MM. les compagnons de Jéhu n'en veulent qu'à l'argent du gouvernement...

— A l'argent du gouvernement, pas à d'autre ; il est sans exemple qu'ils aient dévalisé un particulier.

— Sans exemple ?

— Sans exemple.

— Comment, se fait-il alors que, hier, avec l'argent du gouvernement, ils aient emporté un groupe de deux cents louis qui m'appartenait ?

— Mon cher monsieur, répondit le jeune homme de la table d'hôte, je vous ai déjà dit qu'il y avait là quelque erreur, et qu'aussi vrai que je m'appelle Alfred de Barjols, cet argent vous sera rendu un jour ou l'autre.

Le marchand de vin poussa un soupir et secoua la tête en homme qui, malgré l'assurance qu'on lui donne, conserve encore quelques doutes.

Mais, en ce moment, comme si l'engagement pris par le jeune noble, qui venait de révéler sa condition sociale en disant son nom, avait éveillé la délicatesse de ceux pour lesquels il se portait garant, un cheval s'arrêta à la porte, on entendit des pas dans le corridor, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme masqué et armé jusqu'aux dents parut sur le seuil.

— Messieurs, dit-il au milieu du profond silence causé par son apparition, y a-t-il parmi vous un voyageur nommé Jean Picot, qui se trouvait hier dans la diligence qui a été arrêtée entre Lambese et Pont-Royal?

— Oui, dit le marchand de vin tout étonné.

— C'est vous? demanda l'homme masqué.

— C'est moi.

— Ne vous a-t-il rien été pris?

— Si fait, il m'a été pris un groupe de deux cents louis que j'avais confié au conducteur.

— Et je dois même dire, ajouta le jeune noble, qu'à l'instant même monsieur en parlait et le regardait comme perdu.

— Monsieur avait tort, dit l'inconnu masqué, nous faisons la guerre au gouvernement et non aux particuliers; nous sommes des partisans et non des voleurs. Voici vos deux cents louis, monsieur, et, si pareille erreur arrivait à l'avenir, réclamez et recommandez-vous du nom de Morgan.

A ces mots, l'homme masqué déposa un sac d'or à la droite du marchand de vin, salua courtoisement les convives de la table d'hôte et sortit, laissant les uns dans la terreur et les autres dans la stupéfaction d'une pareille hardiesse.

II

— Un proverbe italien. —

Au reste, quoique les deux sentiments que nous venons d'indiquer eussent été les sentiments

dominants, ils ne se manifestaient point chez tous les assistants à un degré semblable. Les nuances se graduèrent selon le sexe, selon l'âge, selon le caractère, nous dirons presque selon la position sociale des auditeurs.

Le marchand de vin, Jean Picot, principal intéressé dans l'événement qui venait de s'accomplir, reconnaissant dès la première vue, à son costume, à ses armes et à son masque, un des hommes auxquels il avait eu affaire la veille, avait d'abord, à son apparition, été frappé de stupeur ; puis, peu à peu, reconnaissant le motif de la visite que lui faisait le mystérieux bandit, il avait passé de la stupeur à la joie en traversant toutes les nuances intermédiaires qui séparent ces deux sentiments. Son sac d'or était près de lui et l'on eût dit qu'il n'osait y toucher : peut-être craignait-il, au moment où il y porterait la main, de le voir s'évanouir comme l'or que l'on croit trouver en rêve et qui disparaît même avant que l'on rouvre les yeux, pendant cette période de lucidité progressive qui sépare le sommeil profond du réveil complet.

Le gros monsieur de la diligence et sa femme avaient manifesté, ainsi que les autres voyageurs faisant partie du même convoi, la plus franche et la plus complète terreur. Placé à la gauche de Jean Picot, quand il avait vu le bandit s'appro-

cher du marchand de vin, il avait, dans l'espérance illusoire de maintenir une distance honnête entre lui et le compagnon de Jéhu, reculé sa chaise sur celle de sa femme, qui, cédant au mouvement de pression, avait essayé de reculer la sienne à son tour. Mais, comme la chaise qui venait ensuite était celle du citoyen Alfred de Barjols, qui, lui, n'avait aucun motif de craindre des hommes sur lesquels il venait de manifester une si haute et si avantageuse opinion, la chaise de la femme du gros monsieur avait trouvé un obstacle dans l'immobilité de celle du jeune noble ; de sorte que, de même qu'il arriva à Marengo, huit ou neuf mois plus tard, lorsque le général en chef jugea qu'il était temps de reprendre l'offensive, le mouvement rétrograde s'était arrêté.

Quant à celui-ci, — c'est du citoyen Alfred de Barjols que nous parlons, — son aspect, comme celui de l'abbé qui avait donné l'explication biblique touchant le roi d'Israël Jéhu et la mission qu'il avait reçue d'Élisée, son aspect, disons-nous, avait été celui d'un homme qui non-seulement n'éprouve aucune crainte, mais qui s'attend même à l'événement qui arrive, si inattendu que soit cet événement. Il avait le sourire sur les lèvres, suivit du regard l'homme masqué, et, si tous les convives n'eussent été si préoccupés des

deux acteurs principaux de la scène qui s'accomplissait, ils eussent pu remarquer un signe presque imperceptible échangé des yeux entre le bandit et le jeune noble, signe qui, à l'instant même, s'était reproduit entre le jeune noble et l'abbé.

De leur côté, les deux voyageurs que nous avons introduits dans la salle de la table d'hôte et qui, comme nous l'avons dit, étaient assez isolés à l'extrémité de la table, avaient conservé l'attitude propre à leurs différents caractères. Le plus jeune des deux avait instinctivement porté la main à son côté, comme pour y chercher une arme absente, et s'était levé, comme mû par un ressort, pour s'élancer à la gorge de l'homme masqué, ce qui n'eût certes pas manqué d'arriver s'il eût été seul; mais le plus âgé, celui qui paraissait avoir non-seulement l'habitude, mais le droit de lui donner des ordres, s'était, comme il l'avait déjà fait une première fois, contenté de le retenir vivement par son habit en lui disant d'un ton impératif, presque dur même :

— Assis, Roland!

Et le jeune homme s'était assis.

Mais celui de tous les convives qui était demeuré, en apparence du moins, le plus impassible pendant toute la scène qui venait de s'accomplir, était un homme de trente-trois à

trente-quatre ans, blond de cheveux, roux de barbe, calme et beau de visage, avec de grands yeux bleus, un teint clair, des lèvres intelligentes et fines, une taille élevée, et un accent étranger qui indiquait un homme né au sein de cette île dont le gouvernement nous faisait, à cette heure, une si rude guerre; autant qu'on pouvait en juger par les rares paroles qui lui étaient échappées, il parlait, malgré l'accent que nous avons signalé, la langue française avec une rare pureté. Au premier mot qu'il avait prononcé et dans lequel il avait reconnu cet accent d'outre-Manche, le plus âgé des deux voyageurs avait tressailli, et, se retournant du côté de son compagnon, habitué à lire la pensée dans son regard, il avait semblé lui demander comment un Anglais se trouvait en France au moment où la guerre acharnée que se faisaient les deux nations exilait naturellement les Anglais de la France, comme les Français de l'Angleterre. Sans doute, l'explication avait paru impossible à Roland, car celui-ci lui avait répondu d'un mouvement des yeux et d'un geste des épaules qui signifiaient : « Cela me paraît tout aussi extraordinaire qu'à vous; mais, si vous ne trouvez pas l'explication d'un pareil problème, vous le mathématicien par excellence, ne me la demandez pas à moi. »

Ce qui était resté de plus clair en tout cela, dans l'esprit des deux jeunes gens, c'est que l'homme blond, à l'accent anglo-saxon, était le voyageur dont la calèche confortable attendait tout attelée à la porte de l'hôtel, et que ce voyageur était de Londres, ou tout au moins de quelqu'un des comtés ou duchés de la Grande-Bretagne.

Quant aux paroles qu'il avait prononcées, nous avons dit qu'elles étaient rares, si rares, qu'en réalité c'étaient plutôt des exclamations que des paroles; seulement, à chaque explication qui avait été demandée sur l'état de la France, l'Anglais avait ostensiblement tiré un calepin de sa poche, et, en priant, soit le marchand de vin, soit l'abbé, soit le jeune noble de répéter l'explication, — ce que chacun avait fait avec une complaisance pareille à la courtoisie qui présidait à la demande, — il avait pris en note ce qui avait été dit de plus important, de plus extraordinaire et de plus pittoresque, sur l'arrestation de la diligence, l'état de la Vendée et les compagnons de Jéhu, remerciant chaque fois de la voix et du geste, avec cette roideur particulière à nos voisins d'outre-mer, et chaque fois remettant dans la poche de côté de sa redingote son calepin enrichi d'une note nouvelle.

Enfin, comme un spectateur tout joyeux d'un

dénoûment inattendu, il s'était écrié de satisfaction à l'aspect de l'homme masqué, avait écouté de toutes ses oreilles avait regardé de tous ses yeux, ne l'avait point perdu de vue, que la porte ne se fût refermée derrière lui, et alors, tirant vivement son calepin de sa poche :

— Oh ! monsieur, avait-il dit à son voisin, qui n'était autre que l'abbé, seriez-vous assez bon, si je ne m'en souvenais pas, de me répéter mot pour mot ce qu'a dit le gentleman qui sort d'ici ?

Il s'était mis à écrire aussitôt, et, la mémoire de l'abbé s'associant à la sienne, il avait eu la satisfaction de transcrire, dans toute son intégrité, la phrase du compagnon de Jéhu au citoyen Jean Picot.

Puis, cette phrase transcrite, il s'était écrié avec un accent qui ajoutait un étrange cachet d'originalité à ses paroles :

— Oh ! ce n'est qu'en France, en vérité, qu'il arrive de pareilles choses ; la France, c'est le pays le plus curieux du monde. Je suis enchanté, messieurs, de voyager en France et de connaître les Français.

Et la dernière phrase avait été dite avec tant de courtoisie, qu'il ne restait plus, lorsqu'on l'avait entendue sortir de cette bouche sérieuse, qu'à remercier celui qui l'avait prononcée, fût-il

le descendant des vainqueurs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut le plus jeune des deux voyageurs qui répondit à cette politesse avec le ton d'insouciante causticité qui paraissait lui être naturel.

— Par ma foi ! je suis exactement comme vous, milord ; je dis milord, car je présume que vous êtes Anglais.

— Oui, monsieur, répondit le gentleman, j'ai cet honneur.

— Eh bien, comme je vous le disais, continua le jeune homme, je suis enchanté de voyager en France et d'y voir ce que j'y ai vu. Il faut vivre sous le gouvernement des citoyens Gohier, Moulins, Roger Ducos, Sieyès et Barras, pour assister à une pareille drôlerie, et, quand, dans cinquante ans, on racontera qu'au milieu d'une ville de trente mille âmes, en plein jour, un voleur de grand chemin est venu, le masque sur le visage, deux pistolets et un sabre à la ceinture, rapporter à un honnête négociant qui se désespérait de les avoir perdus, les deux cents louis qu'il lui avait pris la veille ; quand on ajoutera que cela s'est passé à une table d'hôte où étaient assises vingt ou vingt-cinq personnes, et que ce bandit modèle s'est retiré sans que pas une des vingt ou vingt-cinq personnes présentes lui ait sauté à la gorge ; j'offre de parier que l'on

traitera d'infâme menteur celui qui aura l'audace de raconter l'anecdote.

Et le jeune homme, se renversant sur sa chaise, éclata de rire, mais d'un rire si nerveux et si strident, que tout le monde le regarda avec étonnement, tandis que, de son côté, son compagnon avait les yeux fixés sur lui avec une inquiétude presque paternelle.

— Monsieur, dit le citoyen Alfred de Barjols, qui, ainsi que les autres, paraissait impressionné de cette étrange modulation, plus triste, ou plutôt plus douloureuse que gaie, et dont, avant de répondre, il avait laissé éteindre jusqu'au dernier frémissement : monsieur, permettez-moi de vous faire observer que l'homme que vous venez de voir n'est point un voleur de grand chemin.

— Bah ! franchement, qu'est-ce donc ?

— C'est, selon toute probabilité, un jeune homme d'aussi bonne famille que vous et moi.

— Le comte de Horn, que le régent fit rouer en place de Grève, était aussi un jeune homme de bonne famille, et la preuve, c'est que toute la noblesse de Paris envoya des voitures à son exécution.

— Le comte de Horn avait, si je m'en souviens bien, assassiné un juif pour lui voler une lettre de change qu'il n'était point en mesure de lui payer, et nul n'osera vous dire qu'un com-

pagnon de Jéhu ait touché à un cheveu de la tête d'un enfant.

— Eh bien, soit; admettons que l'institution soit fondée au point de vue philanthropique, pour rétablir la balance entre les fortunes, redresser les caprices du hasard, réformer les abus de la société; pour être un voleur à la façon de Karl Moor, votre ami Morgan, — n'est-ce point Morgan qu'a dit que s'appelait cet honnête citoyen?...

— Oui, dit l'Anglais.

— Eh bien, votre ami Morgan n'en est pas moins un voleur.

Le citoyen Alfred de Barjols devint très-pâle.

— Le citoyen Morgan n'est pas mon ami, répondit le jeune aristocrate, et, s'il l'était, je me ferais honneur de son amitié.

— Sans doute, répondit Roland en éclatant de rire; comme dit M. de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

— Roland, Roland! lui dit à voix basse son compagnon.

— Oh! général, répondit celui-ci laissant à dessein peut-être échapper le titre qui était dû à son compagnon, laissez-moi, par grâce, continuer avec monsieur une discussion qui m'intéresse au plus haut degré.

Celui-ci haussa les épaules.

— Seulement, citoyen, continua le jeune homme avec une étrange persistance, j'ai besoin d'être édifié : il y a deux ans que j'ai quitté la France, et, depuis mon départ, tant de choses ont changé, costume, mœurs, accent, que la langue pourrait bien avoir changé aussi. Comment appelez-vous, dans la langue que l'on parle aujourd'hui en France, arrêter les diligences et prendre l'argent qu'elles renferment?

— Monsieur, dit le jeune noble du ton d'un homme décidé à soutenir la discussion jusqu'au bout, j'appelle cela faire la guerre; et voilà votre compagnon, que vous avez appelé général tout à l'heure, qui, en sa qualité de militaire, vous dira qu'à part le plaisir de tuer et d'être tué, les généraux de tous temps n'ont pas fait autre chose que ce que fait le citoyen Morgan.

— Comment! s'écria le jeune homme, dont les yeux lancèrent un éclair, vous osez comparer...?

— Laissez monsieur développer sa théorie, Roland, dit le voyageur brun, dont les yeux, tout au contraire de ceux de son compagnon, qui semblaient s'être dilatés pour jeter leurs flammes, se voilèrent sous ses longs cils noirs, pour ne point laisser voir ce qui se passait dans son cœur.

— Ah! dit le jeune homme avec son accent

saccadé, vous voyez bien qu'à votre tour vous commencez à prendre intérêt à la discussion.

Puis, se tournant vers celui qu'il semblait avoir pris à partie :

— Continuez, monsieur, continuez, dit-il ; le général le permet.

Le jeune noble rougit d'une façon aussi visible qu'il venait de pâlir un instant auparavant, et les dents serrées, les coudes sur la table, le menton sur son poing pour se rapprocher autant que possible de son adversaire, avec un accent provençal qui devenait de plus en plus prononcé à mesure que la discussion devenait plus intense :

— Puisque *le général le permet*, reprit-il en appuyant sur ces deux mots *le général*, j'aurai l'honneur de lui dire, et à vous, citoyen, par contre-coup, que je crois me souvenir d'avoir lu dans Plutarque, qu'au moment où Alexandre partit pour l'Inde, il n'emportait avec lui que dix-huit ou vingt talents d'or, quelque chose comme cent ou cent vingt mille francs. Or, croyez-vous que ce soit avec ces dix-huit ou vingt talents d'or qu'il nourrit son armée, gagna la bataille du Granique, soumit l'Asie Mineure, conquit Tyr, Gaza, la Syrie, l'Égypte, bâtit Alexandrie, pénétra jusqu'en Libye, se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon,

pénétra jusqu'à l'Hyphase, et, comme ses soldats refusaient de le suivre plus loin, revint à Babylone pour y surpasser en luxe, en débauches et en mollesse, les plus luxueux, les plus débauchés et les plus voluptueux des rois d'Asie? Est-ce de Macédoine qu'il tirait son argent, et croyez-vous que le roi Philippe, un des plus pauvres rois de la pauvre Grèce, faisait honneur aux traites que son fils tirait sur lui? Non pas : Alexandre faisait comme le citoyen Morgan; seulement, au lieu d'arrêter les diligences sur les grandes routes, il pillait les villes, mettait les rois à rançon, levait des contributions sur les pays conquis. Passons à Annibal. Vous savez comment il est parti de Carthage, n'est-ce pas? Il n'avait pas même les dix-huit ou vingt talents de son prédécesseur Alexandre; mais, comme il lui fallait de l'argent, il prit et saccagea, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte; dès lors il fut riche et put se mettre en campagne. Pardon, cette fois-ci, ce n'est plus du Plutarque, c'est du Cornélius Népos. Je vous tiens quitte de sa descente des Pyrénées, de sa montée des Alpes, des trois batailles qu'il a gagnées en s'emparant chaque fois des trésors du vaincu, et j'en arrive aux cinq ou six ans qu'il a passés dans la Campanie. Croyez-vous que lui et son armée payaient pension aux Capouans et

que les banquiers de Carthage, qui étaient brouillés avec lui, lui envoyaient de l'argent? Non : la guerre nourrissait la guerre ; système Morgan, citoyen. Passons à César. Ah! César, c'est autre chose. Il part pour l'Espagne avec quelque chose comme trente millions de dettes, revient à peu près au pair, part pour la Gaule, reste dix ans chez nos ancêtres; pendant ces dix ans, il envoie plus de cent millions à Rome, repasse les Alpes, franchit le Rubicon, marche droit au Capitole, force les portes du temple de Saturne, où est le trésor, y prend pour ses besoins particuliers, et non pas pour ceux de la république, trois mille livres pesant d'or en lingots, et meurt, — lui que ses créanciers, vingt ans auparavant, ne voulaient pas laisser sortir de sa petite maison de la rue Suburra, — laissant deux ou trois mille sesterces par chaque tête de citoyen, dix ou douze millions à Calpurnie et trente ou quarante millions à Octave; système Morgan toujours, à l'exception que Morgan, j'en suis sûr, mourra sans avoir touché pour son compte ni à l'argent des Gaulois, ni à l'or du Capitole. Maintenant, sautons dix-huit cents ans et arrivons au général Buonaparte...

Et le jeune aristocrate, comme avaient l'habitude de le faire les ennemis du vainqueur de l'Italie, affecta d'appuyer sur l'*u*, que Bonaparte

avait retranché de son nom, et sur l'*e*, dont il avait enlevé l'accent fermé.

Cette affectation parut irriter vivement Roland, qui fit un mouvement comme pour s'élancer en avant; mais son compagnon l'arrêta.

— Laissez, dit-il, laissez, Roland; je suis bien sûr que le citoyen Barjols ne dira pas que le général Buonaparté, comme il l'appelle, est un voleur.

— Non, je ne le dirai pas, moi; mais il y a un proverbe italien qui le dit pour moi.

— Voyons le proverbe? demanda le général se substituant à son compagnon, et, cette fois, fixant sur le jeune noble son œil limpide, calme et profond.

— Le voici dans toute sa simplicité : *Francesi non sono tutti ladroni, ma buono parte.* Ce qui veut dire : « Tous les Français ne sont pas des voleurs, mais... »

— Une bonne partie? dit Roland.

— Oui, mais Buonaparté, répondit Alfred de Barjols.

A peine l'insolente parole était-elle sortie de la bouche du jeune aristocrate, que l'assiette avec laquelle jouait Roland s'était échappée de ses mains et l'allait frapper en plein visage.

Les femmes jetèrent un cri, les hommes se levèrent.

Roland éclata de ce rire nerveux qui lui était habituel et retomba sur sa chaise.

Le jeune aristocrate resta calme, quoiqu'une rigole de sang coulât de son sourcil sur sa joue.

En ce moment, le conducteur entra, disant selon la formule habituelle :

— Allons, citoyens voyageurs, en voiture !

Les voyageurs, pressés de s'éloigner du théâtre de la rixe à laquelle ils venaient d'assister, se précipitèrent vers la porte.

— Pardon, monsieur, dit Alfred de Barjols à Roland, vous n'êtes pas de la diligence, j'espère?

— Non, monsieur, je suis de la chaise de poste; mais, soyez tranquille, je ne pars pas.

— Ni moi, dit l'Anglais; dételez les chevaux, je reste.

— Moi, je pars, dit avec un soupir le jeune homme brun, auquel Roland avait donné le titre de général; tu sais qu'il le faut, mon ami, et que ma présence est absolument nécessaire là-bas. Mais je te jure bien que je ne te quitterais point ainsi si je pouvais faire autrement...

Et, en disant ces mots, sa voix trahissait une émotion dont son timbre, ordinairement ferme et métallique, ne paraissait pas susceptible.

Tout au contraire, Roland paraissait au

Digitized by Google

comble de la joie ; on eût dit que cette nature de lutte s'épanouissait à l'approche du danger qu'il n'avait peut-être pas fait naître, mais que du moins il n'avait point cherché à éviter.

— Bon ! général, dit-il, nous devions nous quitter à Lyon, puisque vous avez eu la bonté de m'accorder un congé d'un mois pour aller à Bourg, dans ma famille. C'est une soixantaine de lieues de moins que nous faisons ensemble, voilà tout. Je vous retrouverai à Paris. Seulement, vous savez, si vous avez besoin d'un homme dévoué et qui ne boude pas, songez à moi.

— Sois tranquille, Roland, fit le général.

Puis, regardant attentivement les deux adversaires :

— Avant tout, Roland, dit-il à son compagnon avec un indéfinissable accent de tendresse, ne te fais pas tuer; mais, si la chose est possible, ne tue pas non plus ton adversaire. Ce jeune homme, à tout prendre, est un homme de cœur, et je veux avoir un jour pour moi tous les gens de cœur.

— On fera de son mieux, général, soyez tranquille.

En ce moment, l'hôte parut sur le seuil de la porte.

— La chaise de poste pour Paris est attelée, dit-il.

Le général prit son chapeau et sa canne déposées sur une chaise ; mais, au contraire, Roland affecta de le suivre nu-tête, pour que l'on vît bien qu'il ne comptait point partir avec son compagnon.

Aussi Alfred de Barjols ne fit-il aucune opposition à sa sortie. D'ailleurs, il était facile de voir que son adversaire était plutôt de ceux qui cherchent les querelles que de ceux qui les évitent.

Celui-ci accompagna le général jusqu'à la voiture, où le général monta.

— C'est égal, dit ce dernier en s'asseyant, cela me fait gros cœur de te laisser seul ici, Roland, sans un ami pour te servir de témoin.

— Bon ! ne vous inquiétez point de cela, général ; on ne manque jamais de témoin : il y a et il y aura toujours des gens curieux de savoir comment un homme en tue un autre.

— Au revoir, Roland ; tu entends bien, je ne te dis pas adieu, je te dis au revoir !

— Oui, mon cher général, répondit le jeune homme d'une voix presque attendrie, j'entends bien, et je vous remercie.

— Promets-moi de me donner de tes nouvelles aussitôt l'affaire terminée, ou de me faire écrire par quelqu'un, si tu ne pouvais m'écrire toi-même.

— Oh ! n'ayez crainte, général ; avant quatre jours, vous aurez une lettre de moi, répondit Roland.

Puis, avec un accent de profonde amertume :

— Ne vous êtes-vous pas aperçu, dit-il, qu'il y a sur moi une fatalité qui ne veut pas que je meure ?

— Roland ! fit le général d'un ton sévère, encore !

— Rien, rien, dit le jeune homme en secouant la tête, et en donnant à ses traits l'apparence d'une insouciante gaieté, qui devait être l'expression habituelle de son visage avant que lui fût arrivé le malheur inconnu qui, si jeune, paraissait lui faire désirer la mort.

— Bien. A propos, tâche de savoir une chose.

— Laquelle, général ?

— C'est comment il se fait qu'au moment où nous sommes en guerre avec l'Angleterre, un Anglais se promène en France aussi libre et aussi tranquille que s'il était chez lui.

— Bon : je le saurai.

— Comment cela ?

— Je l'ignore ; mais, quand je vous promets de le savoir, je le saurai, dussé-je le lui demander, à lui.

— Mauvaise tête ! ne va pas te faire une autre affaire de ce côté-là.

— Dans tous les cas, comme c'est un ennemi, ce ne serait plus un duel, ce serait un combat.

— Allons, encore une fois, au revoir et embrasse-moi.

Roland se jeta avec un mouvement de reconnaissance passionnée au cou de celui qui venait de lui donner cette permission.

— Oh! général! s'écria-t-il, que je serais heureux... si je n'étais pas si malheureux!

Le général le regarda avec une affection profonde.

— Un jour, tu me conteras ton malheur, n'est-ce pas, Roland? dit-il.

Roland éclata de ce rire douloureux qui deux ou trois fois déjà s'était fait jour entre ses lèvres.

— Oh! par ma foi, non, dit-il, vous en ririez trop.

Le général le regarda comme il eût regardé un fou.

— Enfin, dit-il, il faut prendre les gens comme ils sont.

— Surtout lorsqu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être.

— Tu me prends pour OEdipe, et tu me poses des énigmes, Roland.

— Ah! si vous devinez celle-là, général, je vous salue roi de Thèbes. Mais, avec toutes mes folies, j'oublie que chacune de vos minutes est

précieuse et que je vous retiens ici inutilement.

— Tu as raison. As-tu des commissions pour Paris?

— Trois : mes amitiés à Bourrienne, mes respects à votre frère Lucien, et mes plus tendres hommages à madame Bonaparte.

— Il sera fait comme tu le désires.

— Où vous retrouverai-je à Paris?

— Dans ma maison de la rue de la Victoire, et peut-être...

— Peut-être...

— Qui sait? peut-être au Luxembourg!

Puis, se rejetant en arrière, comme s'il regrettait d'en avoir tant dit, même à celui qu'il regardait comme son meilleur ami :

— Route d'Orange, cria-t-il au postillon, et le plus vite possible.

Le postillon, qui n'attendait qu'un ordre, fouetta ses chevaux; la voiture partit, rapide et grondante comme la foudre, et disparut par la porte d'Oulle.

Digitized by Google

III

— L'Anglais. —

Roland resta immobile à sa place, non-seulement tant qu'il put voir la voiture, mais encore longtemps après qu'elle eut disparu.

Puis, secouant la tête comme pour faire tomber de son front le nuage qui l'assombrissait, il rentra dans l'hôtel et demanda une chambre.

— Conduisez monsieur au n° 3, dit l'hôte à une femme de chambre.

La femme de chambre prit une clef suspendue à une large tablette de bois noir, sur laquelle étaient rangés, sur deux lignes, des numéros blancs, et fit signe au jeune voyageur qu'il pouvait la suivre.

— Faites-moi monter du papier, une plume et de l'encre, dit le jeune homme à l'hôte; et, si M. de Barjols s'informe où je suis, donnez-lui le numéro de ma chambre.

L'hôte promit de se conformer aux intentions

de Roland, qui monta derrière la fille en sifflant la *Marseillaise*.

Cinq minutes après, il était assis près d'une table, ayant devant lui l'encre, le papier, la plume demandés, et s'apprêtant à écrire.

Mais, au moment où il allait tracer la première ligne, on frappa trois coups à sa porte.

— Entrez, dit-il en faisant pirouetter sur un de ses pieds de derrière le fauteuil dans lequel il était assis, afin de faire face au visiteur, qui, dans son appréciation, devait être soit M. de Barjols, soit un de ses amis.

La porte s'ouvrit d'un mouvement régulier comme celui d'une mécanique, et l'Anglais parut sur le seuil.

— Ah! s'écria Roland enchanté de la visite au point de vue de la recommandation que lui avait faite son général, c'est vous!

— Oui, dit l'Anglais, c'est moi.

— Soyez le bienvenu.

— Oh! que je sois le bienvenu, tant mieux! car je ne savais point si je devais venir.

— Pourquoi cela?

— A cause d'Aboukir.

Roland se mit à rire.

— Il y a eu deux batailles d'Aboukir, dit-il : celle que nous avons perdue, celle que nous avons gagnée.

— A cause de celle que vous avez perdue.

— Bon! dit Roland, on se bat, on se tue, on s'extermine sur le champ de bataille; mais cela n'empêche point qu'on ne se serre la main lorsqu'on se rencontre en terre neutre. Je vous répète donc, soyez le bienvenu, surtout si vous voulez bien me dire pourquoi vous venez.

— Merci; mais, avant tout, lisez ceci.

Et l'Anglais tira un papier de sa poche.

— Qu'est-ce? demanda Roland.

— Mon passe-port.

— Qu'ai-je affaire de votre passe-port? demanda Roland; je ne suis pas gendarme.

— Non; mais, comme je viens vous offrir mes services, peut-être ne les accepteriez-vous point si vous ne saviez pas qui je suis.

— Vos services, monsieur?

— Oui; mais lisez.

Roland lut :

« Au nom de la République française, le Directoire exécutif invite les autorités à laisser circuler librement, et à lui prêter aide et protection en cas de besoin, sir John Taulay, esq., dans toute l'étendue du territoire de la République.

» Signé : Fouché. »

— Et plus bas, voyez.

« Je recommande tout particulièrement à qui de droit sir John Tanlay comme un philanthrope et un ami de la liberté.

» Signé : BARRAS. »

— Vous avez lu ?

— Oui, j'ai lu ; après ?

— Oh ! après ?... Mon père, milord Tanlay, a rendu des services à M. Barras ; c'est pourquoi M. Barras permet que je me promène en France, et je suis bien content de me promener en France ; je m'amuse beaucoup.

— Oui, je me le rappelle, sir John ; vous nous avez déjà fait l'honneur de nous dire cela à table.

— Je l'ai dit, c'est vrai ; j'ai dit aussi que j'aimais beaucoup les Français.

Roland s'inclina.

— Et surtout le général Bonaparte, continua sir John.

— Vous aimez beaucoup le général Bonaparte ?

— Je l'admire ; c'est un grand, très-grand homme.

— Ah ! pardieu ! sir John, je suis fâché qu'il n'entende pas un Anglais dire cela de lui.

— Oh ! s'il était là, je ne le dirais point.

— Pourquoi?

— Je ne voudrais pas qu'il crût que je dis cela pour lui faire plaisir. Je dis cela parce que c'est mon opinion.

— Je n'en doute pas, milord, fit Roland, qui ne savait pas où l'Anglais en voulait venir, et qui, ayant appris par le passe-port ce qu'il voulait savoir, se tenait sur la réserve.

— Et quand j'ai vu, continua l'Anglais avec le même flegme, quand j'ai vu que vous preniez le parti du général Bonaparte, cela m'a fait plaisir.

— Vraiment?

— Grand plaisir, fit l'Anglais avec un mouvement de tête affirmatif.

— Tant mieux!

— Mais, quand j'ai vu que vous jetiez une assiette à la tête de M. Alfred de Barjols, cela m'a fait de la peine.

— Cela vous a fait de la peine, milord; et en quoi?

— Parce qu'en Angleterre, un gentleman, il ne jette pas une assiette à la tête d'un autre gentleman.

— Ah! milord, dit Roland en se levant et fronçant le sourcil, seriez-vous venu, par hasard, pour me faire une leçon?

— Oh! non; je suis venu pour vous dire :

Vous êtes embarrassé peut-être de trouver un témoin?

— Ma foi! sir John, je vous l'avouerai, et, au moment où vous avez frappé à la porte, je m'interrogeais pour savoir à qui je demanderais ce service.

— Moi, si vous voulez, dit l'Anglais, je serai votre témoin.

— Ah! pardieu! fit Roland, j'accepte, et de grand cœur!

— Voilà le service que je voulais rendre, moi, à vous!

Roland lui tendit la main.

— Merci, dit-il.

L'Anglais s'inclina.

— Maintenant, continua Roland, vous avez eu le bon goût, milord, avant de m'offrir vos services, de me dire qui vous étiez; il est trop juste, du moment où je les accepte, que vous sachiez qui je suis.

— Oh! comme vous voudrez.

— Je me nomme Louis de Montrevel; je suis aide de camp du général Bonaparte.

— Aide de camp du général Bonaparte! je suis bien aise.

— Cela vous explique comment j'ai pris, un peu trop chaudement peut-être, la défense de mon général.

Digitized by Google

— Non, pas trop chaudement ; seulement, l'assiette...

— Oui, je sais bien, la provocation pouvait se passer de l'assiette; mais, que voulez-vous! je la tenais à la main, je ne savais qu'en faire, je l'ai jetée à la tête de M. de Barjols; elle est partie toute seule sans que je le voulusse.

— Vous ne lui direz pas cela, à lui ?

— Oh! soyez tranquille; je vous le dis, à vous, pour mettre votre conscience en repos.

— Très-bien ; alors, vous vous battrez?

— Je suis resté pour cela, du moins.

— Et à quoi vous battrez-vous?

— Cela ne vous regarde pas, milord.

— Comment, cela ne me regarde pas?

— Non; M. de Barjols est l'insulté, c'est à lui de choisir ses armes.

— Alors, l'arme qu'il proposera, vous l'accepterez?

— Pas moi, sir John, mais vous en mon nom, puisque vous me faites l'honneur d'être mon témoin.

— Et, si c'est le pistolet qu'il choisit, à quelle distance et comment désirez-vous vous battre?

— Ceci, c'est votre affaire, milord, et non la mienne. Je ne sais pas si cela se fait ainsi en Angleterre, mais, en France, les combattants ne se mêlent de rien ; c'est aux témoins d'arranger les

choses; ce qu'ils font est toujours bien fait.

— Alors, ce que je ferai sera bien fait?

— Parfaitement fait, milord.

L'Anglais s'inclina.

— L'heure et le jour du combat?

— Oh! cela, le plus tôt possible; il y a deux ans que je n'ai vu ma famille, et je vous avoue que je suis pressé d'embrasser tout mon monde.

L'Anglais regarda Roland avec un certain étonnement; il parlait avec tant d'assurance, qu'on eût dit qu'il avait d'avance la certitude de ne pas être tué.

En ce moment, on frappa à la porte, et la voix de l'aubergiste demanda :

— Peut-on entrer?

Le jeune homme répondit affirmativement : la porte s'ouvrit, et l'aubergiste entra effectivement, tenant à la main une carte qu'il présenta à son hôte.

Le jeune homme prit la carte et lut : « Charles de Valensolle. »

— De la part de M. Alfred de Barjols, dit l'hôte.

— Très-bien! fit Roland.

Puis, passant la carte à l'Anglais :

— Tenez, cela vous regarde; c'est inutile que je voie ce monsieur, puisque, dans ce pays-ci, on n'est plus citoyen... M. de Valensolle est le

témoin de M. de Barjols, vous êtes le mien : arrangez la chose entre vous ; seulement, ajouta le jeune homme en serrant la main de l'Anglais et en le regardant fixement, tâchez que ce soit sérieux ; je ne récuserais ce que vous aurez fait que s'il n'y avait point chance de mort pour l'un ou pour l'autre.

— Soyez tranquille, dit l'Anglais, je ferai comme pour moi.

— A la bonne heure, allez, et, quand tout sera arrêté, remontez ; je ne bouge pas d'ici.

Sir John suivit l'aubergiste ; Roland se rassit, fit pirouetter son fauteuil dans le sens inverse et se retrouva devant sa table.

Il prit sa plume et se mit à écrire.

Lorsque sir John rentra, Roland, après avoir écrit et cacheté deux lettres, mettait l'adresse sur la troisième.

Il fit signe de la main à l'Anglais d'attendre qu'il eût fini afin de pouvoir lui donner toute son attention.

Il acheva l'adresse, cacheta la lettre, et se retourna.

— Eh bien, demanda-t-il, tout est-il réglé ?

— Oui, dit l'Anglais, et ç'a été chose facile ; vous avez affaire à un vrai gentleman.

— Tant mieux ! fit Roland.

Et il attendit.

— Vous vous battez dans deux heures à la fontaine de Vaucluse, — un lieu charmant, — au pistolet, en marchant l'un sur l'autre, chacun tirant à sa volonté et pouvant continuer de marcher après le feu de son adversaire.

— Par ma foi ! vous avez raison, sir John ; voilà qui est tout à fait bien. C'est vous qui avez réglé cela ?

— Moi et le témoin de M. de Barjols, votre adversaire ayant renoncé à tous ses priviléges d'insulté.

— S'est-on occupé des armes ?

— J'ai offert mes pistolets ; ils ont été acceptés sur ma parole d'honneur qu'ils étaient aussi inconnus à vous qu'à M. de Barjols ; ce sont d'excellentes armes avec lesquelles, à vingt pas, je coupe une balle sur la lame d'un couteau.

— Peste ! vous tirez bien, à ce qu'il paraît, milord ?

— Oui ; je suis, à ce que l'on dit, le meilleur tireur de l'Angleterre.

— C'est bon à savoir ; quand je voudrai me faire tuer, sir John, je vous chercherai querelle.

— Oh ! ne cherchez jamais une querelle à moi, dit l'Anglais, cela me ferait trop grand'peine d'être obligé de me battre avec vous.

— On tâchera, milord, de ne pas vous faire

de chagrin. Ainsi, c'est dans deux heures?

— Oui; vous m'avez dit que vous étiez pressé.

— Parfaitement. Combien y a-t-il d'ici à l'endroit charmant ?

— D'ici à Vaucluse?

— Oui.

— Quatre lieues.

— C'est l'affaire d'une heure et demie; nous n'avons pas de temps à perdre; débarrassons-nous donc des choses ennuyeuses pour n'avoir plus que le plaisir.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement.

Roland ne parut faire aucune attention à ce regard.

— Voici trois lettres, dit-il : une pour madame de Montrevel, ma mère; une pour mademoiselle de Montrevel, ma sœur; une pour le citoyen Bonaparte, mon général. Si je suis tué, vous les mettrez purement et simplement à la poste. Est-ce trop de peine?

— Si ce malheur arrive, je porterai moi-même les lettres, dit l'Anglais.

— Où demeurent madame votre mère et mademoiselle votre sœur? demanda celui-ci.

— A Bourg, chef-lieu du département de l'Ain.

— C'est tout près d'ici, répondit l'Anglais. Quant au général Bonaparte, j'irai, s'il le faut, en Égypte ; je serais extrêmement satisfait de voir le général Bonaparte.

— Si vous prenez, comme vous le dites, milord, la peine de porter la lettre vous même, vous n'aurez pas une si longue course à faire : dans trois jours, le général Bonaparte sera à Paris.

— Oh ! fit l'Anglais sans manifester le moindre étonnement, vous croyez?

— J'en suis sûr, répondit Roland.

— C'est, en vérité, un homme fort extraordinaire, que le général Bonaparte. Maintenant, avez-vous encore quelque autre recommandation à me faire, monsieur de Montrevel?

— Une seule, milord.

— Oh ! plusieurs si vous voulez.

— Non, merci, une seule, mais très-importante.

— Dites.

— Si je suis tué... mais je doute que j'aie cette chance.

Sir John regarda Roland avec cet œil étonné qu'il avait déjà deux ou trois fois arrêté sur lui

— Si je suis tué, reprit Roland, car, au bout du compte, il faut bien tout prévoir....

— Oui, si vous êtes tué, j'entends.

— Écoutez bien ceci, milord, car je tiens expressément, en ce cas, à ce que les choses se passent exactement comme je vais vous le dire.

— Cela se passera comme vous le direz, répliqua sir John ; je suis un homme fort exact.

— Eh bien donc, si je suis tué, insista Roland en posant et en appuyant la main sur l'épaule de son témoin, comme pour mieux imprimer dans sa mémoire la recommandation qu'il allait lui faire, vous mettrez mon corps comme il sera, tout habillé, sans permettre que personne le touche, dans un cercueil de plomb que vous ferez souder devant vous; vous enfermerez le cercueil de plomb dans une bière de chêne, que vous ferez également clouer devant vous. Enfin, vous expédierez le tout à ma mère, à moins que vous n'aimiez mieux jeter le tout dans le Rhône, ce que je laisse absolument à votre choix, pourvu qu'il y soit jeté.

— Il ne me coûtera pas plus de peine, reprit l'Anglais, puisque je porte la lettre, de porter le cercueil avec moi.

— Allons, décidément, milord, dit Roland riant aux éclats de son rire étrange, vous êtes un homme charmant, et c'est la Providence en personne qui a permis que je vous rencontre. En route, milord, en route!

Tous deux sortirent de la chambre de Roland.

Celle de sir John était située sur le même palier. Roland attendit que l'Anglais rentrât chez lui pour prendre ses armes.

Il en sortit après quelques secondes, tenant à la main une boîte de pistolets.

— Maintenant, milord, demanda Roland, comment allons-nous à Vaucluse? à cheval ou en voiture?

— En voiture si vous voulez bien. Une voiture, c'est commode beaucoup plus si l'on était blessé : la mienne attend en bas.

— Je croyais que vous aviez fait dételer?

— J'en avais donné l'ordre, mais j'ai fait courir après le postillon pour lui donner contre-ordre.

On descendit l'escalier.

— Tom, Tom, dit sir John en arrivant à la porte où l'attendait un domestique dans la sévère livrée d'un groom anglais, chargez-vous de cette boîte.

— *I am going with, mylord?* demanda le domestique.

— *Yes!* répondit sir John.

Puis, montrant à Roland le marchepied de la calèche qu'abaissait son domestique :

— Venez, monsieur de Montrevel, dit-il.

Roland monta dans la calèche et s'y étendit voluptueusement.

— En vérité, dit-il, il n'y a décidément que vous autres Anglais pour comprendre les voitures de voyage; on est dans la vôtre comme dans son lit. Je parie que vous faites capitonner vos bières avant de vous y coucher !

— Oui, c'est un fait, répondit John, le peuple anglais, il entend très-bien le confortable; mais le peuple français, il est un peuple plus curieux et plus amusant... Postillon, à Vaucluse.

IV

— Le duel. —

La route n'est praticable que d'Avignon à l'Isle. On fit les trois lieues qui séparent l'Isle d'Avignon en une heure.

Pendant cette heure, Roland, comme s'il eût pris à tâche de faire paraître le temps court à son compagnon de voyage, fut verveux et plein d'entrain ; plus il approchait du lieu du combat, plus

sa gaieté redoublait. Quiconque n'eût point su la cause du voyage ne se fût jamais douté que ce jeune homme, au babil intarissable et au rire incessant, fût sous la menace d'un danger mortel.

Au village de l'Isle, il fallut descendre de voiture. On s'informa; Roland et sir John étaient les premiers arrivés.

Ils s'engagèrent dans le chemin qui conduit à la fontaine.

— Oh! oh! dit Roland, il doit y avoir un bel écho ici.

Il y jeta un ou deux cris auxquels l'écho répondit avec une complaisance parfaite.

— Ah ! par ma foi, dit le jeune homme, voici un écho merveilleux. Je ne connais que celui de la Seinonnetta, à Milan, qui lui soit comparable. Attendez, milord.

Et il se mit, avec des modulations qui indiquaient à la fois une voix admirable et une méthode excellente, à chanter une tyrolienne qui semblait un défi porté, par la musique révoltée, au gosier humain.

Sir John regardait et écoutait Roland avec un étonnement qu'il ne se donnait plus la peine de dissimuler.

Lorsque la dernière note se fut éteinte dans la cavité de la montagne :

Digitized by Google

— Je crois, Dieu me damne! dit sir John, que vous avez le spleen.

Roland tressaillit et le regarda comme pour l'interroger.

Mais, voyant que sir John n'allait pas plus loin :

— Bon! et qui vous fait croire cela? demanda-t-il.

— Vous êtes trop bruyamment gai pour n'être pas profondément triste.

— Oui, et cette anomalie vous étonne?

— Rien ne m'étonne; chaque chose a sa raison d'être.

— C'est juste; le tout est d'être dans le secret de la chose. Eh bien, je vais vous y mettre.

— Oh! je ne vous y force aucunement.

— Vous êtes trop courtois pour cela ; mais avouez que cela vous ferait plaisir d'être fixé à mon endroit.

— Par intérêt pour vous, oui.

— Eh bien, milord, voici le mot de l'énigme, et je vais vous dire, à vous, ce que je n'ai encore dit à personne. Tel que vous me voyez, et avec les apparences d'une santé excellente, je suis atteint d'un anévrisme qui me fait horriblement souffrir. Ce sont à tout moment des spasmes, des faiblesses, des évanouissements qui feraient honte à une femme. Je passe ma vie à prendre

Digitized by Google

des précautions ridicules, et avec tout cela, Larrey m'a prévenu que je dois m'attendre à disparaître de ce monde d'un moment à l'autre, l'artère attaquée pouvant se rompre dans ma poitrine au moindre effort que je ferai. Jugez comme c'est amusant pour un militaire! Vous comprenez que, du moment où j'ai été éclairé sur ma situation, j'ai décidé que je me ferais tuer avec le plus d'éclat possible. Je me suis mis incontinent à l'œuvre. Un autre plus chanceux aurait réussi déjà cent fois; mais moi, ah bien, oui, je suis ensorcelé : ni balles ni boulets ne veulent de moi; on dirait que les sabres ont peur de s'ébrécher sur ma peau. Je ne manque pourtant pas une occasion ; vous l'avez vu d'après ce qui s'est passé à table. Eh bien, nous allons nous battre, n'est-ce pas? Je vais me livrer comme un fou, donner tous les avantages à mon adversaire, cela n'y fera absolument rien : il tirera à quinze pas, à dix pas, à cinq pas, à bout portant sur moi, et il me manquera, ou son pistolet brûlera l'amorce sans partir; et tout cela, la belle avance, je vous le demande un peu, pour que je crève un beau jour au moment où je m'y attendrai le moins, en tirant mes bottes! Mais silence, voici mon adversaire.

En effet, par la même route qu'avaient suivie Roland et sir John à travers les sinuosités du

terrain et les aspérités du rocher, on voyait apparaître la partie supérieure du corps de trois personnages qui allaient grandissant à mesure qu'ils approchaient.

Roland les compta.

— Trois. Pourquoi trois, dit-il, quand nous ne sommes que deux ?

—Ah ! j'avais oublié, dit l'Anglais : M. de Barjols, autant dans votre intérêt que dans le sien, a demandé d'amener un chirurgien de ses amis.

— Pourquoi faire ? demanda Roland d'un ton presque brusque et en fronçant le sourcil.

— Mais pour le cas où l'un de vous serait blessé; une saignée, dans certaines circonstances, peut sauver la vie à un homme.

— Sir John, fit Roland avec une expression presque féroce, je ne comprends pas toutes ces délicatesses en matière de duel. Quand on se bat, c'est pour se tuer. Qu'on se fasse auparavant toute sorte de politesses, comme vos ancêtres et les miens s'en sont fait à Fontenoy, très-bien ; mais, une fois que les épées sont hors du fourreau ou les pistolets chargés, il faut que la vie d'un homme paye la peine que l'on a prise et les battements de cœur que l'on a perdus. Moi, sur votre parole d'honneur, sir John, je vous demande une chose : c'est que, blessé ou tué, vivant

ou mort, le chirurgien de M. de Barjols ne me touchera pas.

— Mais cependant, monsieur Roland...

— Oh! c'est à prendre ou à laisser. Votre parole d'honneur, milord, ou, le diable m'emporte, je ne me bats pas.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement : son visage était devenu livide, ses membres étaient agités d'un tremblement qui ressemblait à de la terreur.

Sans rien comprendre à cette impression inexplicable, sir John donna sa parole.

— A la bonne heure, fit Roland ; tenez, c'est encore un des effets de cette charmante maladie : toujours je suis prêt à me trouver mal à l'idée d'une trousse déroulée, à la vue d'un bistouri ou d'une lancette. J'ai dû devenir très-pâle, n'est-ce pas?

— J'ai cru un instant que vous alliez vous évanouir.

Roland éclata de rire.

— Ah! la belle affaire que cela eût fait, dit-il, nos adversaires arrivant et vous trouvant occupé à me faire respirer des sels comme à une femme qui a des syncopes. Savez-vous ce qu'ils auraient dit, eux, et ce que vous auriez dit vous le premier? Ils auraient dit que j'avais peur.

Les trois nouveaux venus, pendant ce temps,

s'étaient avancés et se trouvaient à portée de la voix, de sorte que sir John n'eut pas même le temps de répondre à Roland.

Ils saluèrent en arrivant. Roland, le sourire sur les lèvres, ses belles dents à fleur de lèvres, répondit à leur salut.

Sir John s'approcha de son oreille.

— Vous êtes encore un peu pâle, dit-il; allez faire un tour jusqu'à la fontaine; j'irai vous chercher quand il sera temps.

— Ah! c'est une idée, cela, dit Roland; j'ai toujours eu envie de voir cette fameuse fontaine de Vaucluse, Hippocrène de Pétrarque. Vous connaissez son sonnet?

Chiare, fresche e dolci acque
Ove le belle membra
Pose colei, che sola a me perdona.

Et cette occasion-ci passée, je n'en retrouverais peut-être pas une pareille. De quel côté est-elle, votre fontaine?

— Vous en êtes à trente pas; suivez le chemin, vous allez la trouver au détour de la route, au pied de cet énorme rocher dont vous voyez le faîte.

— Milord, dit Roland, vous êtes le meilleur cicerone que je connaisse; merci.

Et, faisant à son témoin un signe amical de la main, il s'éloigna dans la direction de la fontaine en chantonnant entre ses dents la charmante villanelle de Philippe Desportes :

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé ;
Et, moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura ;
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Sir John se retourna aux modulations de cette voix à la fois fraîche et tendre, et qui, dans les notes élevées, avait quelque chose de la voix d'une femme ; son esprit méthodique et froid ne comprenait rien à cette nature saccadée et nerveuse, sinon qu'il avait sous les yeux une des plus étonnantes organisations que l'on pût rencontrer.

Les deux jeunes gens l'attendaient ; le chirurgien se tenait un peu à l'écart.

Sir John portait à la main sa boîte de pistolets ; il la posa sur un rocher ayant la forme d'une table, tira de sa poche une petite clef qui semblait travaillée par un orfévre, et non par un serrurier, et ouvrit la boîte.

Les armes étaient magnifiques, quoique d'une

grande simplicité; elles sortaient des ateliers de Menton, le grand-père de celui qui aujourd'hui est encore un des meilleurs arquebusiers de Londres. Il les donna à examiner au témoin de M. de Barjols, qui en fit jouer les ressorts et poussa la gâchette d'arrière en avant, pour voir s'ils étaient à double détente.

Ils étaient à détente simple.

M. de Barjols jeta dessus un coup d'œil, mais ne les toucha même pas.

— Notre adversaire ne connaît point vos armes ? demanda M. de Valensolle.

— Il ne les a même pas vues, répondit sir John, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Oh ! fit M. de Valensolle, une simple dénégation suffisait.

On régla une seconde fois, afin qu'il n'y eût point de malentendu, les conditions du combat déjà arrêtées ; puis, ces conditions réglées, afin de perdre le moins de temps possible en préparatifs inutiles, on chargea les pistolets, on les remit tout chargés dans la boîte, on confia la boîte au chirurgien, et sir John, la clef de la boîte dans sa poche, alla chercher Roland.

Il le trouva causant avec un petit pâtre qui faisait paître trois chèvres aux flancs roides et rocailleux de la montagne, et jetant des cailloux dans le bassin.

Digitized by Google

Sir John ouvrait la bouche pour dire à Roland que tout était prêt; mais lui, sans donner à l'Anglais le temps de parler :

— Vous ne savez pas ce que me raconte cet enfant, milord! Une véritable légende des bords du Rhin. Il dit que ce bassin, dont on ne connaît pas le fond, s'étend à plus de deux ou trois lieues sous la montagne, et sert de demeure à une fée, moitié femme, moitié serpent, qui, dans les nuits calmes et pures de l'été, glisse à la surface de l'eau, appelant les pâtres de la montagne et ne leur montrant, bien entendu, que sa tête aux longs cheveux, ses épaules nues et ses beaux bras; mais les imbéciles se laissent prendre à ce semblant de femme : ils s'approchent, lui font signe de venir à eux, tandis que, de son côté, la fée leur fait signe de venir à elle. Les imprudents s'avancent sans s'en apercevoir, ne regardant pas à leurs pieds; tout à coup la terre leur manque, la fée étend le bras, plonge avec eux dans ses palais humides, et, le lendemain, reparaît seule. Qui diable a pu faire à ces idiots de bergers le même conte que Virgile racontait en si beaux vers à Auguste et à Mécène?

Il demeura pensif un instant, et les yeux fixés sur cette eau azurée et profonde; puis, se retournant vers sir John :

— On dit que jamais nageur, si vigoureux

qu'il soit, n'a reparu après avoir plongé dans ce gouffre; si j'y plongeais, milord, ce serait peut-être plus sûr que la balle de M. de Barjols. Au fait, ce sera toujours une dernière ressource; en attendant, essayons de la balle. Allons, milord, allons.

Et, prenant par-dessous le bras l'Anglais émerveillé de cette mobilité d'esprit, il le ramena vers ceux qui les attendaient.

Eux, pendant ce temps, s'étaient occupés de chercher un endroit convenable et l'avaient trouvé.

C'était un petit plateau, accroché en quelque sorte à la rampe escarpée de la montagne, exposé au soleil couchant et portant une espèce de château en ruine, qui servait d'asile aux pâtres surpris par le mistral.

Un espace plan, d'une cinquantaine de pas de long et d'une vingtaine de pas de large, lequel avait dû être autrefois la plate-forme du château, allait être le théâtre du drame qui approchait de son dénoûment.

— Nous voici, messieurs, dit sir John.

— Nous sommes prêts, messieurs, répondit M. de Valensolle.

— Que les adversaires veuillent bien écouter les conditions du combat, dit sir John.

Puis, s'adressant à M. de Valensolle :

— Redites-les, monsieur, ajouta-t-il ; vous êtes Français et moi étranger, vous les expliquerez plus clairement que moi.

— Vous êtes de ces étrangers, milord, qui montreraient la langue à de pauvres Provençaux comme nous; mais, puisque vous avez la courtoisie de me céder la parole, j'obéirai à votre invitation.

Et il salua sir John, qui lui rendit son salut.

— Messieurs, continua le gentilhomme qui servait de témoin à M. de Barjols, il est convenu que l'on vous placera à quarante pas; que vous marcherez l'un vers l'autre; que chacun tirera à sa volonté, et, blessé ou non, aura la liberté de marcher après le feu de son adversaire.

Les deux combattants s'inclinèrent en signe d'assentiment, et, d'une même voix, presque en même temps, dirent :

— Les armes !

Sir John tira la petite clef de sa poche et ouvrit la boîte.

Puis il s'approcha de M. de Barjols et la lui présenta tout ouverte.

Celui-ci voulut renvoyer le choix des armes à son adversaire; mais, d'un signe de la main, Roland refusa en disant avec une voix d'une douceur presque féminine :

— Après vous, monsieur de Barjols; j'ap-

prends que, quoique insulté par moi, vous avez renoncé à tous vos avantages ; c'est bien le moins que je vous laisse celui-ci, si toutefois cela en est un.

M. de Barjols n'insista point davantage et prit au hasard un des deux pistolets.

Sir John alla offrir l'autre à Roland, qui le prit, l'arma, et, sans même en étudier le mécanisme, le laissa pendre au bout de son bras.

Pendant ce temps, M. de Valensolle mesurait les quarante pas : une canne avait été plantée au point de départ.

— Voulez-vous mesurer après moi, monsieur? demanda-t-il à sir John.

— Inutile, monsieur, répondit celui-ci ; nous nous en rapportons, M. de Montrevel et moi, parfaitement à vous.

M. de Valensolle planta une seconde canne au quarantième pas.

— Messieurs, dit-il, quand vous voudrez.

L'adversaire de Roland était déjà à son poste, chapeau et habit bas.

Le chirurgien et les deux témoins se tenaient à l'écart.

L'endroit avait été si bien choisi, que nul ne pouvait avoir sur son ennemi désavantage de terrain ni de soleil.

Roland jeta près de lui son habit, son chapeau,

et vint se placer à quarante pas de M. de Barjols, en face de lui.

Tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, envoyèrent un regard sur le même horizon.

L'aspect en était en harmonie avec la terrible solennité de la scène qui allait s'accomplir.

Rien à voir à la droite de Roland, ni à la gauche de M. de Barjols; c'était la montagne descendant vers eux avec la pente rapide et élevée d'un toit gigantesque.

Mais du côté opposé, c'est-à-dire à la droite de M. de Barjols et à la gauche de Roland, c'était tout autre chose.

L'horizon était infini.

Au premier plan, c'était cette plaine aux terrains rougeâtres trouée de tous côtés par des pointes de roches, et pareille à un cimetière de Titans dont les os perceraient la terre.

Au second plan, se dessinant en vigueur sur le soleil couchant, c'était Avignon avec sa ceinture de murailles et son palais gigantesque, qui, pareil à un lion accroupi, semble tenir la ville haletante sous sa griffe.

Au delà d'Avignon, une ligne lumineuse comme une rivière d'or fondu dénonçait le Rhône.

Enfin, de l'autre côté du Rhône se levait comme une ligne d'azur foncé la chaîne de collines qui séparent Avignon de Nîmes et d'Uzès.

Au fond, tout au fond, le soleil, que l'un de ces deux hommes regardait probablement pour la dernière fois, s'enfonçait lentement et majestueusement dans un océan d'or et de pourpre.

Au reste, ces deux hommes formaient un contraste étrange.

L'un, avec ses cheveux noirs, son teint basané, ses membres grêles, son œil sombre, était le type de cette race méridionale qui compte parmi ses ancêtres des Grecs, des Romains, des Arabes et des Espagnols.

L'autre, avec son teint rosé, ses cheveux blonds, ses grands yeux azurés, ses mains potelées comme celles d'une femme, était le type de cette race des pays tempérés, qui compte les Gaulois, les Germains et les Normands parmi ses aïeux.

Si l'on voulait grandir la situation, il était facile d'en arriver à croire que c'était quelque chose de plus qu'un combat singulier entre deux hommes.

On pouvait croire que c'était le duel d'un peuple contre un autre peuple, d'une race contre une autre race, du Midi contre le Nord.

Étaient-ce les idées que nous venons d'exprimer qui occupaient l'esprit de Roland et qui le plongeaient dans une mélancolique rêverie ?

Ce n'est point probable.

Digitized by Google

Le fait est qu'un moment il sembla oublier témoins, duel, adversaire, abîmé qu'il était dans la contemplation du splendide spectacle.

La voix de M. de Barjols le tira de ce poétique engourdissement.

— Quand vous serez prêt, monsieur, dit-il, je le suis.

Roland tressaillit.

— Pardon de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-il; mais il ne fallait pas vous préoccuper de moi, je suis fort distrait; me voici, monsieur.

Et, le sourire aux lèvres, les cheveux soulevés par le vent du soir, sans s'effacer, comme il eût fait dans une promenade ordinaire, tandis qu'au contraire son adversaire prenait toutes les précautions usitées en pareil cas, Roland marcha droit sur M. de Barjols.

La physionomie de sir John, malgré son impassibilité ordinaire, trahissait une angoisse profonde.

La distance s'effaçait rapidement entre les deux adversaires.

M. de Barjols s'arrêta le premier, visa et fit feu, au moment où Roland n'était plus qu'à dix pas de lui.

La balle de son pistolet enleva une boucle des cheveux de Roland, mais ne l'atteignit pas.

Le jeune homme se retourna vers son témoin.

— Eh bien, demanda-t-il, que vous avais-je dit ?

— Tirez, monsieur, tirez donc ! dirent les témoins.

M. de Barjols resta muet et immobile à la place où il avait fait feu.

— Pardon, messieurs, répondit Roland ; mais vous me permettrez, je l'espère, d'être juge du moment et de la façon dont je dois riposter. Après avoir essuyé le feu de M. de Barjols, j'ai à lui dire quelques paroles que je ne pouvais lui dire auparavant.

Puis, se retournant vers le jeune aristocrate, pâle mais calme :

— Monsieur, lui dit-il, peut-être ai-je été un peu vif dans notre discussion de ce matin.

Et il attendit.

— C'est à vous de tirer, monsieur, répondit M. de Barjols.

— Mais, continua Roland comme s'il n'avait pas entendu, vous allez comprendre la cause de cette vivacité et l'excuser peut-être. Je suis militaire et aidé de camp du général Bonaparte.

— Tirez, monsieur, répéta le jeune noble.

— Dites une simple parole de rétractation, monsieur, reprit le jeune officier ; dites que la réputation d'honneur et de délicatesse du général

Bonaparte est telle, qu'un mauvais proverbe italien, fait par des vaincus de mauvaise humeur, ne peut lui porter atteinte; dites cela, et je jette cette arme loin de moi, et je vais vous serrer la main; car, je le reconnais, monsieur, vous êtes un brave.

— Je ne rendrai hommage à cette réputation d'honneur et de délicatesse dont vous parlez, monsieur, que lorsque votre général en chef se servira de l'influence que lui a donnée son génie sur les affaires de la France, pour faire ce qu'a fait Monk, c'est-à-dire pour rendre le trône à son roi légitime.

— Ah! fit Roland avec un sourire, c'est trop demander d'un général républicain.

— Alors, je maintiens ce que j'ai dit, répondit le jeune noble; tirez, monsieur, tirez.

Puis, comme Roland ne se hâtait pas d'obéir à l'injonction :

— Mais, ciel et terre! tirez donc! dit-il en frappant du pied.

Roland, à ces mots, fit un mouvement indiquant qu'il allait tirer en l'air.

Alors, avec une vivacité de parole et de geste qui ne lui permit pas de l'accomplir :

— Ah! s'écria M. de Barjols, ne tirez point en l'air, par grâce! ou j'exige que l'on recommence et que vous fassiez feu le premier.

— Sur mon honneur ! s'écria Roland devenant aussi pâle que si tout son sang l'abandonnait, voici la première fois que j'en fais autant pour un homme, quel qu'il soit. Allez-vous-en au diable ! et, puisque vous ne voulez pas de la vie, prenez la mort.

Et à l'instant même, sans prendre la peine de viser, il abaissa son arme et fit feu.

Alfred de Barjols porta la main à sa poitrine, oscilla en avant et en arrière, fit un tour sur lui-même et tomba la face contre terre.

La balle de Roland lui avait traversé le cœur.

Sir John, en voyant tomber M. de Barjols, alla droit à Roland et l'entraîna vers l'endroit où il avait jeté son habit et son chapeau.

— C'est le troisième, murmura Roland avec un soupir; mais vous m'êtes témoin que celui-ci l'a voulu.

Et, rendant son pistolet tout fumant à sir John, il revêtit son habit et son chapeau.

Pendant ce temps, M. de Valensolle ramassait le pistolet échappé à la main de son ami et le rapportait avec la boîte à sir John.

— Eh bien ? demanda l'Anglais en désignant des yeux Alfred de Barjols.

— Il est mort, répondit le témoin.

— Ai-je fait en homme d'honneur, monsieur? demanda Roland en essuyant avec son mouchoir

la sueur qui, à l'annonce de la mort de son adversaire, lui avait subitement inondé le visage.

— Oui, monsieur, répondit M. de Valensolle; seulement, laissez-moi vous dire ceci : Vous avez la main malheureuse.

Et, saluant Roland et son témoin avec une exquise politesse, il retourna près du cadavre de son ami.

— Et vous, milord, reprit Roland, que dites-vous?

— Je dis, répliqua sir John avec une espèce d'admiration forcée, que vous êtes de ces hommes à qui le divin Shakespeare fait dire d'eux-mêmes : « Le danger et moi sommes deux lions nés le » même jour; mais je suis l'aîné. »

V

— Roland. —

Le retour fut muet et triste; on eût dit qu'en

Digitized by Google

voyant s'évanouir ses chances de mort, Roland avait perdu toute sa gaieté.

La catastrophe dont il venait d'être l'auteur pouvait bien être pour quelque chose dans cette taciturnité; mais, hâtons-nous de le dire, Roland, sur le champ de bataille, et surtout dans sa dernière campagne contre les Arabes, avait eu trop souvent à enlever son cheval par-dessus les cadavres qu'il venait de faire, pour que l'impression produite sur lui par la mort d'un inconnu l'eût si fort impressionné.

Il y avait donc une autre raison à cette tristesse ; il fallait donc que ce fût bien réellement celle que le jeune homme avait confiée à sir John. Ce n'était donc pas le regret de la mort d'autrui, c'était le désappointement de sa propre mort.

En rentrant à l'hôtel du Palais-Royal, sir John monta dans sa chambre pour y déposer ses pistolets, dont la vue pouvait exciter dans l'esprit de Roland quelque chose de pareil à un remords ; puis il vint rejoindre le jeune officier pour lui remettre les trois lettres qu'il en avait reçues.

Il le trouva tout pensif et accoudé sur sa table.

Sans prononcer une parole, l'Anglais déposa les trois lettres devant Roland.

Le jeune homme jeta les yeux sur les adresses,

prit celle qui était destinée à sa mère, la décacheta et la lut.

A mesure qu'il la lisait, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Sir John regardait avec étonnement cette nouvelle face sous laquelle Roland lui apparaissait.

Il eût cru tout possible à cette nature multiple, excepté de verser les larmes qui coulaient silencieusement de ses yeux.

Puis, secouant la tête et sans faire le moins du monde attention à la présence de sir John, Roland murmura :

— Pauvre mère! elle eût bien pleuré; peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi : des mères ne sont pas faites pour pleurer leurs enfants !

Et, d'un mouvement machinal, il déchira la lettre écrite à sa mère, celle écrite à sa sœur, et celle écrite au général Bonaparte.

Après quoi, il en brûla avec soin tous les morceaux.

Alors, sonnant la fille de chambre :

— Jusqu'à quelle heure peut-on mettre les lettres à la poste? demanda-t-il.

— Jusqu'à six heures et demie, répondit celle-ci; vous n'avez plus que quelques minutes.

— Attendez, alors.

Il prit une plume et écrivit.

« Mon cher général,

« Je vous l'avais bien dit, je suis vivant et lui mort. Vous conviendrez que cela a l'air d'une gageure.

» Dévouement jusqu'à la mort.

» Votre paladin,

» ROLAND. »

Puis il cacheta la lettre, écrivit sur l'adresse : *Au général Bonaparte, rue de la Victoire, à Paris*, et la remit à la fille de chambre en lui recommandant de ne pas perdre une seconde pour la faire mettre à la poste.

Ce fut alors seulement qu'il parut remarquer sir John et qu'il lui tendit la main.

— Vous venez de me rendre un grand service, milord, lui dit-il, un de ces services qui lient deux hommes pour l'éternité. Je suis déjà votre ami ; voulez-vous me faire l'honneur d'être le mien ?

Sir John serra la main que lui présentait Roland.

— Oh ! dit-il, je vous remercie bien beaucoup, je n'eusse point osé vous demander cet

honneur; mais vous me l'offrez... je l'accepte.

Et, à son tour, l'impassible Anglais sentit s'amollir son cœur et secoua une larme qui tremblait au bout de ses cils.

Puis, regardant Roland :

— Il est très-malheureux, dit-il, que vous soyez si pressé de partir ; j'eusse été heureux et satisfait de passer encore un jour ou deux avec vous.

— Où alliez-vous, milord, quand je vous ai rencontré?

— Oh! moi, nulle part, je voyageais pour désennuyer moi! J'ai le malheur de m'ennuyer souvent.

— De sorte que vous n'alliez nulle part?

— J'allais partout.

— C'est exactement la même chose, dit le jeune officier en souriant. Eh bien, voulez-vous faire une chose?

— Oh! très-volontiers, si c'est possible.

— Parfaitement possible : elle ne dépend que de vous.

— Dites.

— Vous deviez, si j'étais tué, me reconduire mort à ma mère, ou me jeter dans le Rhône?

— Je vous eusse reconduit mort à votre mère et pas jeté dans le Rhône.

— Eh bien, au lieu de me reconduire mort,

reconduisez-moi vivant, vous n'en serez que mieux reçu.

— Oh!

— Nous resterons quinze jours à Bourg; c'est ma ville natale, une des villes les plus ennuyeuses de France; mais, comme vos compatriotes brillent surtout par l'originalité, peut-être vous amuserez-vous où les autres s'ennuient. Est-ce dit?

— Je ne demanderais pas mieux, fit l'Anglais; mais il me semble que c'est peu convenable de ma part.

— Oh! nous ne sommes pas en Angleterre, milord, où l'étiquette est une souveraine absolue. Nous, nous n'avons plus ni roi ni reine, et nous n'avons pas coupé le cou à cette pauvre créature que l'on appelait Marie-Antoinette, pour mettre Sa Majesté l'Étiquette à sa place.

— J'en ai bien envie, dit sir John.

— Vous le verrez, ma mère est une excellente femme, d'ailleurs fort distinguée. Ma sœur avait seize ans quand je suis parti, elle doit en avoir dix-huit; elle était jolie, elle doit être belle. Il n'y a pas jusqu'à mon frère Édouard, un charmant gamin de douze ans, qui vous fera partir des fusées dans les jambes et qui baragouinera l'anglais avec vous; puis, ces quinze jours passés, nous irons à Paris ensemble.

— J'en viens, de Paris, fit l'Anglais.

— Attendez donc, vous vouliez aller en Égypte pour voir le général Bonaparte : il n'y a pas si loin d'ici à Paris que d'ici au Caire; je vous présenterai à lui; présenté par moi, soyez tranquille, vous serez bien reçu. Puis vous parliez de Shakespeare tout à l'heure?

— Oh! oui, j'en parle toujours.

— Cela prouve que vous aimez les comédies, les drames.

— Je les aime beaucoup, c'est vrai.

— Eh bien, le général Bonaparte est sur le point d'en faire représenter un à sa façon, qui ne manquera pas d'intérêt, je vous en réponds.

— Ainsi, dit sir John hésitant encore, je puis, sans être indiscret, accepter votre offre?

— Je crois bien, et vous ferez plaisir à tout le monde, à moi surtout.

— J'accepte, alors.

— Bravo! Eh bien, voyons, quand voulez-vous partir?

— Aussitôt qu'il vous plaira. Ma calèche était attelée quand vous avez jeté cette malheureuse assiette à la tête de Barjols; mais, comme, sans cette assiette, je ne vous eusse jamais connu, je suis content que vous la lui ayez jetée; oui, très-content.

— Voulez-vous que nous partions ce soir?

— A l'instant. Je vais dire au postillon de renvoyer un de ses camarades avec d'autres chevaux, et, le postillon et les chevaux arrivés, nous partons.

Roland fit un signe d'assentiment.

Sir John sortit pour donner ses ordres, remonta en disant qu'il venait de faire servir deux côtelettes et une volaille froide.

Roland prit la valise et descendit.

L'Anglais réintégra ses pistolets dans le coffre de sa voiture.

Tous deux mangèrent un morceau pour pouvoir marcher toute la nuit sans s'arrêter, et, comme neuf heures sonnaient à l'église des Cordeliers, tous deux s'accommodèrent dans la voiture et quittèrent Avignon, où leur passage laissait une nouvelle tache de sang, Roland avec l'insouciance de son caractère, sir John Tanlay avec l'impassibilité de sa nation.

Un quart d'heure après, tous deux dormaient, ou du moins le silence que chacun gardait de son côté pouvait faire croire qu'ils avaient cédé au sommeil.

Nous profiterons de cet instant de repos pour donner à nos lecteurs quelques renseignements indispensables sur Roland et sa famille.

Roland était né le 1er juillet 1773, quatre ans et quelques jours après Bonaparte, aux côtés du-

quel, ou plutôt à la suite duquel il a fait son apparition dans ce livre.

Il était fils de M. Charles de Montrevel, colonel d'un régiment longtemps en garnison à la Martinique, où il s'était marié à une créole nommée Clotilde de la Clémencière.

Trois enfants étaient nés de ce mariage, deux garçons et une fille : Louis, avec qui nous avons fait connaissance sous le nom de Roland ; Amélie, dont celui-ci avait vanté la beauté à sir John, et Édouard.

Rappelé en France vers 1782, M. de Montrevel avait obtenu l'admission du jeune Louis de Montrevel (nous verrons plus tard comment il troqua son nom de Louis contre celui de Roland) à l'École militaire de Paris.

Ce fut là que Bonaparte connut l'enfant, lorsque, sur le rapport de M. de Keralio, il fut jugé digne de passer de l'École de Brienne à l'École militaire.

Louis était le plus jeune des élèves.

Quoiqu'il n'eût que treize ans, il se faisait déjà remarquer par ce caractère indomptable et querelleur dont nous lui avons vu, dix-sept ans plus tard, donner un exemple à la table d'hôte d'Avignon.

Bonaparte avait, lui, tout enfant aussi, le bon côté de ce caractère, c'est-à-dire que, sans être

querelleur, il était absolu, entêté, indomptable; il reconnut dans l'enfant quelques-unes des qualités qu'il avait lui-même, et cette parité de sentiments fit qu'il lui pardonna ses défauts et s'attacha à lui.

De son côté, l'enfant, sentant dans le jeune Corse un soutien, s'y appuya.

Un jour, l'enfant vint trouver son grand ami — c'est ainsi qu'il appelait Napoléon — au moment où celui-ci était profondément enseveli dans la solution d'un problème de mathématiques.

Il savait l'importance que le futur officier d'artillerie attachait à cette science qui lui avait valu jusque-là ses plus grands, ou plutôt ses seuls succès.

Il se tint debout près de lui sans parler, sans bouger.

Le jeune mathématicien devina la présence de l'enfant et s'enfonça de plus en plus dans ses déductions mathématiques, d'où, au bout de dix minutes, il se tira enfin à son honneur.

Alors, il se retourna vers son jeune camarade avec la satisfaction intérieure de l'homme qui sort vainqueur d'une lutte quelconque, soit contre la science, soit contre la matière.

L'enfant était debout, pâle, les dents serrées, les bras roides, les poings fermés.

Digitized by Google

— Oh! oh! dit le jeune Bonaparte, qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Il y a que Valence, le neveu du gouverneur, m'a donné un soufflet.

— Ah! dit Bonaparte en riant, et tu viens me chercher pour que je le lui rende?

L'enfant secoua la tête.

— Non, dit-il, je viens te chercher parce que je veux me battre.

— Avec Valence?

— Oui.

— Mais c'est Valence qui te battra, mon enfant; il est quatre fois fort comme toi!

— Aussi, je ne veux pas me battre contre lui comme se battent les enfants, mais comme se battent les hommes.

— Ah bah!

— Cela t'étonne? demanda l'enfant.

— Non, dit Bonaparte.

— Et à quoi veux-tu te battre?

— A l'épée.

— Mais les sergents seuls ont des épées, et ils ne vous en prêteront pas.

— Nous nous passerons d'épées.

— Et avec quoi vous battrez-vous?

L'enfant montra au jeune mathématicien le compas avec lequel il venait de faire ses équations.

— Oh! mon enfant, dit Bonaparte, c'est une bien mauvaise blessure que celle d'un compas.

— Tant mieux, répliqua Louis, je le tuerai.

— Et, s'il te tue, toi?

— J'aime mieux cela que de garder son soufflet.

Bonaparte n'insista pas davantage : il aimait le courage par instinct : celui de son jeune camarade lui plut.

— Eh bien, soit! reprit-il; j'irai dire à Valence que tu veux te battre avec lui, mais demain.

— Pourquoi demain?

— Tu auras la nuit pour réfléchir.

— Et, d'ici à demain, répliqua l'enfant, Valence croira que je suis un lâche!

Puis, secouant la tête :

— C'est trop long d'ici à demain.

Et il s'éloigna.

— Où vas-tu? lui demanda Bonaparte.

— Je vais demander à un autre s'il veut être mon ami.

— Je ne le suis donc plus, moi?

— Tu ne l'es plus, puisque tu me crois un lâche.

— C'est bien, dit le jeune homme en se levant.

— Tu y vas?

— J'y vais.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Ah! s'écria l'enfant, je te demande pardon : tu es toujours mon ami.

Et il lui sauta au cou en pleurant.

C'étaient les premières larmes qu'il avait versées depuis le soufflet reçu.

Bonaparte alla trouver Valence et lui expliqua gravement la mission dont il était chargé.

Valence était un grand garçon de dix-sept ans, ayant déjà, comme chez certaines natures hâtives, de la barbe et des moustaches : il en paraissait vingt.

Il avait, en outre, la tête de plus que celui qu'il avait insulté.

Valence répondit que Louis était venu lui tirer la queue de la même façon qu'il eût tiré un cordon de sonnette : — on portait des queues à cette époque; — qu'il l'avait prévenu deux fois de ne pas y revenir, que Louis y était revenu une troisième, et qu'alors, ne voyant en lui qu'un gamin, il l'avait traité comme un gamin.

On alla porter la réponse de Valence à Louis, qui répliqua que tirer la queue d'un camarade n'était qu'une taquinerie, tandis que donner un soufflet était une insulte.

L'entêtement donnait à un enfant de treize ans la logique d'un homme de trente.

Le moderne Popilius retourna porter la guerre à Valence.

Le jeune homme était fort embarrassé : il ne pouvait, sous peine de ridicule, se battre avec un enfant : s'il se battait et qu'il le blessât, c'était odieux ; s'il était blessé lui-même, c'était à ne jamais s'en consoler de sa vie.

Cependant l'entêtement de Louis, qui n'en démordait pas, rendait l'affaire grave.

On assembla le conseil des *grands*, comme cela se faisait dans les circonstances sérieuses.

Le conseil des grands décida qu'un des leurs ne pouvait pas se battre avec un enfant; mais que, puisque cet enfant s'obstinait à se regarder comme un jeune homme, Valence lui dirait devant tous ses compagnons qu'il était fâché de s'être laissé emporter à le traiter comme un enfant et que désormais il le regarderait comme un jeune homme.

On envoya chercher Louis, qui attendait dans la chambre de son ami; on l'introduisit au milieu du cercle que faisaient dans la cour les jeunes élèves.

Là, Valence, à qui ses camarades avaient dicté une sorte de discours longtemps débattu entre eux pour sauvegarder l'honneur des grands à l'endroit des petits, déclara à Louis qu'il était au désespoir de ce qui était arrivé,

qu'il l'avait traité selon son âge, et non selon son intelligence et son courage, le priant de vouloir bien excuser sa vivacité et de lui donner la main en signe que tout était oublié.

Mais Louis secoua la tête.

— J'ai entendu dire un jour à mon père, qui est colonel, répliqua-t-il, que celui qui recevait un soufflet et qui ne se battait pas était un lâche. La première fois que je verrai mon père, je lui demanderai si celui qui donne le soufflet et qui fait des excuses pour ne pas se battre n'est pas plus lâche que celui qui l'a reçu.

Les jeunes gens se regardèrent ; mais l'avis général avait été contre un duel qui eût ressemblé à un assassinat, et les jeunes gens à l'unanimité, Bonaparte compris, affirmèrent à l'enfant qu'il devait se contenter de ce qu'avait dit Valence, ce que Valence avait dit étant le résumé de l'opinion générale.

Louis se retira pâle de colère, et boudant son grand ami, qui, disait-il avec un imperturbable sérieux, avait abandonné les intérêts de son honneur.

Le lendemain, à la leçon de mathématiques des grands, Louis se glissa dans la salle d'étude, et, tandis que Valence faisait une démonstration sur la table noire, il s'approcha de lui sans que personne le remarquât, monta sur un tabouret,

Digitized by Google

afin de parvenir à la hauteur de son visage, et lui rendit le soufflet qu'il en avait reçu la veille.

— La, dit-il, maintenant nous sommes quittes et j'ai tes excuses de plus; car, moi, je ne t'en ferai pas, tu peux bien être tranquille.

Le scandale fut grand; le fait s'était passé en présence du professeur, qui fut obligé de faire son rapport au gouverneur de l'école, le marquis Tiburce Valence.

Celui-ci, qui ne connaissait pas les antécédents du soufflet reçu par son neveu, fit venir le délinquant devant lui, et, après une effroyable semonce, lui annonça qu'il ne faisait plus partie de l'école, et qu'il devait le même jour se tenir prêt à retourner à Bourg, près de sa mère.

Louis répondit que, dans dix minutes, son paquet serait fait, et que, dans un quart d'heure, il serait hors de l'école.

Du soufflet qu'il avait reçu lui-même, il ne dit point un mot.

La réponse parut plus qu'irrévérencieuse au marquis Tiburce Valence; il avait bonne envie d'envoyer l'insolent pour huit jours au cachot, mais il ne pouvait à la fois l'envoyer au cachot et le mettre à la porte.

On donna à l'enfant un surveillant qui ne devait plus le quitter qu'après l'avoir déposé dans la voiture de Mâcon; madame de Montrevel serait

prévenue d'aller recevoir son fils à la descente de la voiture.

Bonaparte rencontra le jeune homme suivi de son surveillant, et lui demanda une explication sur cette espèce de garde de la connétablie attaché à sa personne.

— Je vous raconterais cela si vous étiez encore mon ami, répondit l'enfant; mais vous ne l'êtes plus : pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui m'arrive de bon ou de mauvais?

Bonaparte fit un signe au surveillant, qui, tandis que Louis faisait sa petite malle, vint lui parler à la porte.

Il apprit alors que l'enfant était chassé de l'école.

La mesure était grave : elle désespérait toute une famille et brisait peut-être l'avenir de son jeune camarade.

Avec cette rapidité de décision qui était un des signes caractéristiques de son organisation, il prit le parti de faire demander une audience au gouverneur, tout en recommandant au surveillant de ne pas presser le départ de Louis.

Bonaparte était un excellent élève, fort aimé à l'école, fort estimé du marquis Tiburce Valence ; sa demande lui fut donc accordée à l'instant même.

Introduit près du gouverneur, il lui raconta

tout, et, sans charger le moins du monde Valence, il tâcha d'innocenter Louis.

— C'est vrai, ce que vous me racontez là, monsieur? demanda le gouverneur.

— Interrogez votre neveu lui-même, je m'en rapporterai à ce qu'il vous dira.

On envoya chercher Valence. Il avait appris l'expulsion de Louis et venait lui-même raconter à son oncle ce qui s'était passé.

Son récit fut entièrement conforme à celui du jeune Bonaparte.

— C'est bien, dit le gouverneur; Louis ne partira pas, c'est vous qui partirez; vous êtes en âge de sortir de l'école.

Puis, sonnant :

— Que l'on me donne le tableau des sous-lieutenances vacantes, dit-il au planton.

Le même jour, une sous-lieutenance était demandée d'urgence au ministre pour le jeune Valence.

Le même soir, Valence partait pour rejoindre son régiment.

Il alla dire adieu à Louis, qu'il embrassa moitié de gré, moitié de force, tandis que Bonaparte lui tenait les mains.

L'enfant ne reçut l'accolade qu'à contre-cœur.

— C'est bien pour maintenant, dit-il; mais,

si nous nous rencontrons jamais et que nous ayons tous deux l'épée au côté...

Un geste de menace acheva sa phrase.

Valence partit.

Le 10 octobre 1785, Bonaparte recevait lui-même son brevet de sous-lieutenant : il faisait partie des cinquante-huit brevets que Louis XVI venait de signer pour l'École militaire.

Onze ans plus tard, le 15 novembre 1796, Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la tête du pont d'Arcole, que défendaient deux régiments de Croates et deux pièces de canon, voyant la mitraille et la fusillade décimer ses rangs, sentant la victoire plier entre ses mains, s'effrayant de l'hésitation des plus braves, arrachait aux doigts crispés d'un mort un drapeau tricolore et s'élançait sur le pont, en s'écriant : « Soldats ! n'êtes-vous plus les hommes de » Lodi ? » lorsqu'il s'aperçut qu'il était dépassé par un jeune lieutenant qui le couvrait de son corps.

Ce n'était point ce que voulait Bonaparte ; il voulait passer le premier ; il eût voulu, si la chose eût été possible, passer seul.

Il saisit le jeune homme par le pan de son habit, et, le tirant en arrière :

— Citoyen, dit-il, tu n'es que lieutenant, je suis général en chef ; à moi le pas.

— C'est trop juste, répondit celui-ci.

Et il suivit Bonaparte, au lieu de le précéder.

Le soir, en apprenant que deux divisions autrichiennes avaient été complétement détruites, en voyant les deux mille prisonniers qu'il avait faits, en comptant les canons et les drapeaux enlevés, Bonaparte se souvint de ce jeune lieutenant qu'il avait trouvé devant lui au moment où il croyait n'avoir devant lui que la mort.

— Berthier, dit-il, donne l'ordre à mon aide de camp Valence de me chercher un jeune lieutenant de grenadiers avec lequel j'ai eu une affaire ce matin sur le pont d'Arcole.

— Général, répondit Berthier en balbutiant, Valence est blessé.

— En effet, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Blessé, où? comment? sur le champ de bataille?

— Non, général; il a pris hier une querelle et a reçu un coup d'épée à travers la poitrine.

Bonaparte fronça le sourcil.

— On sait cependant autour de moi que je n'aime pas les duels ; le sang d'un soldat n'est pas à lui, il est à la France. Donne l'ordre à Muiron, alors.

— Il est tué, général.

— A Elliot, en ce cas.

— Tué aussi.

Bonaparte tira un mouchoir de sa poche et le passa sur son front inondé de sueur.

— A qui vous voudrez, alors; mais je veux voir ce lieutenant.

Il n'osait plus nommer personne, de peur d'entendre encore retentir cette fatale parole : « Il est tué. »

Un quart d'heure après, le jeune lieutenant était introduit sous sa tente.

La lampe ne jetait qu'une faible lueur.

— Approchez, lieutenant, dit Bonaparte.

Le jeune homme fit trois pas et entra dans le cercle de lumière.

— C'est donc vous, continua Bonaparte, qui vouliez ce matin passer avant moi?

— C'était un pari que j'avais fait, général, répondit gaiement le jeune lieutenant, dont la voix fit tressaillir le général en chef.

— Et je vous l'ai fait perdre?

— Peut-être oui, peut-être non.

— Et quel était ce pari?

— Que je serais nommé aujourd'hui capitaine.

— Vous avez gagné.

— Merci, général.

Et le jeune homme s'élança comme pour serrer la main de Bonaparte; mais presque aussitôt il fit un mouvement en arrière.

La lumière avait éclairé son visage pendant

une seconde; cette seconde avait suffi au général en chef pour remarquer le visage comme il avait remarqué la voix.

Ni l'un ni l'autre ne lui étaient inconnus.

Il chercha un instant dans sa mémoire; mais, trouvant sa mémoire rebelle :

— Je vous connais, dit-il.

— C'est possible, général.

— C'est certain même; seulement, je ne puis me rappeler votre nom.

— Vous vous êtes arrangé de manière, général, à ce qu'on n'oublie pas le vôtre.

— Qui êtes-vous?

— Demandez à Valence, général.

Bonaparte poussa un cri de joie.

— Louis de Montrevel, dit-il.

Et il ouvrit ses deux bras.

Cette fois, le jeune lieutenant ne fit point difficulté de s'y jeter.

— C'est bien, dit Bonaparte, tu feras huit jours le service de ton nouveau grade, afin qu'on s'habitue à te voir sur le dos les épaulettes de capitaine, et puis tu remplaceras mon pauvre Muiron comme aide de camp. Va!

— Encore une fois, dit le jeune homme en faisant le geste d'un homme qui ouvre les bras.

— Ah! ma foi! oui, dit Bonaparte avec joie.

Et, le retenant contre lui après l'avoir embrassé une seconde fois :

— Ah çà ! c'est donc toi qui as donné un coup d'épée à Valence? lui demanda-t-il.

— Dame! général, répondit le nouveau capitaine et le futur aide de camp, vous étiez là quand je le lui ai promis : un soldat n'a que sa parole.

Huit jours après, le capitaine Montrevel faisait le service d'officier d'ordonnance près du général en chef, qui avait remplacé son prénom de *Louis*, malsonnant à cette époque, par le pseudonyme de *Roland*.

Et le jeune homme s'était consolé de ne plus descendre de saint Louis en devenant le neveu de Charlemagne.

Roland, — nul ne se serait avisé d'appeler désormais le capitaine Montrevel *Louis*, du moment où Bonaparte l'avait baptisé Roland, — Roland fit avec le général en chef la campagne d'Italie, et revint avec lui à Paris, après la paix de Campo-Formio.

Lorsque l'expédition d'Égypte fut décidée, Roland, que la mort du général de brigade de Montrevel, tué sur le Rhin tandis que son fils combattait sur l'Adige et le Mincio, avait rappelé près de sa mère, Roland fut désigné un des premiers par le général en chef pour prendre rang

dans l'inutile mais poétique croisade qu'il entreprenait.

Il laissa sa mère, sa sœur Amélie, et son jeune frère Édouard à Bourg, ville natale du général de Montrevel; ils habitaient, à trois quarts de lieue de la ville, c'est-à-dire aux Noires-Fontaines, une charmante maison à laquelle on donnait le nom de château, et qui, avec une ferme et quelques centaines d'arpents de terre situés aux environs, formait toute la fortune du général, six ou huit mille livres de rente à peu près.

Ce fut une grande douleur au cœur de la pauvre veuve que le départ de Roland pour cette aventureuse expédition; la mort du père semblait présager celle du fils, et madame de Montrevel, douce et tendre créole, était loin d'avoir les âpres vertus d'une mère de Sparte ou de Lacédémone.

Bonaparte, qui aimait de tout son cœur son ancien camarade de l'École militaire, avait permis à celui-ci de le rejoindre au dernier moment à Toulon.

Mais la peur d'arriver trop tard empêcha Roland de profiter de la permission dans toute son étendue. Il quitta sa mère en lui promettant une chose qu'il n'avait garde de tenir : c'était de ne s'exposer que dans les cas d'une

absolue nécessité, et arriva à Marseille huit jours avant que la flotte mît à la voile.

Notre intention n'est pas plus de faire une relation de la campagne d'Égypte que nous n'en avons fait une de la campagne d'Italie. Nous n'en dirons que ce qui sera absolument nécessaire à l'intelligence de cette histoire et au développement du caractère de Roland.

Le 19 mai 1798, Bonaparte et tout son état-major mettaient à la voile pour l'Orient; le 15 juin, les chevaliers de Malte lui rendaient les clefs de la citadelle. Le 2 juillet, l'armée débarquait au Marabout; le même jour, elle prenait Alexandrie; le 25, Bonaparte entrait au Caire après avoir battu les mameluks à Chébreïss et aux Pyramides.

Pendant cette suite de marches et de combats, Roland avait été l'officier que nous connaissons, gai, courageux, spirituel, bravant la chaleur dévorante des jours, la rosée glaciale des nuits, se jetant en héros ou en fou au milieu des sabres turcs ou des balles bédouines.

En outre, pendant les quarante jours de traversée, il n'avait point quitté l'interprète Ventura; de sorte qu'avec sa facilité admirable, il était arrivé, non point à parler couramment l'arabe, mais à se faire entendre dans cette langue.

Aussi arrivait-il souvent que, quand le général en chef ne voulait point avoir recours à l'interprète juré, c'était Roland qu'il chargeait de faire certaines communications aux muftis, aux ulémas et aux cheiks.

Pendant la nuit du 20 au 21 octobre, le Caire se révolta ; à cinq heures du matin, on apprit la mort du général Dupuy, tué d'un coup de lance; à huit heures du matin, au moment où l'on croyait être maître de l'insurrection, un aide de camp du général mort accourut, annonçant que les Bédouins de la campagne menaçaient Bab-el-Nasr ou la porte de la Victoire.

Bonaparte déjeunait avec son aide de camp Sulkowsky, grièvement blessé à Salahiéh, et qui se levait à grand'peine de son lit de douleur.

Bonaparte, dans sa préoccupation, oublia l'état dans lequel était le jeune Polonais.

— Sulkowsky, dit-il, prenez quinze guides, et allez voir ce que nous veut cette canaille.

Sulkowsky se leva.

— Général, dit Roland, chargez-moi de la commission ; vous voyez bien que mon camarade peut à peine se tenir debout.

— C'est juste, dit Bonaparte ; va.

Roland sortit, prit quinze guides et partit.

Mais l'ordre avait été donné à Sulkowsky, et Sulkowsky tenait à l'exécuter.

Il partit de son côté avec cinq ou six hommes qu'il trouva prêts.

Soit hasard, soit qu'il connût mieux que Roland les rues du Caire, il arriva quelques secondes avant lui à la porte de la Victoire.

En arrivant à son tour, Roland vit un officier que les Arabes emmenaient; ses cinq ou six hommes étaient déjà tués.

Quelquefois les Arabes, qui massacraient impitoyablement les soldats, épargnaient les officiers dans l'espoir d'une rançon.

Roland reconnut Sulkowsky; il le montra de la pointe de son sabre à ses quinze hommes, et chargea au galop.

Une demi-heure après, un guide rentrait seul au quartier général, annonçant la mort de Sulkowsky, de Roland et de ses vingt et un compagnons.

Bonaparte, nous l'avons dit, aimait Roland comme un frère, comme un fils, comme il aimait Eugène; il voulut connaître la catastrophe dans tous ses détails et interrogea le guide.

Le guide avait vu un Arabe trancher la tête de Sulkowsky et attacher sa tête à l'arçon de sa selle.

Quant à Roland, son cheval avait été tué. Pour lui, il s'était dégagé des étriers et avait combattu un instant à pied; mais bientôt il avait

disparu dans une fusillade presque à bout portant.

Bonaparte poussa un soupir, versa une larme, murmura : « Encore un ! » et sembla n'y plus penser.

Seulement, il s'informa à quelle tribu appartenaient les Arabes bédouins qui venaient de lui tuer deux des hommes qu'il aimait le mieux.

Il apprit que c'était une tribu d'Arabes insoumis dont le village était distant de dix lieues à peu près.

Bonaparte leur laissa un mois, afin qu'ils crussent bien à leur impunité; puis, un mois écoulé, il ordonna à un de ses aides de camp, nommé Croisier, de cerner le village, de détruire les huttes, de faire couper la tête aux hommes, de mettre les têtes dans des sacs et d'amener au Caire le reste de la population, c'est-à-dire les femmes et les enfants.

Croisier exécuta ponctuellement l'ordre; on amena au Caire toute la population de femmes et d'enfants que l'on put prendre, et, parmi cette population, un Arabe vivant, lié et garrotté sur son cheval.

— Pourquoi cet homme vivant? demanda Bonaparte; j'avais dit de trancher la tête à tout ce qui était en état de porter les armes.

— Général, dit Croisier, qui, lui aussi, bara-

gouinait quelques mots d'arabe, au moment où j'allais faire couper la tête de cet homme, j'ai cru comprendre qu'il offrait d'échanger sa vie contre celle d'un prisonnier. J'ai pensé que nous aurions toujours le temps de lui couper la tête, et je l'ai amené. Si je me suis trompé, la cérémonie aura lieu ici au lieu d'avoir eu lieu là-bas; ce qui est différé n'est pas perdu.

On fit venir l'interprète Ventura et l'on interrogea le Bédouin.

Le Bédouin répondit qu'il avait sauvé la vie à un officier français, grièvement blessé à la porte de la Victoire; que cet officier, qui parlait un peu l'arabe, s'était dit aide de camp du général Bonaparte; qu'il l'avait envoyé à son frère, qui exerçait la profession de médecin dans la tribu voisine; que l'officier était prisonnier dans cette tribu, et que, si on voulait lui promettre la vie, il écrirait à son frère de renvoyer le prisonnier au Caire.

C'était peut-être une fable pour gagner du temps, mais c'était peut-être aussi la vérité; on ne risquait rien d'attendre.

On plaça l'Arabe sous bonne garde, on lui donna un thaleb qui écrivit sous sa dictée, il scella la lettre de son cachet, et un Arabe du Caire partit pour mener la négociation.

Il y avait, si le négociateur réussissait, la vie

pour le Bédouin, cinq cents piastres pour le négociateur.

Trois jours après, le négociateur revint ramenant Roland.

Bonaparte avait espéré ce retour, mais il n'y avait pas cru.

Ce cœur de bronze, qui avait paru insensible à la douleur, se fondit dans la joie. Il ouvrit ses bras à Roland comme au jour où il l'avait retrouvé, et deux larmes, deux perles — les larmes de Bonaparte étaient rares — coulèrent de ses yeux.

Quant à Roland, chose étrange! il resta sombre au milieu de la joie qu'occasionnait son retour, confirma le récit de l'Arabe, appuya sa mise en liberté, mais refusa de donner aucun détail personnel sur la façon dont il avait été pris par les Bédouins et traité par le thaleb : quant à Sulkowsky, il avait été tué et décapité sous ses yeux ; il n'y fallait donc plus songer.

Seulement, Roland reprit son service d'habitude, et l'on remarqua que ce qui, jusque-là, avait été du courage chez lui, était devenu de la témérité; que ce qui avait été un besoin de gloire, semblait être devenu un besoin de mort.

D'un autre côté, comme il arrive à ceux qui bravent le fer et le feu, le fer et le feu s'écartèrent miraculeusement de lui; devant, derrière

Roland, à ses côtés, les hommes tombaient : lui restait debout, invulnérable comme le démon de la guerre.

Lors de la campagne de Syrie, on envoya deux parlementaires sommer Djezzar-Pacha de rendre Saint-Jean-d'Acre; les deux parlementaires ne reparurent plus : ils avaient eu la tête tranchée.

On dut en envoyer un troisième : Roland se présenta, insista pour y aller, en obtint, à force d'instances, la permission du général en chef, et revint.

Il fut de chacun des dix-neuf assauts qu'on livra à la forteresse; à chaque assaut, on le vit parvenir sur la brèche : il fut un des dix hommes qui pénétrèrent dans la tour Maudite; neuf y restèrent, lui revint sans une égratignure.

Pendant la retraite, Bonaparte ordonna à ce qui restait de cavaliers dans l'armée de donner leurs chevaux aux blessés et aux malades; c'était à qui ne donnerait pas son cheval aux pestiférés, de peur de la contagion.

Roland donna le sien de préférence à ceux-ci : trois tombèrent de son cheval à terre; il remonta son cheval après eux, et arriva sain et sauf au Caire.

A Aboukir, il se jeta au milieu de la mêlée, pénétra jusqu'au pacha en forçant la ceinture de noirs qui l'entouraient, l'arrêta par la barbe,

essuya le feu de ses deux pistolets, dont l'un brûla l'amorce seulement ; la balle de l'autre passa sous son bras et alla tuer un guide derrière lui.

Quand Bonaparte prit la résolution de revenir en France, Roland fut le premier à qui le général en chef annonça ce retour. Tout autre eût bondi de joie ; lui resta triste et sombre, disant :

— J'aurais mieux aimé que nous restassions ici, général ; j'avais plus de chances d'y mourir.

Cependant, c'eût été une ingratitude à lui de ne pas suivre le général en chef ; il le suivit.

Pendant toute la traversée, il resta morne et impassible. Dans les mers de Corse, on aperçut la flotte anglaise ; là seulement, il sembla se reprendre à la vie. Bonaparte avait déclaré à l'amiral Gantheaume que l'on combattrait jusqu'à la mort, et avait donné l'ordre de faire sauter la frégate plutôt que d'amener le pavillon.

On passa sans être vu au milieu de la flotte, et, le 8 octobre 1799, on débarqua à Fréjus.

Ce fut à qui toucherait le premier la terre de France ; Roland descendit le dernier.

Le général en chef semblait ne faire attention à aucun de ces détails, pas un ne lui échappait ; il fit partir Eugène, Berthier, Bourrienne, ses aides de camp, sa suite, par la route de Gap et de Draguignan.

Lui, prit incognito la route d'Aix, afin de juger

par ses yeux de l'état du Midi, ne gardant avec lui que Roland.

Dans l'espoir qu'à la vue de la famille, la vie rentrerait dans ce cœur brisé d'une atteinte inconnue, il lui avait annoncé, en arrivant à Aix, qu'il le laisserait à Lyon, et lui donnait trois semaines de congé à titre de gratification pour lui et de surprise à sa mère et à sa sœur.

Roland avait répondu :

— Merci, général; ma sœur et ma mère seront bien heureuses de me revoir.

Autrefois Roland aurait répondu : « Merci, général, je serai bien heureux de revoir ma mère et ma sœur. »

Nous avons assisté à ce qui s'était passé à Avignon; nous avons vu avec quel mépris profond du danger, avec quel dégoût amer de la vie Roland avait marché à un duel terrible. Nous avons entendu la raison qu'il avait donnée à sir John de son insouciance en face de la mort : la raison était-elle bonne ou mauvaise, vraie ou fausse? Sir John dut se contenter de celle-là; évidemment, Roland n'était point disposé à en donner d'autre.

Et maintenant, nous l'avons dit, tous deux dormaient ou faisaient semblant de dormir, rapidement emportés par le galop de deux chevaux de poste sur la route d'Avignon à Orange.

VI

— Morgan. —

Il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner un instant Roland et sir John, qui, grâce à la disposition physique et morale dans laquelle nous les avons laissés, ne doivent leur inspirer aucune inquiétude, et de nous occuper sérieusement d'un personnage qui n'a fait qu'apparaître dans cette histoire et qui cependant doit y jouer un grand rôle.

Nous voulons parler de l'homme qui était entré masqué et armé dans la salle de la table d'hôte d'Avignon, pour rapporter à Jean Picot le groupe de deux cents louis qui lui avait été volé par mégarde, confondu qu'il était avec l'argent du gouvernement.

Nous avons vu que l'audacieux bandit, qui s'était donné à lui-même le nom de Morgan, était arrivé à Avignon, masqué, à cheval et en plein jour. Il avait, pour entrer dans l'hôtel du Palais-Égalité, laissé son cheval à la porte, et, comme si ce cheval eût joui dans la ville pontificale et

royaliste de la même impunité que son maître, il l'avait retrouvé au tournebride, l'avait détaché, avait sauté dessus, était sorti par la porte d'Oulle, avait longé les murailles au grand galop et avait disparu sur la route de Lyon.

Seulement, à un quart de lieue d'Avignon, il avait ramené son manteau autour de lui pour dérober aux passants la vue de ses armes, et, ôtant son masque, il l'avait glissé dans une de ses fontes.

Ceux qu'il avait laissés à Avignon si fort intrigués de ce que pouvait être ce terrible Morgan, la terreur du Midi, eussent pu alors, s'ils se fussent trouvés sur la route d'Avignon à Bédarides, s'assurer par leurs propres yeux si l'aspect du bandit était aussi terrible que l'était sa renommée.

Nous n'hésitons point à dire que les traits qui se fussent alors offerts à leurs regards leur auraient paru si peu en harmonie avec l'idée que leur imagination prévenue s'en était faite, que leur étonnement eût été extrême.

En effet, le masque, enlevé par une main d'une blancheur et d'une délicatesse parfaites, venait de laisser à découvert le visage d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine, visage qui, par la régularité des traits et la douceur de la physionomie, eût pu le disputer à un visage de femme.

Un seul détail donnait à cette physionomie ou plutôt devait lui donner, dans certains moments, un caractère de fermeté étrange : c'étaient, sous de beaux cheveux blonds flottant sur le front et sur les tempes, comme on les portait à cette époque, des sourcils, des yeux et des cils d'un noir d'ébène.

Le reste du visage, nous l'avons dit, était presque féminin.

Il se composait de deux petites oreilles dont on n'apercevait que l'extrémité sous cette touffe de cheveux temporale à laquelle les incroyables de l'epoque avaient donné le nom d'oreilles de chien ; d'un nez droit et d'une proportion parfaite; d'une bouche un peu grande, mais rosée et toujours souriante, et qui, en souriant, laissait voir une double rangée de dents admirables; d'un menton fin et délicat, légèrement teinté de bleu et indiquant, par cette nuance, que, si sa barbe n'eût point été si soigneusement et si récemment faite, elle eût, protestant contre la couleur dorée de la chevelure, été du même ton que les sourcils, les cils et les yeux, c'est-à-dire du noir le plus prononcé.

Quant à la taille de l'inconnu, on avait pu l'apprécier au moment où il était entré dans la salle de la table d'hôte : elle était élevée, bien prise, flexible, et dénotait, sinon une grande force

musculaire, du moins une grande souplesse et une grande agilité.

Quant à la façon dont il était à cheval, elle indiquait l'assurance d'un écuyer consommé.

Son manteau rejeté sur son épaule, son masque caché dans ses fontes, son chapeau enfoncé sur ses yeux, le cavalier reprit l'allure rapide un instant abandonnée par lui, traversa Bédarides au galop, et, arrivé aux premières maisons d'Orange, entra sous une grande porte qui se referma immédiatement derrière lui.

Un domestique attendait et sauta au mors du cheval.

Le cavalier mit rapidement pied à terre.

— Ton maître est-il ici? demanda-t-il au domestique.

— Non, monsieur le baron, répondit celui-ci; cette nuit, il a été forcé de partir, et il a dit que, si monsieur venait et le demandait, on répondît à monsieur qu'il voyageait pour les affaires de la compagnie.

— Bien, Baptiste. Je lui ramène son cheval en bon état, quoique un peu fatigué; il faudrait le laver avec du vin, en même temps que tu lui donnerais, pendant deux ou trois jours, de l'orge au lieu d'avoine : il a fait quelque chose comme quarante lieues depuis hier matin.

— M. le baron en a été content?

— Très-content. La voiture est-elle prête?

— Oui, monsieur le baron, tout attelée sous la remise; le postillon boit avec Julien : monsieur avait recommandé qu'on l'occupât hors de la maison pour qu'il ne le vît pas venir.

— Il croit que c'est ton maître qu'il conduit ?

— Oui, monsieur le baron; voici le passe-port de mon maître, avec lequel on a été prendre les chevaux à la poste, et, comme mon maître est allé du côté de Bordeaux avec le passe-port de M. le baron, et que M. le baron va du côté de Genève avec le passe-port de mon maître, il est probable que l'écheveau de fil sera assez embrouillé pour que dame police, si subtile que soient ses doigts, ne le dévide pas facilement.

— Détache la valise qui est à la croupe du cheval, Baptiste, et donne-la-moi.

Baptiste se mit en devoir d'obéir; seulement, la valise faillit lui échapper des mains.

— Ah ! dit-il en riant, M. le baron ne m'avait pas prévenu ! Diable! M. le baron n'a pas perdu son temps, à ce qu'il paraît.

— C'est ce qui te trompe, Baptiste : si je n'ai pas perdu tout mon temps, j'en ai au moins perdu beaucoup ; aussi je voudrais bien repartir le plus tôt possible.

— M. le baron ne déjeunera-t-il pas ?

— Je mangerai un morceau, mais très-rapidement.

— Monsieur ne sera pas retardé ; il est deux heures de l'après-midi, et le déjeuner l'attend depuis dix heures du matin ; heureusement que c'est un déjeuner froid.

Et Baptiste se mit en devoir de faire, en l'absence de son maître, les honneurs de la maison à l'étranger en lui montrant la route de la salle à manger.

— Inutile, dit celui-ci, je connais le chemin. Occupe-toi de la voiture; qu'elle soit sous l'allée, la portière tout ouverte, au moment où je sortirai, afin que le postillon ne puisse me voir. Voilà de quoi lui payer sa première poste.

Et l'étranger désigné sous le titre de baron remit à Baptiste une poignée d'assignats.

— Ah ! monsieur, dit celui-ci, mais il y a là de quoi payer le voyage jusqu'à Lyon !

— Contente-toi de le payer jusqu'à Valence, sous prétexte que je veux dormir; le reste sera pour la peine que tu vas prendre à faire les comptes.

— Dois-je mettre la valise dans le coffre?

— Je l'y mettrai moi-même.

Et, prenant la valise des mains du domestique, sans laisser voir qu'elle pesât à sa main, il s'achemina vers la salle à manger, tandis que

Baptiste s'acheminait vers le cabaret voisin, en mettant de l'ordre dans ses assignats.

Comme l'avait dit l'étranger, le chemin lui était familier ; car il s'enfonça dans un corridor, ouvrit sans hésiter une première porte, puis une seconde, et, cette seconde porte ouverte, se trouva en face d'une table élégamment servie.

Une volaille, deux perdreaux, un jambon froids, des fromages de plusieurs espèces, un dessert composé de fruits magnifiques, et deux carafes contenant, l'une du vin couleur de rubis, et l'autre du vin couleur de topaze, constituaient un déjeuner qui, quoique évidemment servi pour une seule personne, puisqu'un seul couvert était mis, pouvait, en cas de besoin, suffire à trois ou quatre convives.

Le premier soin du jeune homme, en entrant dans la salle à manger, fut d'aller droit à une glace, d'ôter son chapeau, de rajuster ses cheveux avec un petit peigne qu'il tira de sa poche; après quoi, il s'avança vers un bassin de faïence surmonté de sa fontaine, prit une serviette qui paraissait préparée à cet effet, et se lava le visage et les mains.

Ce ne fut qu'après ces soins, — qui indiquaient l'homme élégant par habitude, — ce ne fut, disons-nous, qu'après ces soins minutieusement accomplis, que l'étranger se mit à table.

Quelques minutes lui suffirent pour satisfaire un appétit auquel la fatigue et la jeunesse avaient cependant donné de majestueuses proportions; et, quand Baptiste reparut pour annoncer au convive solitaire que la voiture était prête, il le vit aussitôt debout que prévenu.

L'étranger enfonça son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa de son manteau, mit sa valise sous son bras, et, comme Baptiste avait eu le soin de faire approcher le marchepied aussi près que possible de la porte, il s'élança dans la chaise de poste sans avoir été vu du postillon.

Baptiste referma la portière sur lui; puis, s'adressant à l'homme aux grosses bottes :

— Tout est payé jusqu'à Valence, n'est-ce pas, poste et guides? demanda-t-il.

— Tout; vous faut-il un reçu? répondit en goguenardant le postillon.

— Non ; mais M. le marquis de Ribier, mon maître, ne désire pas être dérangé jusqu'à Valence.

— C'est bien, répondit le postillon avec le même accent gouailleur, on ne dérangera pas le citoyen marquis. Allons, houp!

Et il enleva ses chevaux en faisant résonner son fouet avec cette bruyante éloquence qui dit à la fois aux voisins et aux passants : « Gare ici, gare là-bas, ou sinon tant pis pour vous! je mène

un homme qui paye bien et qui a le droit d'écraser les autres. »

Une fois dans la voiture, le faux marquis de Ribier ouvrit les glaces, baissa les stores, leva la banquette, mit sa valise dans le coffre, s'assit dessus, s'enveloppa dans son manteau, et, sûr de n'être réveillé qu'à Valence, s'endormit comme il avait déjeuné, c'est-à-dire avec tout l'appétit de la jeunesse.

On fit le trajet d'Orange à Valence en huit heures; un peu avant d'entrer dans la ville, notre voyageur se réveilla.

Il souleva un store avec précaution et reconnut qu'il traversait le petit bourg de la Paillasse : il faisait nuit; il fit sonner sa montre : elle sonna onze heures du soir.

Il jugea inutile de se rendormir, fit le compte des postes à payer jusqu'à Lyon, et prépara son argent.

Au moment où le postillon de Valence s'approchait de son camarade qu'il allait remplacer, le voyageur entendit celui-ci qui disait à l'autre :

— Il paraît que c'est un ci-devant; mais, depuis Orange, il est recommandé, et, vu qu'il paye vingt sous de guides, faut le mener comme un patriote.

— C'est bon, répondit le Valentinois, on le mènera en conséquence.

Le voyageur crut que c'était le moment d'intervenir, il souleva son store.

— Et tu ne feras que me rendre justice, dit-il, un patriote, corbleu! je me vante d'en être un, et du premier calibre encore; et la preuve, tiens, voilà pour boire à la santé de la République!

Et il donna un assignat de cent francs au postillon qui l'avait recommandé à son camarade.

Et, comme l'autre regardait d'un œil avide le chiffon de papier :

— Et voilà le pareil pour toi, dit-il, si tu veux faire aux autres la même recommandation que tu viens de recevoir.

— Oh! soyez tranquille, citoyen, dit le postillon, il n'y aura qu'un mot d'ordre d'ici à Lyon : ventre à terre!

— Et voici d'avance le prix des seize postes, y compris la double poste d'entrée; je paye vingt sous de guides; arrangez cela entre vous.

Le postillon enfourcha son cheval et partit au galop.

La voiture relayait à Lyon vers les quatre heures de l'après-midi.

Pendant que la voiture relayait, un homme habillé en commissionnaire, et qui, son crochet sur le dos, se tenait assis sur une borne, se leva s'approcha de la voiture et dit tout bas au jeune compagnon de Jéhu quelques paroles qui parurent

jeter celui-ci dans le plus profond étonnement.

— En es-tu bien sûr? demanda-t-il au commissionnaire.

— Quand je te dis que je l'ai vu, de mes yeux vu ! répondit ce dernier.

— Je puis donc annoncer à nos amis la nouvelle comme certaine?

— Tu le peux; seulement, hâte-toi.

— Est-on prévenu à Servas?

— Oui; tu trouveras un cheval prêt, entre Servas et Sue.

Le postillon s'approcha; le jeune homme échangea un dernier regard avec le commissionnaire, qui s'éloigna comme s'il était chargé d'une lettre très-pressée.

— Quelle route, citoyen? demanda le postillon.

— La route de Bourg; il faut que je sois à Servas à neuf heures du soir; je paye trente sous de guides.

— Quatorze lieues en cinq heures, c'est dur; mais, enfin, cela peut se faire.

— Cela se fera-t-il?

— On tâchera.

Et le postillon enleva ses chevaux au grand galop.

A neuf heures sonnantes, on entrait dans Servas.

— Un écu de six livres pour ne pas relayer et

me conduire à moitié chemin de Sue! cria par la portière le jeune homme au postillon.

— Ça va! répondit celui-ci.

Et la voiture passa sans s'arrêter devant la poste.

A un demi-quart de lieue de Servas, Morgan fit arrêter la voiture, passa sa tête par la portière, rapprocha ses mains et imita le cri du chat-huant.

L'imitation était si fidèle, que, des bois voisins, un chat-huant lui répondit.

— C'est ici, cria Morgan.

Le postillon arrêta ses chevaux.

— Si c'est ici, dit-il, inutile d'aller plus loin.

Le jeune homme prit la valise, ouvrit la portière, descendit, et, s'approchant du postillon :

— Voici l'écu de six livres promis.

Le postillon prit l'écu, le mit dans l'orbite de son œil, et l'y maintint comme un élégant de nos jours y maintient son lorgnon.

Morgan devina que cette pantomime avait une signification.

— Eh bien, demanda-t-il, que veut dire cela?

— Cela veut dire, fit le postillon, que j'ai beau faire, j'y vois d'un œil.

— Je comprends, reprit le jeune homme en riant; et si je bouche l'autre œil...

— Dame! je n'y verrai plus.

— En voilà un drôle, qui aime mieux être aveugle que borgne! Enfin, il ne faut pas disputer des goûts; tiens!

Et il lui donna un second écu.

Le postillon le mit sur son autre œil, fit tourner la voiture, et reprit le chemin de Servas.

Le compagnon de Jéhu attendit qu'il se fût perdu dans l'obscurité, et, approchant de sa bouche une clef forée, il en tira un son prolongé et tremblotant, comme celui d'un sifflet de contre-maître.

Un son pareil lui répondit.

Et, en même temps, on vit un cavalier sortir du bois et s'approcher au galop.

A la vue de ce cavalier, Morgan se couvrit de nouveau le visage de son masque.

— Au nom de qui venez-vous? demanda le cavalier, dont on ne pouvait voir la figure, cachée qu'elle était sous les bords d'un énorme chapeau.

— Au nom du prophète Élisée, répondit le jeune homme masqué.

— Alors c'est vous que j'attends.

Et il descendit de cheval.

— Es-tu prophète ou disciple? demanda Morgan.

— Je suis disciple, répondit le nouveau venu.

— Et ton maître, où est-il?

— Vous le trouverez à la chartreuse de Seillon.

— Sais-tu le nombre des compagnons qui y sont réunis ce soir?

— Douze.

— C'est bien; si tu en rencontres quelques autres, envoie-les au rendez-vous.

Celui qui s'était donné le titre de disciple s'inclina en signe d'obéissance, aida Morgan à attacher la valise sur la croupe de son cheval, et le tint respectueusement par le mors, tandis que celui-ci montait.

Sans même attendre que son second pied eût atteint l'étrier, Morgan piqua son cheval, qui arracha le mors des mains du domestique et partit au galop.

On voyait à la droite de la route s'étendre la forêt de Seillon, comme une mer de ténèbres dont le vent de la nuit faisait onduler et gémir les vagues sombres.

A un quart de lieue au delà de Sue, le cavalier poussa son cheval à travers terres, et alla au-devant de la forêt, qui, de son côté, semblait venir au-devant de lui.

Le cheval, guidé par une main expérimentée, s'y enfonça sans hésitation.

Au bout de dix minutes, il reparut de l'autre côté.

Digitized by Google

A cent pas de la forêt s'élevait une masse sombre, isolée au milieu de la plaine.

C'était un bâtiment d'une architecture massive, ombragé par cinq ou six arbres séculaires.

Le cavalier s'arrêta devant une grande porte au-dessus de laquelle étaient placées, en triangle, trois statues : celle de la Vierge, celle de Notre-Seigneur Jésus, et celle de saint Jean-Baptiste. La statue de la Vierge marquait le point le plus élevé du triangle.

Le voyageur mystérieux était arrivé au but de son voyage, c'est-à-dire à la chartreuse de Seillon.

VII

— La chartreuse de Seillon. —

La chartreuse de Seillon, la vingt-deuxième de l'ordre, avait été fondée en 1178.

En 1672, un bâtiment moderne avait été substitué au vieux monastère; c'est de cette dernière

construction que l'on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Ces vestiges sont, à l'extérieur, la façade que nous avons dite, façade ornée de trois statues, et devant laquelle nous avons vu s'arrêter le cavalier mystérieux; à l'intérieur, une petite chapelle ayant son entrée à droite sous la grande porte.

Un paysan, sa femme, deux enfants l'habitent à cette heure, et, de l'ancien monastère, ils ont fait une ferme.

En 1791, les chartreux avaient été expulsés de leur couvent; en 1792, la chartreuse et ses dépendances avaient été mises en vente comme propriété ecclésiatique.

Les dépendances étaient d'abord le parc, attenant aux bâtiments, et ensuite la belle forêt qui porte encore aujourd'hui le nom de Seillon.

Mais, à Bourg, ville royaliste et surtout religieuse, personne ne risqua de compromettre son âme en achetant un bien qui avait appartenu à de dignes moines que chacun vénérait. Il en résultait que le couvent, le parc et la forêt étaient devenus, sous le titre de *biens de l'État*, la propriété de la République, c'est-à-dire n'appartenaient à personne, — ou, du moins, restaient délaissés; — car la République, depuis sept ans, avait eu bien autre chose à penser que de faire

recrépir des murs, entretenir un verger, et mettre en coupe réglée une forêt.

Depuis sept ans donc, la chartreuse était complétement abandonnée, et, quand par hasard un regard curieux pénétrait par le trou de la serrure, il voyait l'herbe poussant dans les cours, comme les ronces dans le verger, comme les broussailles dans la forêt, laquelle, percée à cette époque d'une route et de deux ou trois sentiers seulement, était partout ailleurs, en apparence du moins, devenue impraticable.

Une espèce de pavillon, nommé la Correrie, dépendant de la chartreuse et distant du monastère d'un demi-quart de lieue, verdissait de son côté dans la forêt, laquelle, profitant de la liberté qui lui était laissée de pousser à sa fantaisie, l'avait enveloppé de tout côté d'une ceinture de feuillages, et avait fini par le dérober à la vue.

Au reste, les bruits les plus étranges couraient sur ces deux bâtiments : on les disait hantés par des hôtes invisibles le jour, effrayants la nuit ; des bûcherons ou des paysans attardés, qui parfois allaient encore exercer dans la forêt de la République les droits d'usage dont la ville de Bourg jouissait du temps des chartreux, prétendaient avoir vu, à travers les fentes des volets fermés, courir des flammes dans les corridors et dans les

escaliers, et avoir distinctement entendu des bruits de chaînes traînant sur les dalles des cloîtres et les pavés des cours. Les esprits forts niaient la chose; mais, en opposition avec les incrédules, deux sortes de gens l'affirmaient et donnaient, selon leurs opinions et leurs croyances, à ces bruits effrayants et à ces lueurs nocturnes, deux causes différentes : les patriotes prétendaient que c'étaient les âmes des pauvres moines que la tyrannie des cloîtres avait ensevelis vivants dans les *in-pace*, qui revenaient en appelant la vengeance du ciel sur leurs persécuteurs, et qui traînaient après leur mort les fers dont ils avaient été chargés pendant leur vie; les royalistes disaient que c'était le diable en personne, qui, trouvant un couvent vide et n'ayant plus à craindre le goupillon des dignes religieux, venait tranquillement prendre ses ébats là où autrefois il n'eût point osé hasarder le bout de sa griffe; mais il y avait un fait qui laissait toute chose en suspens : c'est que pas un seul de ceux qui niaient ou qui affirmaient, — soit qu'il eût pris parti pour les âmes des moines martyrs ou pour le sabbat tenu par Belzébuth, — n'avait eu le courage de se hasarder dans les ténèbres et de venir, aux heures solennelles de la nuit, s'assurer de la vérité, afin de pouvoir dire le lendemain si la chartreuse était solitaire ou hantée,

et, si elle était hantée, quelle espèce d'hôtes y revenaient.

Mais sans doute tous ces bruits, fondés ou non, n'avaient aucune influence sur le cavalier mystérieux; car, ainsi que nous l'avons dit, quoique neuf heures sonnassent à Bourg, et que, par conséquent, il fît nuit close, il arrêta son cheval à la porte du monastère abandonné, et, sans mettre pied à terre, tirant un pistolet de ses fontes, il frappa du pommeau contre la porte trois coups espacés à la manière des francs-maçons.

Puis il écouta.

Un instant il avait douté qu'il y eût réunion à la chartreuse; car, si fixement qu'il eût regardé, si attentivement qu'il eût prêté l'oreille, il n'avait vu aucune lumière, n'avait entendu aucun bruit.

Cependant, il lui sembla qu'un pas circonspect s'approchait intérieurement de la porte.

Il frappa une seconde fois avec la même arme et de la même façon.

— Qui frappe? demanda une voix.

— Celui qui vient de la part d'Élisée, répondit le voyageur.

— Quel est le roi auquel les fils d'Isaac doivent obéir?

— Jéhu.

— Quelle est la maison qu'ils doivent exterminer?

— Celle d'Achab.

— Êtes-vous prophète ou disciple?

— Je suis prophète.

— Alors, soyez le bienvenu dans la maison du Seigneur, dit la voix.

Aussitôt les barres de fer qui assuraient la massive clôture basculèrent sur elles-mêmes, les verrous grincèrent dans les tenons, un des battants de la porte s'ouvrit silencieusement, et le cheval et le cavalier s'enfoncèrent sous la sombre voûte, qui se referma derrière eux.

Celui qui avait ouvert cette porte, si lente à s'ouvrir, si prompte à se refermer, était vêtu de la longue robe blanche des chartreux, dont le capuchon, retombant sur son visage, voilait entièrement ses traits.

Sans doute, de même que le premier affilié rencontré sur la route de Sue par celui qui venait de se donner le titre de prophète, le moine qui avait ouvert la porte n'occupait qu'un rang secondaire dans la confrérie; car, saisissant la bride du cheval, il le maintint tandis que le cavalier mettait pied à terre, rendant ainsi au jeune homme le même service que lui eût rendu un palefrenier.

Morgan descendit, détacha la valise, tira les

pistolets de leurs fontes, les passa à sa ceinture, près de ceux qui y étaient déjà, et, s'adressant au moine d'un ton de commandement :

— Je croyais, dit-il, trouver les frères réunis en conseil.

— Ils sont réunis, en effet, répondit le moine.

— Où cela?

— Dans la Correrie; on a vu, depuis quelques jours, rôder autour de la chartreuse des figures suspectes, et des ordres supérieurs ont ordonné les plus grandes précautions.

Le jeune homme haussa les épaules en signe qu'il regardait ces précautions comme inutiles, et, toujours du même ton de commandement :

— Faites mener ce cheval à l'écurie et conduisez-moi au conseil, dit-il.

Le moine appela un autre frère aux mains duquel il jeta la bride du cheval, prit une torche qu'il alluma à une lampe brûlant dans la petite chapelle que l'on peut aujourd'hui encore voir à droite sous la grande porte, et marcha devant le nouvel arrivé.

Il traversa le cloître, fit quelques pas dans le jardin, ouvrit une porte conduisant à une espèce de citerne, fit entrer Morgan, referma aussi soigneusement la porte de la citerne qu'il avait refermé celle de la rue, poussa du pied une pierre qui semblait se trouver là par hasard, démasqua

un anneau et souleva une dalle fermant l'entrée d'un souterrain dans lequel on descendait par plusieurs marches.

Ces marches conduisaient à un couloir arrondi en voûte et pouvant donner passage à deux hommes s'avançant de front.

Nos deux personnages marchèrent ainsi pendant cinq ou six minutes, après lesquelles ils se trouvèrent en face d'une grille. Le moine tira une clef de dessous sa robe et l'ouvrit. Puis, quand tous deux eurent franchi la grille et que la grille se fut refermée :

— Sous quel nom vous annoncerai-je? demanda le moine.

— Sous le nom de frère Morgan.

— Attendez ici; dans cinq minutes, je serai de retour.

Le jeune homme fit de la tête un signe qui annonçait qu'il était familiarisé avec toutes ces défiances et toutes ces précautions.

Puis il s'assit sur une tombe, — on était dans les caveaux mortuaires du couvent, — et il attendit.

En effet, cinq minutes ne s'étaient point écoulées, que le moine reparut.

— Suivez-moi, dit-il : les frères sont heureux de votre présence; ils craignaient qu'il ne vous fût arrivé malheur.

Quelques secondes plus tard, frère Morgan était introduit dans la salle du conseil.

Douze moines l'attendaient le capuchon rabattu sur les yeux ; mais, dès que la porte se fut refermée derrière lui et que le frère servant eut disparu, en même temps que Morgan lui-même ôtait son masque, tous les capuchons se rabattirent et chaque moine laissa voir son visage.

Jamais communauté n'avait brillé par une semblable réunion de beaux et joyeux jeunes gens.

Deux ou trois seulement parmi ces étranges moines avaient atteint l'âge de quarante ans.

Toutes les mains se tendirent vers Morgan; deux ou trois accolades furent données au nouvel arrivant.

— Ah! par ma foi, dit l'un de ceux qui l'avaient embrassé le plus tendrement, tu nous tires une fameuse épine hors du pied: nous te croyions mort ou tout au moins prisonnier.

— Mort, je te le passe, Amiet; mais prisonnier, non, citoyen, comme on dit encore quelquefois, — et comme on ne dira bientôt plus, j'espère. — Il faut même dire que les choses se sont passées de part et d'autre avec une aménité touchante : dès qu'il nous a aperçus, le conducteur a crié au postillon d'arrêter; je crois même qu'il a ajouté : « Je sais ce que c'est.

— Alors, lui ai-je dit, si vous savez ce que c'est, mon cher ami, les explications ne seront pas longues. — L'argent du gouvernement? a-t-il demandé. — Justement, » ai-je répondu. Puis, comme il se faisait un grand remue-ménage dans la voiture : « Attendez, mon ami, ai-je ajouté; avant tout, descendez, et dites à ces messieurs, et surtout à ces dames, que nous sommes des gens comme il faut, qu'on ne les touchera pas, — ces dames, bien entendu, — et que l'on ne regardera que celles qui passeront la tête par la portière. » Une s'est hasardée, ma foi! il est vrai qu'elle était charmante... Je lui ai envoyé un baiser; elle a poussé un petit cri et s'est réfugiée dans la voiture, ni plus ni moins que Galatée; mais, comme il n'y avait pas de saules, je ne l'y ai pas poursuivie. Pendant ce temps, le conducteur fouillait dans sa caisse en toute hâte, et il se hâtait si bien, qu'avec l'argent du gouvernement, il m'a remis, dans sa précipitation, deux cents louis appartenant à un pauvre marchand de vin de Bordeaux.

— Ah! diable! fit celui des frères auquel le narrateur avait donné le nom d'Amiet, qui probablement, comme celui de Morgan, n'était qu'un nom de guerre, voilà qui est fâcheux! Tu sais que le Directoire, qui est plein d'imagination, organise des compagnies de chauffeurs qui opè-

rent en notre nom, et qui ont pour but de faire croire que nous en voulons aux pieds et aux bourses des particuliers, c'est-à-dire que nous sommes de simples voleurs.

— Attendez donc, reprit Morgan, voilà justement ce qui m'a retardé; j'avais entendu dire quelque chose de pareil à Lyon, de sorte que j'étais déjà à moitié chemin de Valence quand je me suis aperçu de l'erreur par l'étiquette. Ce n'était pas bien difficile, il y avait sur le sac, comme si le bonhomme eût prévu le cas : *Jean Picot, marchand de vin à Fronsac, près Bordeaux.*

— Et tu lui as renvoyé son argent?

— J'ai mieux fait, je le lui ai reporté.

— A Fronsac?

— Oh! non, mais à Avignon. Je me suis douté qu'un homme si soigneux devait s'être arrêté à la première ville un peu importante pour prendre des informations sur ses deux cents louis. Je ne me trompais pas: je m'informe à l'hôtel si l'on connaît le citoyen Jean Picot; on me répond que non-seulement on le connaît, mais qu'il dîne à table d'hôte. J'entre. Vous devinez de quoi l'on parlait : de l'arrestation de la diligence. Jugez l'effet de l'apparition! le dieu antique descendant dans la machine ne faisait pas un dénoûment plus inattendu. Je de-

mande lequel de tous les convives s'appelle Jean Picot ; celui qui porte ce nom distingué et harmonieux se nomme. Je dépose devant lui les deux cents louis en lui faisant mes excuses, au nom de la société, de l'inquiétude que lui ont causée les compagnons de Jéhu. J'échange un signe d'amitié avec Barjols, un salut de politesse avec l'abbé de Rians, qui étaient là ; je tire ma révérence à la compagnie et je sors. C'est peu de chose ; mais cela m'a pris une quinzaine d'heures : de là le retard. J'ai pensé que mieux valait être en retard et ne pas laisser sur nos traces une fausse opinion de nous. Ai-je bien fait, mes maîtres ?

La société éclata en bravos.

— Seulement, dit un des assistants, je trouve assez imprudent, à vous, d'avoir tenu à remettre l'argent vous-même au citoyen Jean Picot.

— Mon cher colonel, répondit le jeune homme, il y a un proverbe d'origine italienne qui dit : « Qui veut va, qui ne veut pas envoie. » Je voulais, j'ai été.

— Et voilà un gaillard qui, pour vous remercier, si vous avez un jour la mauvaise chance de tomber entre les mains du Directoire, se hâterait de vous reconnaître ; reconnaissance qui aurait pour résultat de vous faire couper le cou.

— Oh ! je l'en défie bien, de me reconnaître.

— Qui l'en empêcherait ?

— Ah çà ! mais vous croyez donc que je fais mes équipées à visage découvert ? En vérité, mon cher colonel, vous me prenez pour un autre. Quitter mon masque, c'est bon entre amis ; mais avec les étrangers, allons donc. Ne sommes-nous pas en plein carnaval ? Je ne vois pas pourquoi je ne me déguiserais pas en Abellino ou en Karl Moor, quand MM. Gohier, Sieyès, Roger Ducos, Moulin et Barras se déguisent en rois de France.

— Et vous êtes entré masqué dans la ville ?

— Dans la ville, dans l'hôtel, dans la salle de la table d'hôte. Il est vrai que, si le visage était couvert, la ceinture était découverte, et, comme vous voyez, elle était bien garnie.

Le jeune homme fit un mouvement qui écarta son manteau, et montra sa ceinture, à laquelle étaient passés quatre pistolets et suspendu un court couteau de chasse.

Puis, avec cette gaieté qui semblait un des caractères dominants de cette insoucieuse organisation :

— Je devais avoir l'air féroce, n'est-ce pas ? Ils m'auront pris pour feu Mandrin descendant des montagnes de la Savoie. A propos, voilà les soixante mille francs de Son Altesse le Directoire.

Et le jeune homme poussa dédaigneusement

du pied la valise qu'il avait déposée à terre et dont les entrailles froissées rendirent ce son métallique qui indique la présence de l'or.

Puis il alla se confondre dans le groupe de ses amis, dont il avait été séparé par cette distance qui se fait naturellement entre le narrateur et les auditeurs.

Un des moines se baissa et ramassa la valise.

— Méprisez l'or tant que vous voudrez, mon cher Morgan, puisque cela ne vous empêche pas de le recueillir ; mais je sais de braves gens qui attendent les soixante mille francs que vous crossez dédaigneusement du pied, avec autant d'impatience et d'anxiété que la caravane égarée au désert attend la goutte d'eau qui l'empêchera de mourir de soif.

— Nos amis de la Vendée, n'est-ce pas? répondit Morgan; grand bien leur fasse! Les égoïstes, ils se battent, eux. Ces messieurs ont choisi les roses et nous laissent les épines. Ah çà ! mais ils ne reçoivent donc rien de l'Angleterre?

— Si fait, dit gaiement un des moines; à Quiberon, ils ont reçu des boulets et de la mitraille.

— Je ne dis pas des Anglais, reprit Morgan, je dis de l'Angleterre.

— Pas un sou.

— Il me semble, cependant, dit un des assis-

tants, qui paraissait posséder une tête un peu plus réfléchie que celle de ses compagnons, il me semble que nos princes pourraient bien envoyer un peu d'or à ceux qui versent leur sang pour la cause de la monarchie! Ne craignent-ils pas que la Vendée finisse par se lasser, un jour ou l'autre, d'un dévouement qui, jusqu'aujourd'hui, ne lui a pas encore valu, que je sache, même un remercîment?

— La Vendée, cher ami, reprit Morgan, est une terre généreuse et qui ne se lassera pas, soyez tranquille; d'ailleurs, quel serait le mérite de la fidélité, si elle n'avait point affaire à l'ingratitude? Du moment où le dévouement rencontre la reconnaissance, ce n'est plus du dévouement : c'est un échange, puisqu'il est récompensé. Soyons fidèles toujours, soyons dévoués tant que nous pourrons, messieurs, et prions le ciel qu'il fasse ingrats ceux auxquels nous nous dévouons, et nous aurons, croyez-moi, la belle part dans l'histoire de nos guerres civiles.

A peine Morgan achevait-il de formuler cet axiome chevaleresque et exprimait-il un souhait qui avait toute chance d'être accompli, que trois coups maçonniques retentirent à la même porte par laquelle il avait été introduit lui-même.

— Messieurs, dit celui des moines qui parais-

sait remplir le rôle de président, vite les capuchons et les masques; nous ne savons pas qui nous arrive.

VIII

— A quoi servait l'argent du Directoire. —

Chacun s'empressa d'obéir, les moines rabattant les capuchons de leurs longues robes sur leurs visages, Morgan remettant son masque.

— Entrez! dit le supérieur.

La porte s'ouvrit et l'on vit reparaître le frère servant.

— Un émissaire du général Georges Cadoudal demande à être introduit, dit-il.

— A-t-il répondu aux trois mots d'ordre?

— Parfaitement.

— Qu'il soit introduit.

Le frère servant rentra dans le souterrain, et, deux secondes après, reparut, conduisant un homme qu'à son costume il était facile de recon-

naître pour un paysan, et à sa tête carrée, coiffée de grands cheveux roux, pour un Breton.

Il s'avança jusqu'au milieu du cercle sans paraître intimidé le moins du monde, fixant tour à tour ses yeux sur chacun des moines et attendant que l'une de ces douze statues de granit rompît le silence.

Ce fut le président qui lui adressa la parole.

— De la part de qui viens-tu? lui demanda-t-il.

— Celui qui m'a envoyé, répondit le paysan, m'a commandé, si l'on me faisait une question, de dire que je venais de la part de Jéhu.

— Es-tu porteur d'un message verbal ou écrit?

— Je dois répondre aux questions qui me seront faites par vous et échanger un chiffon de papier contre de l'argent.

— C'est bien ; commençons par les questions : Où en sont nos frères de Vendée?

— Ils avaient déposé les armes et n'attendaient qu'un mot de vous pour les reprendre.

— Et pourquoi avaient-ils déposé les armes?

— Ils en avaient reçu l'ordre de Sa Majesté Louis XVIII.

— On a parlé d'une proclamation écrite de la main même du roi.

— En voici la copie.

Le paysan présenta le papier au personnage qui l'interrogeait.

Celui-ci l'ouvrit et lut :

« La guerre n'est absolument propre qu'à rendre la royauté odieuse et menaçante. Les monarques qui rentrent par son secours sanglant ne peuvent jamais être aimés : il faut donc abandonner les moyens sanglants et se confier à l'empire de l'opinion, qui revient d'elle-même aux principes sauveurs. Dieu et le roi seront bientôt le cri de ralliement des Français ; il faut réunir en un formidable faisceau les éléments épars du royalisme, abandonner la Vendée militante à son malheureux sort, et marcher dans une voie plus pacifique et moins incohérente. Les royalistes de l'Ouest ont fait leur temps, et l'on doit s'appuyer enfin sur ceux de Paris, qui ont tout préparé pour une restauration prochaine... »

Le président releva la tête, et, cherchant Morgan d'un œil dont son capuchon ne pouvait voiler entièrement l'éclair :

— Eh bien, frère, lui dit-il, j'espère que voilà ton souhait de tout à l'heure accompli, et les royalistes de la Vendée et du Midi auront tout le mérite du dévouement.

Puis, abaissant son regard sur la proclama-

tion, dont restaient quelques lignes à lire, il continua :

« Les Juifs avaient crucifié leur roi ; depuis ce temps, ils errent par tout le monde : les Français ont guillotiné le leur : ils seront dispersés par toute la terre.

» Datée de Blankenbourg, le 25 août 1799, jour de notre fête, de notre règne le sixième.

» *Signé :* Louis. »

Les jeunes gens se regardèrent.

— *Quos vult perdere Jupiter dementat!* dit Morgan.

— Oui, dit le président ; mais, quand ceux que Jupiter veut perdre représentent un principe, il faut les soutenir, non-seulement contre Jupiter, mais contre eux-mêmes. Ajax, au milieu de la foudre et des éclairs, se cramponnait à un rocher, et, dressant au ciel son poing fermé, disait : « J'échapperai malgré les dieux. »

Puis, se retournant du côté de l'envoyé de Cadoudal :

— Et à cette proclamation qu'a répondu celui qui t'envoie ?

— A peu près ce que vous venez de répondre vous-même. Il m'a dit de venir voir et de m'in-

former de vous si vous étiez décidés à tenir malgré tout, malgré le roi lui-même.

— Pardieu ! dit Morgan.

— Nous sommes décidés, dit le président.

— En ce cas, dit le paysan, tout va bien. Voici les noms réels des nouveaux chefs et leurs noms de guerre; le général vous recommande de ne vous servir le plus possible dans vos correspondances que des noms de guerre : c'est le soin qu'il prend lorsque, de son côté, il parle de vous.

— Vous avez la liste? demanda le président.

— Non; je pouvais être arrêté, et la liste eût été prise. Écrivez, je vais vous dicter.

Le président s'assit à la table, prit une plume et écrivit sous la dictée du paysan vendéen les noms suivants :

« Georges Cadoudal, *Jéhu*, ou *la Tête-ronde;* Joseph Cadoudal, *Judas Macchabée;* Lahaye Saint-Hilaire, *David;* Burban-Malabry, *Brave-la-mort;* Poulpiquez, *Royal-Carnage;* Bonfils, *Brise-barrière;* Dampherné, *Piquevers;* Duchayla, *la Couronne;* Duparc, *le Terrible;* la Roche, *Mithridate;* Puisaye, *Jean le Blond.* »

— Voilà les successeurs des Charette, des Stofflet, des Cathelineau, des Bonchamp, des

d'Elbée, des la Rochejaquelein et des Lescure! dit une voix.

Le Breton se retourna vers celui qui venait de parler.

— S'ils se font tuer comme leurs prédécesseurs, dit-il, que leur demanderez-vous?

— Allons, bien répondu, dit Morgan; de sorte...?

— De sorte que, dès que notre général aura votre réponse, reprit le paysan, il reprendra les armes.

— Et si notre réponse eût été négative?... demanda une voix.

— Tant pis pour vous! répondit le paysan; dans tous les cas, l'insurrection était fixée au 20 octobre.

— Eh bien, dit le président, le général aura, grâce à nous, de quoi payer son premier mois de solde. Où est votre reçu?

— Le voici, dit le paysan tirant de sa poche un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Reçu de nos frères du Midi et de l'Est, pour être employée au bien de la cause, la somme de :

» GEORGES CADOUDAL,

» Général en chef de l'armée royaliste de Bretagne. »

Digitized by Google

La somme, comme on voit, était restée en blanc.

— Savez-vous écrire? demanda le président.

— Assez pour remplir les trois ou quatre mots qui manquent.

— Eh bien, écrivez : « Cent mille francs. »

Le Breton écrivit; puis, tendant le papier au président :

— Voici le reçu, dit-il; où est l'argent?

— Baissez-vous, et ramassez le sac qui est à vos pieds; il contient soixante mille francs.

Puis, s'adressant à un des moines :

— Montbard, où sont les quarante autres mille? demanda-t-il.

Le moine interpellé alla ouvrir une armoire et en tira un sac un peu moins volumineux que celui qu'avait rapporté Morgan, mais qui, cependant, contenait la somme assez ronde de quarante mille francs.

— Voici la somme complète, dit le moine.

— Maintenant, mon ami, dit le président, mangez et reposez-vous; demain, vous partirez.

— On m'attend là-bas, dit le Vendéen; je mangerai et je dormirai sur mon cheval. Adieu, messieurs; le ciel vous garde!

Et il s'avança, pour sortir, vers la porte par laquelle il était entré.

— Attendez, dit Morgan.

Le messager de Georges s'arrêta.

— Nouvelle pour nouvelle, fit Morgan; dites au général Cadoudal que le général Bonaparte a quitté l'armée d'Égypte, est débarqué avant-hier à Fréjus et sera dans trois jours à Paris...

Ma nouvelle vaut bien les vôtres; qu'en dites-vous?

— Impossible! s'écrièrent tous les moines d'une seule voix.

— Rien n'est pourtant plus vrai, messieurs; je tiens la chose de notre ami le Prêtre, qui l'a vu relayer une heure avant moi à Lyon et qui l'a reconnu.

— Que vient-il faire en France? demandèrent deux ou trois voix.

— Ma foi, dit Morgan, nous le saurons bien un jour ou l'autre; il est probable qu'il ne revient pas à Paris pour y garder l'incognito.

— Ne perdez pas un instant pour annoncer cette nouvelle à nos frères de l'Ouest, dit le président au paysan vendéen: tout à l'heure je vous retenais; maintenant, c'est moi qui vous dis: « Allez! »

Le paysan salua et sortit; le président attendit que la porte fût refermée.

— Messieurs, dit-il, la nouvelle que vient de nous annoncer frère Morgan est tellement grave, que je proposerai une mesure spéciale.

— Laquelle? demandèrent d'une seule voix les compagnons de Jéhu.

— C'est que l'un de nous, désigné par le sort, parte pour Paris, et, avec le chiffre convenu, nous tienne au courant de tout ce qui s'y passera.

— Adopté, répondirent-ils.

— En ce cas, reprit le président, écrivons nos treize noms, chacun le sien, sur un morceau de papier; mettons-les dans un chapeau, et celui dont le nom sortira partira à l'instant même.

Les jeunes gens, d'un mouvement unanime, s'approchèrent de la table, écrivirent leurs noms sur des carrés de papier qu'ils roulèrent, et les mirent dans un chapeau.

Le plus jeune fut appelé pour être le prête-nom du hasard.

Il tira un des petits rouleaux de papier et le présenta au président, qui le déplia.

— Morgan, dit le président.

— Mes instructions? demanda le jeune homme.

— Rappelez-vous, répondit le président avec une solennité à laquelle les voûtes de ce cloître prêtaient une suprême grandeur, que vous vous appelez le baron de Sainte-Hermine, que votre père a été guillotiné sur la place de la Révolution et votre frère tué à l'armée de Condé. Noblesse oblige! voilà vos instructions.

— Et pour le reste? demanda le jeune homme.

— Pour le reste, dit le président, nous nous en rapportons à votre royalisme et à votre loyauté.

— Alors, mes amis, permettez-moi de prendre congé de vous à l'instant même; je voudrais être sur la route de Paris avant le jour, et j'ai une visite indispensable à faire avant mon départ.

— Va! dit le président en ouvrant ses bras à Morgan; je t'embrasse au nom de tous les frères. A un autre je dirais : « Sois brave, persévérant, actif! » à toi je dirai : « Sois prudent! »

Le jeune homme reçut l'accolade fraternelle, salua d'un sourire ses autres amis, échangea une poignée de main avec deux ou trois d'entre eux, s'enveloppa de son manteau, enfonça son chapeau sur sa tête et sortit.

IX

— Roméo et Juliette. —

Dans la prévoyance d'un prochain départ, le

cheval de Morgan, après avoir été lavé, bouchonné, séché, avait reçu double ration d'avoine et avait été de nouveau sellé et bridé.

Le jeune homme n'eut donc qu'à le demander et à sauter dessus.

A peine fut-il en selle, que la porte s'ouvrit comme par enchantement; le cheval s'élança dehors hennissant et rapide, ayant oublié sa première course et prêt à en dévorer une seconde.

A la porte de la chartreuse, Morgan demeura un instant indécis, pour savoir s'il tournerait a droite ou à gauche; enfin, il tourna à droite, suivit un instant le sentier qui conduit de Bourg à Seillon, se jeta une seconde fois à droite, mais à travers plaine, s'enfonça dans un angle de forêt qu'il rencontra sur son chemin, reparut bientôt de l'autre côté du bois, gagna la grande route de Pont-d'Ain, la suivit pendant l'espace d'une demi-lieue à peu près, et ne s'arrêta qu'à un groupe de maisons que l'on appelle aujourd'hui la Maison-des-Gardes.

Une de ces maisons portait pour enseigne un bouquet de houx, ce qui indiquait une de ces haltes campagnardes où les piétons se désaltèrent et reprennent des forces en se reposant un instant, avant de continuer le long et fatigant voyage de la vie.

Ainsi qu'il avait fait à la porte de la char-

treuse, Morgan s'arrêta, tira un pistolet de sa fonte et se servit de sa crosse comme d'un marteau ; seulement, comme, selon toute probabilité, les braves gens qui habitaient l'humble auberge ne conspiraient pas, la réponse à l'appel du voyageur se fit plus longtemps attendre qu'à la chartreuse.

Enfin, on entendit le pas du garçon d'écurie, alourdi par ses sabots ; la porte cria, et le bonhomme qui venait de l'ouvrir, voyant un cavalier tenant un pistolet à la main, s'apprêta instinctivement à la refermer.

— C'est moi, Pataut, dit le jeune homme; n'aie pas peur.

— Ah ! de fait, dit le paysan, c'est vous, monsieur Charles. Ah ! je n'ai pas peur non plus ; mais vous savez, comme disait M. le curé, du temps qu'il y avait un bon Dieu, les précautions, c'est la mère de la sûreté.

— Oui, Pataut, oui, dit le jeune homme en mettant pied à terre et en glissant une pièce d'argent dans la main du garçon d'écurie ; mais, sois tranquille, le bon Dieu reviendra, et, par contre-coup, M. le curé aussi.

— Oh ! quant à ça, fit le bonhomme, on voit bien qu'il n'y a plus personne là-haut, à la façon dont tout marche. Est-ce que ça durera longtemps encore comme ça, monsieur Charles?

— Pataut, je te promets de faire de mon mieux pour que tu ne t'impatientes pas trop, parole d'honneur ! je ne suis pas moins pressé que toi; aussi te prierai-je de ne pas te coucher, mon bon Pataut.

— Ah ! vous savez bien, monsieur, que, quand vous venez, c'est assez mon habitude de ne pas me coucher; et, quant au cheval... Ah çà ! vous en changez donc tous les jours, de cheval? L'avant-dernière fois, c'était un alezan; la dernière fois, c'était un pommelé, et, aujourd'hui, c'est un noir.

— Oui, je suis capricieux de ma nature. Quant au cheval, comme tu disais, mon cher Pataut, il n'a besoin de rien, et tu ne t'en occuperas que pour le débrider. Laisse-lui la selle sur le dos... Attends : remets donc ce pistolet dans les fontes, et puis garde-moi encore ces deux-là.

Et le jeune homme détacha ceux qui étaient passés à sa ceinture et les donna au garçon d'écurie.

— Bon ! fit celui-ci en riant, plus que ça d'aboyeurs !

— Tu sais, Pataut, on dit que les routes ne sont pas sûres.

— Ah ! je crois bien qu'elles ne sont pas sûres ! nous nageons en plein brigandage, monsieur

Charles. Est-ce qu'on n'a pas arrêté et dépouillé, pas plus tard que la semaine dernière, la diligence de Genève à Bourg ?

— Bah ! fit Morgan ; et qui accuse-t-on de ce vol ?

— Oh ! c'est une farce ; imaginez-vous qu'ils disent que c'est les compagnons de Jésus. Je n'en ai pas cru un mot, vous pensez bien ; qu'est-ce que c'est que les compagnons de Jésus, sinon les douze apôtres ?

— En effet, dit Morgan avec son éternel et joyeux sourire, je n'en vois pas d'autres.

— Bon ! continua Pataut, accuser les douze apôtres de dévaliser les diligences, il ne manquerait plus que cela ! Oh ! je vous le dis, monsieur Charles, nous vivons dans un temps où l'on ne respecte plus rien.

Et, tout en secouant la tête en misanthrope dégoûté, sinon de la vie, du moins des hommes, Pataut conduisit le cheval à l'écurie.

Quant à Morgan, il regarda pendant quelques secondes Pataut s'enfoncer dans les profondeurs de la cour et dans les ténèbres des écuries ; puis, tournant la haie qui ceignait le jardin, il descendit vers un grand massif d'arbres dont les hautes cimes se dressaient et se découpaient dans la nuit avec la majesté des choses immobiles, tout en ombrageant une charmante petite campagne qui

portait dans les environs le titre pompeux de château des Noires-Fontaines.

Comme Morgan atteignait le mur du château, l'heure sonna au clocher du village de Montagnac. Le jeune homme prêta l'oreille au timbre qui passait en vibrant dans l'atmosphère calme et silencieuse d'une nuit d'automne, et compta jusqu'à onze coups.

Bien des choses, comme on le voit, s'étaient passées en deux heures.

Morgan fit encore quelques pas, examina le mur, paraissant chercher un endroit connu, puis, cet endroit trouvé, introduisit la pointe de sa botte dans la jointure de deux pierres, s'élança comme un homme qui monte à cheval, saisit le chaperon du mur de la main gauche, d'un second élan se trouva à califourchon sur le mur, et, rapide comme l'éclair, se laissa retomber de l'autre côté.

Tout cela s'était fait avec tant de rapidité, d'adresse et de légèreté, que, si quelqu'un eût passé par hasard en ce moment-là, il eût pu croire qu'il était le jouet d'une vision.

Comme il avait fait d'un côté du mur, Morgan s'arrêta et écouta de l'autre, tandis que son œil sondait, autant que la chose était possible, dans les ténèbres obscurcies par le feuillage des trembles et des peupliers, les profondeurs du petit bois.

Tout était solitaire et silencieux.

Morgan se hasarda de continuer son chemin.

Nous disons se hasarda, parce qu'il y avait, depuis qu'il s'était approché du château des Noires-Fontaines, dans toutes les allures du jeune homme, une timidité et une hésitation si peu habituelles à son caractère, qu'il était évident que, cette fois, s'il avait des craintes, ces craintes n'étaient pas pour lui seul.

Il gagna la lisière du bois en prenant les mêmes précautions.

Arrivé sur une pelouse, à l'extrémité de laquelle s'élevait le petit château, il s'arrêta et interrogea la façade de la maison.

Une seule fenêtre était éclairée, des douze fenêtres qui, sur trois étages, perçaient cette façade.

Elle était au premier étage, à l'angle de la maison.

Un petit balcon tout couvert de vignes vierges qui grimpaient le long de la muraille, s'enroulaient autour des rinceaux de fer et retombaient en festons, s'avançait au-dessous de cette fenêtre et surplombait le jardin.

Aux deux côtés de la fenêtre, placés sur le balcon même, des arbres à larges feuilles s'élançaient de leurs caisses et formaient au-dessus de la corniche un berceau de verdure.

Une jalousie, montant et descendant à l'aide de cordes, faisait une séparation entre le balcon et la fenêtre, séparation qui disparaissait à volonté.

C'était à travers les interstices de la jalousie que Morgan avait vu la lumière.

Le premier mouvement du jeune homme fut de traverser la pelouse en droite ligne; mais, cette fois encore, les craintes dont nous avons parlé le retinrent.

Une allée de tilleuls longeait la muraille et conduisait à la maison.

Il fit un détour et s'engagea sous la voûte obscure et feuillue.

Puis, arrivé à l'extrémité de l'allée, il traversa, rapide comme un daim effarouché, l'espace libre, et se trouva au pied de la muraille, dans l'ombre épaisse projetée par la maison.

Il fit quelques pas à reculons, les yeux fixés sur la fenêtre, mais de manière à ne pas sortir de l'ombre.

Puis, arrivé au point calculé par lui, il frappa trois fois dans ses mains.

A cet appel, une ombre s'élança du fond de l'appartement, et vint, gracieuse, flexible, presque transparente, se coller à la fenêtre.

Morgan renouvela le signal.

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit, la jalousie se leva,

et une ravissante jeune fille, en peignoir de nuit avec sa chevelure blonde ruisselant sur ses épaules, apparut dans l'encadrement de verdure.

Le jeune homme tendit les bras à celle dont les bras étaient tendus vers lui, et deux noms, ou plutôt deux cris sortis du cœur, se croisèrent, allant au-devant l'un de l'autre.

— Charles !

— Amélie !

Puis le jeune homme bondit contre la muraille, s'accrocha aux tiges des vignes, aux aspérités de la pierre, aux saillies des corniches, et en une seconde se trouva sur le balcon.

Ce que les deux beaux jeunes gens se dirent alors ne fut plus qu'un murmure d'amour perdu dans un interminable baiser.

Mais, par un doux effort, le jeune homme entraîna d'un bras la jeune fille dans la chambre, tandis que l'autre lâchait les cordons de la jalousie, qui retombait bruyante derrière eux.

Derrière la jalousie la fenêtre se referma.

Puis la lumière s'éteignit, et toute la façade du château des Noires-Fontaines se trouva dans l'obscurité.

Cette obscurité durait depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'on entendit le roulement d'une voiture sur le chemin qui conduisait de la

grande route de Pont-d'Ain à l'entrée du château.

Puis le bruit cessa ; il était évident que la voiture venait de s'arrêter devant la grille.

X

— La famille de Roland. —

Cette voiture qui s'arrêtait à la porte était celle qui ramenait à sa famille Roland, accompagné de sir John.

On était si loin de l'attendre, que, nous l'avons dit, toutes les lumières de la maison étaient éteintes, toutes les fenêtres dans l'obscurité, même celle d'Amélie.

Le postillon, depuis cinq cents pas, faisait bien claquer son fouet à outrance ; mais le bruit était insuffisant pour réveiller des provinciaux dans leur premier sommeil.

La voiture une fois arrêtée, Roland ouvrit la portière, sauta à terre sans toucher le marchepied, et se pendit à la sonnette.

Cela dura cinq minutes pendant lesquelles, après chaque sonnerie, Roland se retournait vers la voiture en disant :

— Ne vous impatientez pas, sir John.

Enfin, une fenêtre s'ouvrit et une voix enfantine, mais ferme, cria :

— Qui sonne donc ainsi ?

— Ah ! c'est toi, petit Édouard, dit Roland ; ouvre vite !

L'enfant se rejeta en arrière avec un cri joyeux et disparut.

Mais, en même temps, on entendit sa voix qui criait dans les corridors :

— Mère ! réveille-toi, c'est Roland !... Sœur ! réveille-toi, c'est le grand frère.

Puis, avec sa chemise seulement et ses petites pantoufles, il se précipita par les degrés en criant :

— Ne t'impatiente pas, Roland, me voilà ! me voilà !

Un instant après, on entendit la clef qui grinçait dans la serrure, les verrous qui glissaient dans les tenons ; puis une forme blanche apparut sur le perron et vola, plutôt qu'elle ne courut, vers la grille, qui, au bout d'un instant, grinça à son tour sur ses gonds et s'ouvrit.

L'enfant sauta au cou de Roland et y resta pendu.

— Ah ! frère ! ah ! frère ! criait-il en embrassant le jeune homme et en riant et pleurant tout à la fois ; ah ! grand frère Roland, que mère va être contente ! et Amélie donc ! Tout le monde se porte bien ; c'est moi le plus malade... ah ! excepté Michel, tu sais, le jardinier, qui s'est donné une entorse. Pourquoi donc n'es-tu pas en militaire ?... Ah ! que tu es laid en bourgeois ! Tu viens d'Égypte ; m'as-tu rapporté des pistolets montés en argent et un beau sabre recourbé ? Non ! ah bien, tu n'es pas gentil et je ne veux plus t'embrasser ; mais non, non, va, n'aie pas peur, je t'aime toujours !

Et l'enfant couvrait le grand frère de baisers, comme il l'écrasait de questions.

L'Anglais, resté dans la voiture, regardait, la tête inclinée à la portière, et souriait.

Au milieu de ces tendresses fraternelles, une voix de femme éclata.

Une voix de mère !

— Où est-il, mon Roland, mon fils bien-aimé ? demandait madame de Montrevel d'une voix empreinte d'une émotion joyeuse si violente, qu'elle allait presque jusqu'à la douleur ; où est-il ? Est-ce bien vrai qu'il soit revenu ? est-ce bien vrai qu'il ne soit pas prisonnier, qu'il ne soit pas mort ? est-ce bien vrai qu'il vive ?

L'enfant, à cette voix, glissa comme un ser-

pent dans les bras de son frère, tomba debout sur le gazon, et, comme enlevé par un ressort, bondit vers sa mère.

— Par ici, mère, par ici! dit-il en entraînant sa mère à moitié vêtue vers Roland.

A la vue de sa mère, Roland n'y put tenir; il sentit se fondre cette espèce de glaçon qui semblait pétrifié dans sa poitrine; son cœur battit comme celui d'un autre.

— Ah! s'écria-t-il, j'étais véritablement ingrat envers Dieu quand la vie me garde encore de semblables joies.

Et il se jeta tout sanglotant au cou de madame de Montrevel sans se souvenir de sir John, qui, lui aussi, sentait se fondre son flegme anglican, et qui essuyait silencieusement les larmes qui coulaient sur ses joues et qui venaient mouiller son sourire.

L'enfant, la mère et Roland formaient un groupe adorable de tendresse et d'émotion.

Tout à coup, le petit Édouard, comme une feuille que le vent emporte, se détacha du groupe en criant :

— Et sœur Amélie, où est-elle donc?

Puis il s'élança vers la maison, en répétant :

— Sœur Amélie, réveille-toi! lève-toi! accours!

Et l'on entendit les coups de pied et les coups

de poing de l'enfant qui retentissaient contre une porte.

Il se fit un grand silence.

Puis presque aussitôt on entendit le petit Édouard qui criait :

— Au secours, mère ! au secours, frère Roland ! sœur Amélie se trouve mal.

Madame de Montrevel et son fils s'élancèrent dans la maison ; sir John, qui, en touriste consommé qu'il était, avait dans une trousse des lancettes et dans sa poche un flacon de sels, descendit de voiture, et, obéissant à un premier mouvement, s'avança jusqu'au perron.

Là, il s'arrêta, réfléchissant qu'il n'était point présenté, formalité toute-puissante pour un Anglais.

Mais, d'ailleurs, en ce moment, celle au-devant de laquelle il allait venait au-devant de lui.

Au bruit que son frère faisait à sa porte, Amélie avait enfin paru sur le palier ; mais sans doute la commotion qui l'avait frappée en apprenant le retour de Roland était trop forte, et, après avoir descendu quelques degrés d'un pas presque automatique et en faisant un violent effort sur elle-même, elle avait poussé un soupir ; et, comme une fleur qui plie, comme une branche qui s'affaisse, comme une écharpe qui

flotte, elle était tombée ou plutôt s'était couchée sur l'escalier.

C'était alors que l'enfant avait crié.

Mais, au cri de l'enfant, Amélie avait retrouvé, sinon la force, du moins la volonté; elle s'était redressée, et en balbutiant : « Tais-toi, Édouard! tais-toi, au nom du ciel! me voilà! » elle s'était cramponnée d'une main à la rampe, et, appuyée de l'autre sur l'enfant, elle avait continué de descendre les degrés.

A la dernière marche, elle avait rencontré sa mère et son frère; alors, d'un mouvement violent, presque désespéré, elle avait jeté ses deux bras au cou de Roland, en criant :

— Mon frère! mon frère!

Puis Roland avait senti que la jeune fille pesait plus lourdement à son épaule, et en disant : « Elle se trouve mal, de l'air! de l'air! » il l'avait entraînée vers le perron.

C'était ce nouveau groupe, si différent du premier, que sir John avait sous les yeux.

Au contact de l'air, Amélie respira et redressa la tête.

En ce moment, la lune, dans toute sa splendeur, se débarrassait d'un nuage qui la voilait, et éclairait le visage d'Amélie, aussi pâle qu'elle.

Sir John poussa un cri d'admiration.

Il n'avait jamais vu statue de marbre si par-

faite que ce marbre vivant qu'il avait sous les yeux.

Il faut dire qu'Amélie était merveilleusement belle, vue ainsi.

Vêtue d'un long peignoir de batiste, qui dessinait les formes d'un corps moulé sur celui de la Polymnie antique, sa tête pâle, légèrement inclinée sur l'épaule de son frère, ses longs cheveux d'un blond d'or tombant sur des épaules de neige, son bras jeté au cou de sa mère et qui laissait pendre sur le châle rouge dont madame de Montrevel était enveloppée, une main d'albâtre rosé, telle était la sœur de Roland apparaissant aux regards de sir John.

Au cri d'admiration que poussa l'Anglais, Roland se souvint que celui-ci était là, et madame de Montrevel s'aperçut de sa présence.

Quant à l'enfant, étonné de voir cet étranger chez sa mère, il descendit rapidement le perron, et, restant seul sur la troisième marche, non pas qu'il craignît d'aller plus loin, mais pour rester à la hauteur de celui qu'il interpellait :

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-il à sir John, et que faites-vous ici ?

— Mon petit Édouard, dit sir John, je suis un ami de votre frère, et je viens vous apporter les pistolets montés en argent et le damas qu'il vous a promis.

— Où sont-ils? demanda l'enfant.

— Ah ! dit sir John, ils sont en Angleterre, et il faut le temps de les faire venir; mais voilà votre grand frère qui répondra de moi et qui vous dira que je suis un homme de parole.

— Oui, Édouard, oui, dit Roland; si milord te les promet, tu les auras.

Puis, s'adressant à madame de Montrevel et à sa sœur :

— Excusez-moi, ma mère; excuse-moi, Amélie, dit-il, ou plutôt excusez-vous vous-mêmes comme vous pourrez près de milord : vous venez de faire de moi un abominable ingrat.

Puis, allant à sir John et lui prenant la main :

— Ma mère, continua Roland, milord a trouvé moyen, le premier jour qu'il m'a vu, la première fois qu'il m'a rencontré, de me rendre un éminent service; je sais que vous n'oubliez pas ces choses-là : j'espère donc que vous voudrez bien vous souvenir que sir John est un de vos meilleurs amis, et il va vous en donner une preuve en répétant avec moi qu'il consent à s'ennuyer quinze jours ou trois semaines avec nous.

— Madame, dit sir John, permettez-moi, au contraire, de ne point répéter les paroles de mon ami Roland ; ce ne serait point quinze jours, ce ne serait point trois semaines que je voudrais

passer au milieu de votre famille, ce serait une vie tout entière.

Madame de Montrevel descendit le perron, et tendit à sir John une main que celui-ci baisa avec une galanterie toute française.

— Milord, dit-elle, cette maison est la vôtre ; le jour où vous y êtes entré a été un jour de joie, le jour où vous la quitterez sera un jour de regret et de tristesse.

Sir John se tourna vers Amélie, qui, confuse de paraître ainsi défaite devant un étranger, ramenait autour de son cou les plis de son peignoir.

— Je vous parle en mon nom et au nom de ma fille, trop émue encore du retour inattendu de son frère pour vous accueillir elle-même comme elle le fera dans un instant, continua madame de Montrevel en venant au secours d'Amélie.

— Ma sœur, dit Roland, permettra à mon ami sir John de lui baiser la main, et il acceptera, j'en suis sûr, cette façon de lui souhaiter la bienvenue.

Amélie balbutia quelques mots, souleva lentement le bras, et tendit sa main à sir John avec un sourire presque douloureux.

L'Anglais prit la main d'Amélie ; mais, sentant que cette main était glacée et frissonnante, au lieu de la porter à ses lèvres :

— Roland, dit-il, votre sœur est sérieusement indisposée; ne nous occupons ce soir que de sa santé; je suis un peu médecin, et, si elle veut bien convertir la faveur qu'elle daignait m'accorder en celle de permettre que je lui tâte le pouls, je lui en aurai une égale reconnaissance.

Mais, comme si elle craignait que l'on ne devinât la cause de son mal, Amélie retira vivement sa main en disant :

— Mais, non, milord se trompe : la joie ne rend pas malade, et la joie seule de revoir mon frère a causé cette indisposition d'un instant qui a déjà disparu.

Puis, se retournant vers madame de Montrevel :

— Ma mère, dit-elle avec un accent rapide, presque fiévreux, nous oublions que ces messieurs arrivent d'un long voyage; que, depuis Lyon, ils n'ont probablement rien pris, et que, si Roland a toujours ce bon appétit que nous lui connaissions, il ne m'en voudra pas de vous laisser faire à lui et à milord les honneurs de la maison, en songeant que je m'occupe des détails peu poétiques, mais très-appréciés par lui, du ménage.

Et laissant, en effet, sa mère faire les honneurs de la maison, Amélie rentra pour ré-

veiller les femmes de chambre et le domestique, laissant dans l'esprit de sir John cette espèce de souvenir féerique que laisserait dans celui d'un touriste descendant les bords du Rhin, l'apparition de la Lorely debout sur son rocher, sa lyre à la main, et laissant flotter au vent de la nuit l'or fluide de ses cheveux!

Pendant ce temps, Morgan remontait à cheval, reprenant au grand galop le chemin de la chartreuse, s'arrêtant devant la porte, tirant un carnet de sa poche, et écrivant sur une feuille de ce carnet quelques lignes au crayon, qu'il roulait et faisait passer d'un côté à l'autre de la serrure, sans prendre le temps de descendre de son cheval.

Puis, piquant des deux et se courbant sur la crinière du noble animal, il disparaissait dans la forêt, rapide et mystérieux comme Faust se rendant à la montagne du sabbat.

Les trois lignes qu'il avait écrites étaient celles-ci :

« Louis de Montrevel, aide de camp du général Bonaparte, est arrivé cette nuit au château des Noires-Fontaines.

« Garde à vous, compagnons de Jéhu! »

Mais, tout en prévenant ses amis de se garder de Louis de Montrevel, Morgan avait tracé une

croix au-dessus de son nom, ce qui voulait dire que, quelque chose qui arrivât, le jeune officier devait leur être sacré.

Chaque compagnon de Jéhu pouvait sauvegarder un ami sans avoir besoin de rendre compte des motifs qui le faisaient agir ainsi.

Morgan usait de son privilége : il sauvegardait le frère d'amitié.

FIN DU PREMIER VOLUME.

005802416

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
AVANT-PROPOS. — La ville d'Avignon	5
I. — La table d'hôte	35
II. — Un proverbe italien	55
III. — L'Anglais	76
IV. — Le duel	90
V. — Roland	109
VI. — Morgan	142
VII. — La chartreuse de Seillon	156
VIII. — A quoi servait l'argent du Directoire	171
IX. — Roméo et Juliette	180
X. — La famille de Roland	189

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION HETZEL. — NOUVEL IN-32 DIAMANT.

ALEX. DUMAS.	Les Mohicans de Paris	10 vol.
—	Salvator (suite des Mohicans)	1 à 7
—	Grands hommes en robe de chambre — Henri IV	1 vol.
	Grands hommes en robe de chambre — Louis XIII, etc.	5 vol.
	Grands hommes en robe de chambre — César	4 vol.
—	Ingénue	5 vol.
—	Le lièvre de mon grand-père	1 vol.
—	El salteador	2 vol.
—	Le page du duc de Savoie	5 vol.
—	Le capitaine Richard	2 vol.
—	Marie Giovanni	1 vol.
—	La jeunesse de Louis XIV	1 vol.
—	Aventures d'un comédien	1 vol
G. SAND.	Laure et Adriani	1 vol.
—	La filleule	2 vol.
—	Evenor et Leucippe	2 vol.
EUGÈNE SUE.	Le Diable-Médecin	1 à 3
—	La famille Jouffroy	6 vol.
P.-J. STAHL.	Bêtes et Gens	1 vol.
—	De l'esprit des femmes	1 vol.
—	Un rêve au bal de la Redoute à Spa	1 vol.
—	Histoire du prince Z	1 vol.
DESCHANEL.	Le Bien qu'on a dit des femmes	1 vol.
—	Le Mal qu'on a dit des femmes	1 vol.
—	Les courtisanes grecques	1 vol.
L. ULBACH.	L'homme aux cinq louis d'or	2 vol.
JULES JANIN.	La comtesse d'Egmont	1 vol.
GAB. FERRY.	Tancrède de Chateaubrun	2 vol.
P. DE KOCK.	Madame de Monflanquin	4 vol.
MÉRY.	Les Damnés de Java	3 vol
LAMARTINE.	Les Femmes illustres	1 vol.
—	Jules César	2 vol
DUMAS (fils).	La Dame aux Camélias	2 vol.
ED. TEXIER.	La duchesse d'Hanspar	1 vol.
ESQUIROS.	Le Château d'Issy	1 vol.
J. ARAGO.	Les deux océans	3 vol.
FR. ARAGO.	Histoire de ma jeunesse	1 vol
C. TILLIER.	Mon oncle Benjamin	2 vol.
MAYNE-REID.	Une famille perdue dans le désert	2 vol.
AM. ACHARD.	La robe de Nessus	2 vol.
DE St-FÉLIX.	Cléopatre	2 vol.
Cte BARBARA.	L'assassinat du Pont-Rouge	1 vol
L. MARTIN.	L'esprit de Voltaire	1 vol.
FOUDRAS.	Les veillées de Saint-Hubert	2 vol.
CHAMPFLEURY.	Contes choisis	1 vol.

Digitized by Google

MAESTRELLI

Digitized by Google